



www.comptoirlitteraire.com

présente

Antoine de SAINT-EXUPÉRY (France)

(1900-1944)



Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées,
des articles à part étant consacrés à :

- "Courrier Sud"
- "Vol de nuit"
- "Terre des hommes"
- "Pilote de guerre"
- "Le petit prince"
- "Citadelle".

À la fin est présentée une "Vue d'ensemble".

Le comte Antoine Jean-Baptiste Marie Roger Pierre de Saint-Exupéry naquit le 29 juin 1900 à Lyon, au 8 rue du Peyrat (qui fut aussi rue Alphonse Fochier avant d'être rebaptisée rue Saint-Exupéry), dans une famille de très vieille aristocratie (son père, Martin Louis Marie Jean de Saint Exupéry, portait le titre de vicomte ; sa mère s'appelait Andrée Marie Louise Boyer de Fonscolombe), traditionaliste, empreinte d'un loyalisme monarchique et d'une religion formaliste, ses parents étant tous deux des catholiques fervents, son père manifestant même un rigorisme négatif, à la limite du désespoir, dont on ne sait trop s'il faut le comparer au stoïcisme ou au jansénisme.

Antoine était né après Marie-Madeleine, et Simone, avant François et Gabrielle.

Celui qui fut très vite surnommé «Tonio» était un enfant superbe aux cheveux blonds et bouclés, aux grands yeux bruns, aux longs cils, au nez court légèrement relevé du bout, ce qui, au collège de Mongré, allait, à cause aussi de son côté rêveur, le faire appeler «Pique la lune» par son camarade, Barjon. Plein de vie, turbulent, malicieux, intelligent mais pas toujours réfléchi, sensible, rêveur et fantaisiste, il découvrit le monde avec émerveillement, étant épris d'une liberté qui admettait cependant la contrainte de l'éducation et du travail. Sa mère, qui ne cessa jamais de l'entourer de sa tendresse, l'endormait chaque soir en lui lisant des contes d'Andersen qui l'envoûtèrent car ils traduisent toute la dimension tragique de la condition humaine. Il allait demeurer très lié à cette femme dont la sensibilité à fleur de peau et la culture (elle faisait de la peinture) le marquèrent profondément ; qu'il considéra comme la fée qui apaisait tous ses soucis, comme son «*ange gardienne*» qu'il ne cessa jamais de prier ; pour laquelle il eut une «*immense gratitude*» ; il allait tisser avec elle des liens privilégiés, entretenant toute sa vie une volumineuse correspondance, lui écrivant :
-En 1922 : «*Vous êtes la seule consolation quand on est triste. Quand j'étais gosse je revenais avec mon gros cartable sur le dos, en sanglotant d'avoir été puni, vous vous rappelez au Mans - et rien qu'en m'embrassant vous faisiez tout oublier. Vous étiez un appui tout-puissant contre les surveillants et les pères préfets.*»

-En 1923 : «*C'est vous qui ferez mon bonheur. Ce n'est que vous qui arrangerez tout. J'abdique entre vos mains, c'est vous qui parlerez aux puissances supérieures et tout ira. Je suis comme un tout petit gosse. Je me réfugie près de vous.*»

-En 1928 : «*Je vous admire et vous aime [...] C'est une telle sécurité, un amour comme le vôtre, et je pense qu'il faut longtemps pour le comprendre. [...] Il faut que je devienne un grand ami pour vous.*»

-En 1930 : «*Je vous aime comme je n'ai jamais aimé personne*».

Ayant goûté ce paradis de l'enfance, il allait attacher une valeur irremplaçable aux racines.

À l'âge de quatre ans, il perdit son père, terrassé par une hémorragie cérébrale à seulement quarante et un ans, en pleine gare de La Foux. Marie de Saint-Exupéry vécut mal ce veuvage prématuré ; mais son naturel optimiste lui permit de faire face à ses obligations, et elle allait éduquer ses cinq enfants, en particulier en les initiant à la grande littérature (dans la dédicace d'un exemplaire de «*Pilote de guerre*» à la comtesse Maeterlinck, il allait indiquer : «*Toute mon enfance a été bercée par lui [Maeterlinck], ma mère nous ayant lu toute son œuvre [...] pour éveiller ses enfants à la musique et au poème. Elle s'est servie de lui, comme d'un magicien, durant ces années, pour essayer de nous embellir.*»).

Toutefois, elle fut aidée par une «*gouvernante tyrolienne*», Paula Hentschel, à laquelle il allait rendre hommage dans «*Pilote de guerre*» : «*Je remontais dans ma mémoire jusqu'à l'enfance, pour retrouver le sentiment d'une protection souveraine. Il n'est point de protection pour les hommes. Une fois homme on vous laisse aller... Mais qui peut quelque chose contre le petit garçon dont une Paula toute-puissante tient la main bien enfermée? Paula, j'ai usé de ton ombre comme d'un bouclier...*».

La vie de la famille fut alors partagée entre :

-le 3, place Bellecour, à Lyon ;

-le château de La Môle près de Cogolin, en Provence, propriété de sa grand-mère maternelle ;

-le château de Saint-Maurice-de-Rémens, dans l'Ain, la résidence d'été de sa grand-tante, Gabrielle de Tricaud, maison qui avait été construite au XVIII^e siècle dans un parc de cinq hectares qu'il découvrit avec émerveillement et explora avec un bonheur qu'il allait rappeler plusieurs fois, tant il en gardait un souvenir enchanté (dans «*Courrier Sud*», dans «*Terre des hommes*», dans «*Le petit*

prince”), parlant de ses parfums, de ses vestibules, de son grenier, de son parc, mais pas de sa chapelle ! Même si cet enfant turbulent et intrépide fut soumis à l'autoritaire dévotion de cette femme qui ne pouvait guère lui rendre plus familier le visage d'un Dieu «sensible au cœur», il connut une enfance heureuse, où, raconta-t-il encore dans *“Le petit prince”*, *«la lumière de l'arbre de Noël, la musique de la messe de minuit, la douceur des sourires faisaient tout le rayonnement du cadeau de Noël que je recevais»*.

À l'âge de cinq ans, il entra à l'école catholique de Mont-Saint-Barthélemy.

Dans un texte de 1943, il allait dire avoir écrit *«depuis l'âge de 6 ans»*, ses premières lettres, des poèmes, son premier conte, en commettant des fautes d'orthographe, mais en les illustrant de petits dessins, de caricatures et de rébus. Dans une lettre à son amie, Renée de Saussine, il confia : *«Je possède à Saint-Maurice un grand coffre. J'y engloutis depuis l'âge de sept ans mes projets de tragédies en cinq actes, les lettres que je reçois, mes photos, tout ce que j'aime, pense et tout ce dont je veux me souvenir. Quelquefois j'étale tout pêle-mêle sur le parquet. Et, à plat ventre, je revois des tas de choses. Il n'y a que ce coffre qui ait de l'importance dans ma vie.»* Par ailleurs, déjà intéressé par la mécanique, il consacra une partie de ses loisirs à inventer de nouveaux moyens de locomotion, telle une bicyclette à voiles.

En 1908, il entra en classe de huitième chez les “Frères des Écoles chrétiennes”, à Lyon.

À la fin de l'été 1909, Marie de Saint-Exupéry s'installa avec ses enfants au Mans, 21, rue du Clos-Margot, à proximité de son beau-père qui habitait 39, rue Pierre-Belon. Antoine, avec son frère, François, fut demi-pensionnaire au “Collège Notre-Dame de Sainte-Croix” tenu par des jésuites qui lui firent retrouver une forme d'autoritarisme qui était non sans quelques analogies avec le rigorisme de son père et la piété de sa grand-tante. Cependant, il ne semble pas que cet appareil de dévotion ait agi sur lui à la façon d'un repoussoir, même s'il y fut décrit comme un élève indiscipliné, fantasque, étourdi, dissipé et rêveur, mais doué.

En 1912, comme il passa les grandes vacances à Saint-Maurice-de-Rémens, fasciné par les avions, il se rendit souvent à vélo à l'aérodrome d'Ambérieu-en-Bugey, situé à six kilomètres, y restant des heures à interroger les mécaniciens sur le fonctionnement des appareils. En juillet, il y reçut son baptême de l'air, sur un appareil Bertaud-Wroblewski piloté par Gabriel Salvez. Cette expérience lui inspira un poème où on lit : *«Les ailes frémissaient sous le souffle du soir / Le moteur de son chant berçait l'âme endormie / Le soleil nous frôlait de sa couleur pâle.»*, et qu'il offrit à son professeur de français, comme s'il avait pressenti la double orientation qu'allait prendre sa vie où sa passion pour l'aviation ne le quitta plus.

Mais survint la guerre. En 1914, Marie de Saint-Exupéry fut nommée infirmière-chef de l'hôpital militaire d'Ambérieu-en-Bugey, où l'on soigna des blessés retour du front. Elle fit venir ses enfants près d'elle. Antoine et François, intégrèrent en tant qu'internes le “Collège Notre-Dame-de-Mongré”, tenu par les jésuites à Villefranche-sur-Saône. Il y écrivit cette satire accompagnée de caricatures : *«Je regrette de ne pouvoir mettre les originaux en présence du lecteur mais ce ne serait pas pratique. Il suffit pour les voir de prendre le train Paris-Berlin qui dans les moments présents ne met que huit à neuf mois pour aller de la capitale française à la capitale boche : témoin de la rapidité de la marche en avant de notre armée qui ne circule presque qu'en chemin de fer / Comme tout le monde connaît le génie inventif de Mr Kroupp, personne ne sera étonné de ce nouveau moyen de reconnaissance rapide et pratique...»* On a conservé une «narration» composée en 1914, intitulée *“Odyssée d'un chapeau haut de forme”*, et il remporta un prix de narration. Mais il ne demeura dans ce collège qu'un trimestre (octobre à décembre).

En effet, Marie de Saint-Exupéry, soucieuse de donner à ses fils une meilleure éducation, les fit entrer, en janvier 1915, à la “Villa Saint-Jean” à Fribourg, en Suisse, où les “Frères marianistes” appliquaient une méthode d'éducation moderne extrêmement souple et intelligente : climat de

confiance, appel au jugement instinctif des enfants, qui ne remplaçait certes pas le règlement, mais aidait à le comprendre, à le respecter, voire à l'aimer. On lui enseignait que Dieu parle à la conscience de chacun ; qu'il faut seulement l'écouter, l'accepter, l'accueillir. Nul doute qu'un tel langage fût de nature à toucher sa sensibilité ; et, de fait, pendant toute cette période, il fit preuve d'une indiscutable piété, étant alors, comme tous les enfants élevés dans un milieu foncièrement catholique, séduit par le charme et la poésie qui imprègnent tant de pratiques religieuses, la liturgie, les fêtes, les coutumes. L'abbé Fritsch, son professeur de physique, allait raconter cette anecdote : comme on étudiait ce jour-là en classe les rayons X, et qu'il avait indiqué leurs propriétés utilisées en radiographie, Antoine exprima le désir d'en constater les effets sur une plaque photographique qu'allait couvrir sa main gauche, et il tira de son porte-monnaie une croix en or qui devait montrer l'arrêt presque total des rayons par un objet métallique. Dans cet établissement, il prit conscience de sa responsabilité personnelle, s'interrogea sur le problème de Dieu et de la religion ; cependant, il figura parmi les derniers de sa classe malgré des mentions en physique, en philosophie, en musique et en escrime. Il y retrouva Louis de Bonnevie, dont la famille était voisine et amie de la sienne à Lyon, et noua avec lui, ainsi qu'avec Marc Sabran et Charles Sallès, une amitié profonde et durable. D'autre part, il y découvrit de grands écrivains : Balzac, Baudelaire, Dostoïevski ; il y écrivit de petits poèmes qui lui permettaient d'exprimer ses sentiments aux jeunes filles qu'il rencontrait, mais aussi le livret d'une opérette.

Malgré des résultats scolaires peu brillants, en juillet 1917, il fut reçu au baccalauréat.

Le même mois, son frère cadet, François, qui souffrait de rhumatismes articulaires, prit froid lors d'un voyage scolaire à Divonne-les-Bains, tomba malade, fut ramené à Saint-Maurice, mais mourut d'une péricardite. Antoine vécut cet événement comme le passage de sa vie d'adolescent à celle d'adulte. On a pu penser que cette mort l'a ébranlé, l'a révolté, lui a fait «perdre la foi», encore que les lettres de lui qui nous sont connues n'en fassent pas mention.

La guerre l'inspirant, il fit des caricatures de soldats prussiens et de leurs casques à pointe, de l'empereur et de son fils. Il écrivit aussi quelques poèmes, dont on peut retenir ces quelques vers :

*«Parfois confusément sous un rayon lunaire,
Un soldat se détache incliné sur l'eau claire ;
Il rêve à son amour, il rêve à ses vingt ans !»*

Comme, en octobre, il avait l'âge du service militaire, et pouvait, d'un jour à l'autre, être mobilisé dans l'infanterie, la famille décida de lui faire devancer l'appel, en le poussant à choisir la marine ; elle l'envoya à Paris où, au "Lycée Saint-Louis", il fut «flottard», préparant le concours d'entrée à l'"École navale". Comme les Allemands bombardaient Paris avec leurs avions, leurs zeppelins et «la grosse Bertha», les «flottards» furent bientôt évacués au "Lycée Lakanal" à Sceaux.

Étant à Paris, il fut alors reçu chez une cousine de sa mère, Yvonne de Lestrangé, devenue par son mariage Yvonne de Trévisé. Il écrivit à sa mère : *«Yvonne est fantasque. Elle est exquise, on ne s'ennuie pas une seconde avec elle, elle explique si bien les jolies choses de Paris que c'est un bonheur. Elle a des idées, elle s'intéresse à tout, aux maths comme au reste. Bref, c'est la perfection.»* Il écrivit à sa sœur, Marie-Madeleine : *«J'ai fait jeudi une promenade de trente kilomètres avec Yvonne de Trévisé qui est la plus charmante personne que je connaisse, originale, fine, intelligente, supérieure en tous points et avec ça gentille comme tout. Nous faisons un tas d'excursions ensemble et elle va peut-être m'amener les vendredis soirs dans sa loge... ça me changerait des mathématiques... / Je prends des leçons de danse dans le milieu Jordan. C'est le milieu protestant riche et bien, à relations bonnes, mais je n'y vois pas une jolie jeune fille, même pas approchant des M... de Lyon. Je trouve, à part le boston, ce qui est plutôt maigre, toutes les danses modernes effroyables... le tango peut-être moins, et encore ! mais chut ! ... Veux-tu que je te dise, on dirait deux tabourets qui dansent ensemble. C'est antiesthétique au possible. / Quand je serai ingénieur et écrivain, que je gagnerai beaucoup d'argent, que j'aurai trois autos, nous irons faire ensemble un voyage à Constantinople en auto, ça sera charmant. Sur ce je te quitte vers ce bel*

espoir et écris-moi.» Elle trouva en lui un compagnon amusant non seulement pour ses promenades mais aussi pour ses sorties à l'opéra, au théâtre et dans les expositions. Elle savait qu'il n'avait pas un sou, qu'il ne mangeait pas toujours à sa faim ; aussi l'invita-t-elle souvent au restaurant. Il lui lut quelques-uns de ses poèmes qu'elle jugea médiocres et trop sentimentaux, tout en l'encourageant à persévérer. Elle tenait un salon où elle aimait réunir les personnalités les plus prestigieuses, dont des écrivains (entre autres, André Gide avec lequel il allait entretenir une certaine amitié) qui gravitaient autour des "Éditions Gallimard" et de "la N.R.F." ; qui lui montrèrent de la bienveillance, ce qui lui fit envisager pour la première fois une carrière littéraire. Il y assista à des tournois d'idées qui ont pu le conduire vers une certaine forme de libertinage intellectuel, c'est-à-dire de scepticisme. De ce fait, le jeune provincial mal dégourdi se transforma rapidement en un parfait représentant de l'intelligentsia parisienne.

Dans une lettre à Louis de Bonnevie de février 1918, il donna cette description d'un combat aérien sur Paris : *«Des avions : "Où ça? - Là !" Je regarde: trois magnifiques étoiles, extraordinairement lumineuses, nous surplombent. "Et là-bas ! Tiens, regarde-moi tous ces avions. Tu vois, ils ont un feu rouge, c'est les avions de chasse français, ils viennent du camp du Bourget. [...] Tout à coup des fusées montent de tous côtés, les unes s'éteignent une fois en haut, les autres s'élargissent comme des couronnes et s'effritent en mille étoiles: c'est féérique ! [...] Ce sont les Boches, ils n'ont pas de feu rouge. - Oui. - Les avions de chasse les suivent... Oh, regarde !" une grande étoile vient de s'allumer, puis deux, puis trois, puis jusqu'à sept qui forment l'une près de l'autre une grande figure géométrique. "Les Boches allument leurs projecteurs..." [...] Tout à coup cette lueur rouge s'ouvre comme un éventail, s'étend sur le ciel, le remplit, en fait une nappe rouge sang, s'irradie, tout cela en dix secondes et disparaît, et il ne reste plus que la lueur d'auparavant. [...] Et nous suivons dans le ciel les évolutions des avions. [...] Les fusées montent, les canons tonnent et les avions fourmillent toujours. De temps en temps un grand éclair et une explosion. On voit aussi assez bien les obus éclater dans le ciel. [...] Il y a eu plusieurs avions français abattus par les Gothas [des bombardiers allemands] et dans les journaux on ne parle plus que d'un qui a atterri place de la Concorde (mais on dit dans le communiqué de l'aviation : "Nos pertes seront fixées ultérieurement" pour ne pas émouvoir le moral.»*

La même année, il écrivit à sa mère : *«Les Gothas viennent de revenir. Quel pays ! Pas moyen de dormir ! Ils ont fait cette fois un grabuge épouvantable, dix fois plus qu'avant-hier. Toute la population va fuir si ça continue. Il y a des victimes en masse et des immeubles effondrés en quantité. Beaucoup de dégâts dont près de Saint-Louis au Luxembourg.»* Il lui fit part aussi de cette découverte : *«Je viens de lire un peu de Bible : quelle puissance de style et quelle poésie ! Partout les lois de la morale éclatent dans leur utilité.»*

Il fut reçu aussi chez les Saussine et chez les Vilmorin, deux grandes familles peuplées de «mignonnes», de «jeunes filles en fleur».

De dîners en ville en spectacles et en promenades galantes, il ne travailla sans doute pas suffisamment le programme du concours de l'"École navale", et échoua à l'oral.

Le 11 novembre, la guerre prit fin alors qu'il allait être mobilisé. Avec ses camarades, il organisa des chahuts monstres.

En janvier 1919, tout en effectuant, au "Lycée Saint-Louis", une troisième année de préparation du concours d'entrée à l'"École Navale", en suivant des cours de "mathématiques spéciales", il fut pensionnaire à l'"École Bossuet", sa mère pensant que la discipline y était plus stricte. Il y noua des liens d'amitié avec l'abbé Maurice Sudour qui allait continuer à veiller sur lui. Il n'avait pas alors abandonné la pratique des sacrements, et continuait de lire la Bible avec enthousiasme.

En juin, il échoua, pour la seconde fois, à l'oral du concours d'entrée à l'"École navale", pour une mauvaise note en géographie. Pour se venger, il simula une fausse alerte à la bombe.

En octobre, il s'inscrivit à l'"École nationale supérieure des beaux-arts", dans la section architecture (la carrière d'architecte était souhaitée pas sa mère), en auditeur libre.

Il occupait alors une chambre modeste à l'"Hôtel Louisiane", 60, rue de Seine, tirait le diable par la queue, hantait les cafés en quête d'inspiration littéraire et les boîtes de nuit en quête de compagnie. Il traversait une période difficile, se trouvant sans projet de vie et sans avenir. Cela lui inspira d'autres poèmes, sous forme de sonnets et suites de quatrains dont "**Veillée**".

En 1920, ce fut à l'écrit qu'il échoua !

Il passa des vacances studieuses à Besançon car il y apprit l'allemand.

De retour à Paris, il tomba amoureux de Louise de Vilmorin, dite Loulou, une jeune fille qu'une arthrite tuberculeuse obligeait de rester allongée ; qui recevait, dans sa chambre où elle peignait, jouait du violoncelle, écrivait des poèmes et fumait des "Craven", une bande d'amis, où figuraient aussi Jean Prévost, Hervé Mille, Aimery Blacque-Belair, Jean de Vogüé et son épouse, Nelly, Jean Hugo, Léon-Paul Fargue. Il appartint même à «la société humoristique» qu'elle avait formée avec ses frères, en tant que «grand poète sentimental et comique», car il écrivait à celle qui devint, pour lui, «la princesse au petit pois» d'Andersen des poèmes romantiques qui allaient être publiés plus tard sous le titre "**Poèmes pour Loulou**" :

*«Je me souviens de toi comme d'un foyer clair
Près de qui j'ai vécu des heures, sans rien dire
Pareil aux vieux chasseurs fatigués du grand air
Qui tisonnent tandis que leur chien blanc respire.».*

Cette année-là, à la mort de sa tante, Mme de Tricaud, Marie de Saint-Exupéry hérita du château de Saint-Maurice où elle s'installa. Comme ses revenus étaient modestes, elle vendit les terres attenantes.

Antoine prit plusieurs petits emplois : ainsi, avec son ami, Henry de Ségogne, il fut figurant durant plusieurs semaines dans "*Quo vadis?*", un opéra de Jean Nougès.

Le 9 avril 1921, son sursis d'étudiant étant terminé, il dut faire son service militaire de deux ans. Pendant ses loisirs, il écrivit des poèmes et réalisa des croquis de ses copains de chambrée au crayon mine de charbon et à l'encre turquoise. Surtout, lui, qui avait toujours voulu voler, échapper aux contraintes de la pesanteur, à la lourdeur de son grand corps, se fit affecter au 2^e régiment d'aviation de Strasbourg en tant que mécanicien qui donnait des cours sur le moteur à explosion. Il écrivit à sa mère : *«Strasbourg est une ville exquise. J'y ai trouvé une chambre épatante. C'est chez un ménage qui loge dans la rue la plus chic de Strasbourg. De braves gens qui ne savent pas un mot de français. La chambre est luxueuse, chauffage central, eau chaude, deux lampes électriques, deux armoires et un ascenseur dans l'immeuble, le tout 120 francs par mois. / J'ai vu le commandant de Féligonde qui a été délicieux. Il s'occupera de mon affaire de pilotage. Ce sera difficile à cause d'un tas de circulaires restrictives. En tout cas rien avant deux mois... / Mon opinion sur le métier militaire est qu'il n'y a rigoureusement rien à foutre - du moins dans l'aviation. Apprendre à saluer, jouer au football et puis s'embêter des heures durant les mains dans les poches, cigarette éteinte aux lèvres. / Des camarades non antipathiques. J'ai d'ailleurs des bouquins plein mes poches qui me distrairont si je m'embête trop. Vienne vite le pilotage et je serai parfaitement heureux. / J'ignore quand nous serons habillés. Pas d'effets encore à nous donner. Nous errons en civil, nous avons l'air idiot. Rien à faire d'ici deux heures. À deux heures rien non plus, d'ailleurs, si ce n'est de permuter à la place B celui qui est à la place A et à la place A celui qui est à la place B, et puis on fera le permutage inverse, ce qui permettra de recommencer dans les conditions initiales. / Au revoir, maman chérie. Je suis en somme assez content. Je vous embrasse comme je vous aime. / Votre fils respectueux, Antoine.»*

Il ne put que voler en passager sur des "Spad-Herbemont" pour y faire son apprentissage de mitrailleur. En mai, il écrivit à sa mère : *«Je descends d'un Spad-Herbemont, complètement retourné.*

Mes notions d'espace, de distances, de direction ont sombré là-haut dans la plus pure incohérence. Quand je cherchais le sol, tantôt je regardais au-dessous de moi, tantôt au-dessus, à droite, à gauche. Je me croyais très haut et brusquement j'étais rabattu vers le sol par une vrille verticale. Je me croyais très bas et j'étais aspiré à mille mètres en deux minutes par les 500 chevaux du moteur. Ça dansait, tanguait, roulait... Ah ! la la ! / Les Spads monoplaces, minuscules et bien astiqués... les Hanriots, des bolides ventrus et les Spads-Herbemont, les rois actuels, à côté desquels aucun avion n'existe, l'air méchant avec leur profil d'aile pareil à un sourcil froncé... Vous n'avez pas idée de ce qu'un Spad-Herbemont a l'air mauvais et cruel. C'est un avion terrible. C'est ça que j'aimerais piloter avec passion. Ça tient l'air comme un requin dans l'eau, et ça y ressemble, au requin ! Même corps bizarrement lisse. Même évolution souple et rapide. Ça tient encore, vertical sur les ailes. Bref, je vis un grand enthousiasme.»

Comme un simple soldat pouvait devenir pilote s'il avait une expérience d'aviateur civil, malgré les craintes de sa mère qui étaient suscitées par les accidents d'avions qui faisaient les titres de la presse car les appareils étaient alors assez fragiles, lui qui était grisé par la vitesse et le danger, parvint à la convaincre de lui payer des cours privés de pilotage civil coûtant 2000 francs (le prix d'une centaine de vols). En juin, il commença à les prendre à l'"Aéroport Neuhof" de Strasbourg avec le moniteur Robert Aeby. Ce fut d'abord en «double commandes» sur un "Farman F 40". Puis, le 9 juillet, il effectua, sur un "Sopwith", son premier vol «lâché» seul aux commandes ; or il se présenta trop haut pour l'atterrissage ; remettant les gaz trop brusquement, il causa un retour au carburateur ; croyant que le moteur avait pris feu, il ne s'affola cependant pas, fit un second tour de piste et atterrit parfaitement. Son moniteur valida sa formation. Mais il allait être considéré comme un aviateur parfois distrait ; on lui donna de nouveau le surnom de «Pique la Lune», cette fois non seulement en raison de son nez en trompette mais aussi d'une tendance certaine à se replier dans son monde intérieur.

Il obtint son brevet de pilote civil, et fut admis à suivre les cours permettant de devenir pilote militaire ; comme la base aérienne de Strasbourg ne disposait pas d'école de pilotage, le 2 août, il fut affecté au 37^e régiment d'aviation au Maroc, à Casablanca, ville qu'il présenta dans une lettre à Charles Salles : «Casablanca est une ville-champignon aux immeubles écrasants, aux somptueux cafés, peuplée de colons rapaces, de grues et de tapettes. Casablanca me dégoûte profondément. / Heureusement, la ville arabe est là. Entourée d'un haut mur, elle défend ses petites échoppes claires et ses étalages multicolores, ses marchands de gâteaux qui promènent dans les rues leurs grands plats de cuivre et t'offrent des meringues rouge vif ou du nougat bleu. Et surtout (et c'est tout ce que j'aime), les marchands de babouches, babouches d'argent, babouches d'or que ne chausserait pas Cendrillon [...] Les petits Arabes comme des fils de rois vont, habillés de somptueuses toges de couleurs et jouent, assis dans les ruelles avec de petites filles aux longs voiles. / Je vole chaque jour avec volupté.». À sa mère, il écrivit : «J'ai fait ce matin six atterrissages que j'estime des chefs-d'œuvre... théoriquement. Je fais un trajet déterminé, mais chaque fois je me hasarde un peu plus loin et fais l'école buissonnière.» Une autre fois, il lui raconta un vol éprouvant : «Il y a quinze jours, j'ai été à Kasbah Tadla qui est la frontière. Ma petite maman, si vous m'aviez vu emmitoufflé comme un Esquimau et pesant comme un pachyderme, vous ririez... J'avais un passe-montagne qui ne s'ouvre que sur les yeux - genre cagoule - et encore sur lesdits yeux, j'avais des lunettes... Un large foulard autour du cou (foulard de l'oncle), votre jersey blanc et sur le tout une combinaison fourrée. Des gants énormes et deux paires de chaussettes dans mes vastes chaussures. À l'aller, tout seul dans mon zinc, j'ai pleuré de froid. J'ai pleuré ! J'étais très haut à cause des hauteurs à passer et, malgré ma combinaison fourrée, mes gants fourrés, j'aurais atterri n'importe où si ça avait dû durer longtemps encore. À un certain moment, j'ai mis vingt minutes pour mettre ma main dans ma poche et en sortir ma carte que je croyais savoir suffisamment et avais négligé d'installer dans le zinc. Je me mordais les doigts tellement ils faisaient mal... Et mes pieds... Je n'avais plus aucun réflexe et mon zinc s'embarquait dans tous les sens. J'étais une pauvre chose misérable et lointaine.»

À Casablanca, il retrouva un groupe d'amis, et goûta dîners, parties de bridge, auditions de musique. Mais, lorsqu'il ne volait pas, il avait le mal du pays, ce qu'il confia à sa mère : «Ma petite maman,

asseyez-vous sous un pommier en fleur, puisqu'on nous dit qu'ils fleurissent en France. Et regardez bien pour moi autour de vous. Ça doit être vert et charmant et il y a de l'herbe... Le vert me manque, le vert a une nourriture morale, le vert entretient la douceur des manières et la quiétude de l'âme. Supprimez cette couleur de la vie, vous deviendrez vite sec et mauvais. Les fauves doivent uniquement leur caractère ombrageux à ce qu'ils ne vivent pas à plat ventre dans de la luzerne. Moi, quand je rencontre un arbre, j'arrache quelques feuilles et les enfouis dans ma poche. Puis, dans la chambrée, je les regarde avec amour, je les retourne tout doucement. Cela me fait du bien. Je voudrais revoir votre pays où tout est vert. C'est un drôle d'exil que d'être exilé de son enfance. / Ma petite maman, vous ne savez pas ce qu'a d'attendrissant un simple pré, moins encore ce qu'a de poignant un phonographe. / Oui, il tourne en ce moment-ci, et je vous jure qu'ils font mal tous ces vieux airs. Ils sont trop doux, trop tendres, nous les avons trop entendus là-bas. Ça revient comme une obsession. Les airs gais ont l'ironie cruelle. Ces bribes de musique sont émouvantes. Je ferme les yeux, malgré moi. Danse populaire : on voit de vieux bahuts bressans, un parquet ciré. [...] Toute cette musique est une telle évocation de bonheur. Et puis il y a des airs qui consolent.» Il découvrit le désert, qui le fascina car il s'y sentit englobé dans des giboulées d'étoiles.

Le 23 décembre, il obtint son brevet de pilote militaire.

En janvier 1922, il poursuivit sa formation de pilote militaire à Istres. Promu caporal, le 3 avril, il fut reçu au concours des élèves officiers de réserve, et suivit des cours au camp d'Avord, d'où il écrivit à sa mère : *«J'ai autant besoin de vous que lorsque j'étais tout petit. Les adjudants, la discipline militaire, les cours de tactique, que de choses sèches et revêches. Je vous imagine arrangeant des fleurs dans le salon et je les prends en haine, les adjudants. Demain en avion je vais faire au moins cinquante kilomètres dans la direction de chez vous pour m'imaginer que j'y vais. Comment ai-je pu vous faire pleurer quelquefois? Quand j'y pense je suis si malheureux. Je vous ai fait douter de ma tendresse. Et pourtant si vous le saviez, maman.»* - *«Je vole à peu près quatre fois par semaine. Deux fois comme pilote, deux fois comme observateur. J'apprends un tas d'astuces photographiques, typographiques, TSFistes [concernant la Transmission Sans Fil, la radio]. J'entends ronfler un moteur d'avion. Quelle douce musique...»*

Puis il fut à la base aérienne de Versailles. Il écrivit alors à sa mère : *«Je vole au Bourget et à Villacoublay aussi où je suis détaché par le ministère pour faire de l'acrobatie. Je pilote le Nieuport 29 qui est l'avion le plus rapide des temps modernes, un petit bolide rageur. J'ai baptisé pas mal de mes amis au Bourget : Ségogne, S..., etc.. Ils ont passé par toutes les couleurs et j'en rigolais doucement dans ma carlingue.»*

Il revit Louise de Vilmorin.

Le 10 octobre, il fut nommé sous-lieutenant, et choisit d'être affecté au 34^e régiment d'aviation, au Bourget.

Le 4 décembre, il fut breveté observateur d'aviation.

En janvier 1923, lui et Louise de Vilmorin se fiancèrent, et le mariage fut programmé pour le 1^{er} septembre.

Mais, le 1^{er} mai, au Bourget, pilotant sans ordre ni autorisation un "Hanriot HD-14", un appareil qu'il ne maîtrisait pas, il fit une erreur d'évaluation, et fut victime de son premier accident d'avion, subissant une fracture du crâne et des jours d'arrêt. Néanmoins, il avait montré, avec de la témérité et presque un goût de l'aventure, un grand sang-froid.

Le 5 juin, il fut démobilisé. Pourtant, il envisageait toujours d'entrer dans l'Armée de l'air. Mais la famille Vilmorin, qui ne l'aimait pas, qui l'appelait «le condamné à mort», «le pachyderme incertain», voulait lui demander de renoncer à sa carrière de pilote.

En août, ayant pour cela vendu son "Kodak", il partit avec Louise à Reconvilier, dans le Jura suisse, où elle était censée soigner un rhume tenace sous la surveillance de sa gouvernante. Or elle devint de plus en plus distante. En septembre, furent rompues des fiançailles que, en 1939, dans un recueil de poèmes, elle allait qualifier de «fiançailles pour rire», tandis que lui en resta attristé sa vie durant, ne cessant pas de penser à elle avec affection, l'appelant, dans ses lettres, sa «*vieille Loulou*», son «*vieux copain*».

Sur recommandation d'un ami de la famille, le général Barès, il fut engagé par la "Compagnie aérienne française" qui proposait des baptêmes de l'air ou des tours d'une demi-heure au-dessus de Paris. Étant mal payé, il renonça vite à cet emploi, et envisagea de partir en Chine où les autorités cherchaient des instructeurs de vol.

Cependant, grâce à un ami des Vilmorin, il devint contrôleur de la fabrication, c'est-à-dire comptable, des "Tuileries de Boiron", ayant son bureau au 56 rue du Faubourg Saint-Honoré. Il partageait une chambre, boulevard d'Ornano, avec son ami, Jean Escot. Il noyait son ennui dans les bars de Montparnasse et de Saint-Germain-des-Prés. Ce travail ne lui convenant pas, il le quitta rapidement. En octobre 1924, il fut engagé comme représentant des "Camions Saurer" pour la Creuse, le Cher, l'Indre et l'Allier. Après avoir effectué un stage de mécanique de trois mois pour apprendre à démonter les moteurs de camions, pendant l'année 1925, il sillonna les routes de ces départements du centre de la France, mais ne vendit qu'un seul camion ! Lors de ses déplacements, il aimait s'installer dans les cafés pour écrire à sa mère et à ses amis, leur faisant savoir : *«Je mène une vie terriblement solitaire, toujours sur la grand-route. Je ressemble pas mal au Juif errant, je ne couche pas deux jours dans la même ville, j'en connais, des chambres meublées. Il ne se passe rien dans ma vie, je me lève, je roule en auto, je déjeune, je dîne, je ne pense à rien. C'est triste.»* - *«J'ai vu des tas de petites villes de province avec de petits trains minuscules et de petits cafés où l'on jouait à la manille. Sallès est venu me voir à Montluçon le dimanche, quel brave vieux type ! Nous avons été ensemble au "dancing" hebdomadaire, un bal de sous-préfecture où les mères de famille formaient le carré autour de leurs "jeunes filles" qui dansaient en rose ou en bleu avec les fils des boutiquiers.»* - *«J'ai un petit, tout petit désir de me marier mais je ne sais avec qui. Mais j'ai acquis un tel dégoût de cette vie toujours provisoire ! Et puis j'ai beaucoup d'amour paternel en provision Je voudrais beaucoup de petits Antoine... Mais il faut être deux et je n'ai connu jusqu'à présent qu'une femme qui m'ait plu. [...] J'attends de rencontrer quelque petite jeune fille bien jolie et bien intelligente et pleine de charme et gaie et reposante et fidèle et... alors je ne trouverai pas. Et je fais une cour monotone à des Colette, à des Paulette, à des Suzy, à des Daisy, à des Gaby qui sont faites en série et ennuient au bout de deux heures. [...] Ce que je demande à une femme, c'est d'apaiser cette inquiétude. C'est pour cela qu'on en a tant besoin. Vous ne pouvez pas savoir comme on est lourd et comme on sent sa jeunesse inutile. Vous ne pouvez savoir ce que peut donner une femme, ce qu'elle pourrait donner. Je suis trop seul [...] Ne croyez pas, maman, que j'aie un cafard insurmontable. C'est toujours comme cela quand j'ouvre la porte, jette mon chapeau et sens une journée finie et qui a fui entre les doigts. Si j'écrivais tous les jours, je serais heureux parce qu'il en resterait quelque chose / Rien ne m'émerveille plus que de m'entendre dire : "Comme tu es jeune" parce que j'ai tellement besoin d'être jeune. Seulement je n'aime pas les gens que le bonheur a satisfaits et qui ne se développent plus. Il faut être un peu inquiet pour lire autour de soi. Alors j'ai peur du mariage. Ça dépend de la femme. Une foule que l'on remonte est tout de même chargée de promesses. Mais elle échappe et puis celle dont on a besoin est faite de vingt femmes. J'en demande trop pour ne pas étouffer de suite.»* - *«La vie courante a si peu d'importance et se ressemble tant. La vie intérieure est difficile à dire, il y a une sorte de pudeur. C'est si prétentieux d'en parler. Vous ne pouvez imaginer à quel point c'est la seule chose qui compte pour moi. Ça modifie toutes les valeurs, même dans mes jugements sur les autres. [...] Il faut me chercher tel que je suis dans ce que j'écris et qui est le résultat scrupuleux, réfléchi, de ce que je pense et vois. Alors, dans la tranquillité de ma chambre ou d'un bistro, je peux me mettre bien face à face avec moi-même et éviter toute formule, truquage littéraire et m'exprimer avec effort. Je me sens alors honnête et consciencieux. Je ne peux plus souffrir ce qui est destiné à frapper et fausse l'angle visuel pour agir sur l'imagination. Un tas d'auteurs que j'ai aimés parce qu'ils me*

procuraient un plaisir de l'esprit trop facile, comme des mélodies de café-concert qui vous énervent, je les méprise vraiment. [...] Il faut me pardonner de n'être pas facilement à la surface et de rester tout en dedans. On est comme on peut et c'est même quelquefois un peu lourd. Il y a bien peu de gens qui puissent dire avoir eu une confiance vraie de moi et me connaître le moins du monde. Vous êtes vraiment celle qui en ait jamais eu le plus et qui connaissiez un peu l'envers de ce type bavard et superficiel que je donne à Y... parce que c'est presque un manque de dignité de se donner à tout le monde.»

Il trouvait un refuge contre ses angoisses existentielles, contre ce sentiment d'exil qui l'étreignait constamment, dans l'écriture. Sa correspondance laisse supposer qu'il commença plusieurs nouvelles, abandonnées vraisemblablement en cours de route. Dans une lettre à Renée de Saussine, il relata sa conversation avec une jeune femme qui se prostituait pour nourrir son enfant, ce qui lui aurait inspiré :

1925

‘Manon, danseuse’

Nouvelle de 38 pages

Manon est une jeune danseuse qui, cependant, ne peut pas vivre uniquement de la danse, et se prostitue. Mais elle rêve d'un grand et vrai amour, d'un homme qui la respecterait, qui ne lui demanderait rien, qui l'aimerait pour elle-même. Elle en rencontre un qui a la quarantaine ; «grave», triste, semblant perdu, cherchant un sens à sa vie, s'accrochant à son travail non par plaisir mais pour la protection qu'il lui offre ; la présence de cette femme, qui lui cache son métier, lui fait du bien. Ils dînent ensemble, puis il l'invite chez lui. Dès cette première rencontre, se noue entre eux une relation amoureuse, lui protégeant tendrement sa «*pauvre petite fille*», lui disant : «*Mon amour*», mots qui la bouleversent, car elle ne croit pas les mériter.

Le lendemain, chacun reprend sa vie. Manon retrouve le bar, les clients. Elle finit la nuit dans un café avec son amie, Suzanne. Elle monte chez elle, regarde Paris de sa fenêtre. Apaisée, elle est presque heureuse.

Cependant, dans le petit salon d'un restaurant, des gens la forcent à boire, lui font mal. Elle s'enfuit.

Un jour, étant avec cet homme, elle rencontre d'anciens clients qui lui parlent sur le ton qu'on prend pour s'adresser aux grues. L'homme comprend, et la quitte. Elle essaie de le revoir, de lui expliquer sa situation. Mais, dorénavant, il la méprise. Soudain, elle se jette sous les roues d'un camion ; est-ce volontairement ? Quand on l'amène à l'hôpital, elle murmure : «*Laissez-moi mourir... Ne me touchez pas...*» L'aumônier lui demande de se repentir. Mais de quoi ? La vie est ce qu'elle est, et il lui fallait bien vivre. Une infirmière est là, prête à l'aider, et Manon constate que cette femme «*pèse sur une terre ferme*», tandis que son monde à elle est «*irréel*». Elle va rester boiteuse.

Commentaire

Cette pathétique histoire d'amour est rendue dans un texte au rythme syncopé et à l'écriture sèche, où se mêlent éléments de récit, passages introspectifs, et dialogues assez vifs.

Le personnage de l'homme est révélateur des rapports de Saint-Exupéry avec les femmes, qui furent difficiles, étant un mélange de machisme, de tendresse, et de sentiments protecteurs.

On remarque ces passages :

-«*Elle éprouve cet attendrissement trompeur qui exalte les filles au seuil des boîtes de nuit. Entre deux alcools, entre deux danseurs égoïstes, et la fumée de leur tabac, elles reviennent une seconde sous les étoiles prendre conscience de leur détresse et se croient purifiées d'être si triste.*»

-«*La vie est banale mais dans les confidences on a le passé que l'on mérite, on a une légende.*»

-«*On ne se réveille pas neuve, toute la vie passée colle à vous dans les draps moites.*»

-«*On ne peut pas être une femme quand l'homme c'est le repas du lendemain.*»

Saint-Exupéry considéra la nouvelle suffisamment aboutie pour la montrer à ses amies, Louise de Vilmorin et Renée de Saussine ; pour la donner à lire à Jean Prévost, critique littéraire à "La Nouvelle Revue Française" et secrétaire de rédaction de la revue "Le navire d'argent", qui envisagea, en 1926, de la publier dans la revue "Europe".

Longtemps tenue pour perdue, elle fut finalement publiée en 2007 par les "Éditions Gallimard", avec d'autres textes inédits, dans un coffret comprenant aussi : "L'aviateur", "Je suis allé voir mon avion ce soir", "Le pilote", "Lettres à Natalie Paley", "Autour de "Vol de nuit" et de "Courrier sud".

En 1925, lassé, Saint-Exupéry donna sa démission aux "Camions Saurer".

Il écrivit des poèmes d'une inspiration farfelue, d'une part, l'un intitulé "**La Lune**", d'autre part, sous le titre général "**L'adieu**", cinq poèmes réunis dans un cahier sur la première page duquel il avait dessiné un autoportrait et placé en épigraphe des vers de François Coppée et Henri Barbusse, chaque poème ayant été soigneusement calligraphié et enluminé d'un dessin à l'encre de Chine. On y lit :

*«Il est minuit - je me promène
Et j'hésite scandalisé
Quel est ce pâle chimpanzé
Qui danse dans cette fontaine?»*

En octobre 1926, grâce à ses relations, l'abbé Sudour parvint à lui faire retrouver ce monde magique de l'aviation sans lequel la vie n'était pour lui qu'un long fleuve d'amertume et d'ennui. Recommandé par Jean Mermoz avec lequel il avait fait son service militaire, il fut engagé, comme pilote de ligne sur le parcours Toulouse-Casablanca-Dakar, par Didier Daurat, qui, type même du chef qui est à la fois maître et entraîneur, était, à Toulouse, le directeur de l'exploitation des lignes de la "Compagnie générale d'entreprise aéronautique", dirigée par Pierre-Georges Latécoère, dont Saint-Exupéry allait dire qu'il était habité par *«l'orgueil des croisés quand ils virent Jérusalem»* ; en effet, après avoir construit plus de 800 avions militaires à Toulouse pendant la Première Guerre mondiale, il avait, le 25 décembre 1918, décollé de l'aérodrome de Toulouse-Montraudan à bord d'un "Salmson 2 A2", et atterri à Barcelone, deux heures et demie plus tard ; il voulut donc créer la première ligne aéropostale française qui relierait la France à ses colonies, Toulouse à Dakar, en passant par Barcelone et Casablanca, ce qui était du jamais vu car, survolant montagnes, mers et déserts, affrontant tempêtes et vents contraires, il fallait faire passer le courrier coûte que coûte alors que les techniques de navigation étaient encore rudimentaires. Mais les pilotes qu'il approcha, téméraires et même casse-cou, étaient prêts à risquer leur vie pour mener à bon port marchandises et lettres. Cette activité dangereuse avait déjà coûté la vie à plus de cent d'entre eux.

Saint-Exupéry, très reconnaissant d'avoir été engagé par Didier Daurat en qui il vit le père qu'il n'avait pas connu, un modèle à admirer, logeait, à Toulouse, avec les pilotes et les mécaniciens, à l'"Hôtel du Grand-Balcon", occupant la chambre numéro 32, située au 3^e étage, dont le balcon est facilement visible de l'extérieur, et offre une vue magnifique sur la "Place du Capitole". Il rejoignait facilement le quartier général de la compagnie situé au 8-10, rue Romiguières.

Il eut à subir deux mois de purgatoire, étant alors un mécanicien aux doigts tachés de cambouis.

Enfin, les grands espaces s'ouvrirent à lui : il fut chargé de convoier du courrier à Alicante, en Espagne, étant alors initié aux difficultés de la ligne par Henri Guillaumet, qui devint par la même occasion son indéfectible ami.

Lui, qui, seul devant son tableau de bord, *«emmagasinaït»* sans cesse des réflexions sérieuses ; dont la vie prenait un sens dans la réalisation de ces deux projets pour lui inséparables : voler et écrire ; qui voulait *«n'écrire que ce l'on a risqué»* [déclaration qu'il fit au docteur Henri Comte, à Casablanca, après le succès de "Terre des hommes"] ; qui ne manqua d'être en butte à l'hostilité de certains de ses camarades qui se méfiaient de ce pilote écrivain, lui reprochant de les trahir en révélant leur vie et leurs secrets, ses succès littéraires allant petit à petit l'éloigner d'eux, désamour dont il n'allait

jamais se remettre vraiment, rédigea alors une nouvelle intitulée “*L'évasion de Jacques Bernis*”, qui fut publiée dans la revue d'Adrienne Monnier, “*Le navire d'argent*” (numéro d'avril 1926), où travaillait son ami, Jean Prévost, sous un autre titre :

1926
“*L'aviateur*”

Nouvelle

Bernis, l'instructeur, fait face à son élève, Pichon, qui, dévoré par son désir de voler, peut enfin le satisfaire. D'où une description de l'installation du pilote dans son avion, où, ne faisant qu'un avec sa machine, il devient un véritable centaure ; puis du vol lui-même, des sensations transmises par les commandes, le manche et les palonniers, lorsque la vitesse de l'avion est suffisamment grande ; de la découverte de soi quand l'aviateur s'élève au-dessus de la monotonie et du matérialisme de la vie d'en bas. Mais surviennent l'accident d'un autre pilote, Mortier, puis celui de Pichon qui «*a compris quelque chose : on meurt et cela ne fait pas grand bruit*» ; qui dit à Bernis : «*Vous savez... je volerai demain. Je n'ai pas peur. [...] C'est un accident du travail.*»

Commentaire

La force de la nouvelle, qui allait servir de matériau pour “*Courrier Sud*”, tient profondément à la richesse des tons avec lesquels Saint-Exupéry décrit ses impressions. Son expérience du vol et ses qualités d'écrivain matérialisèrent les impressions que les aviateurs pouvaient ressentir en ces débuts de l'aéronautique :

-«*Battue par le vent de l'hélice, l'herbe jusqu'à vingt mètres en arrière semble couler. Le pilote, d'un mouvement de son poignet déchaîne ou retient l'orage. / Le bruit s'enfle maintenant dans les reprises répétées jusqu'à devenir un milieu dense, presque solide où le corps se trouve enfermé. Quand le pilote le sent combler en lui tout ce qu'il y a d'inassouvi, il pense : "C'est bien" puis, du revers des doigts, frôle la carlingue : rien ne vibre. Il jouit de cette énergie si condensée. Il se penche : "Adieu mes amis..." Pour cet adieu dans l'aube ils traînent des ombres immenses. Mais au seuil de ce bond de plus de trois mille kilomètres, le pilote est déjà loin d'eux : il regarde le capot noir appuyé sur le ciel, à contre-jour, en obusier. Derrière l'hélice un paysage de gaze tremble. / Le moteur tourne maintenant au ralenti. On dénoue les poignées de main comme des amarres, les dernières. Le silence est étrange quand on agrafe sa ceinture et les deux courroies du parachute, puis quand d'un mouvement des épaules, du buste on ajuste à son corps la carlingue. C'est le départ même : dès lors on est d'un autre monde. Un dernier coup d'œil au tablier, horizon de cadrans, étroit mais expressif - on ramène, soigneux, l'altimètre au zéro - un dernier coup d'œil aux ailes épaisses et courtes, un signe de la tête : "Ça va..." , le voilà libre. Ayant roulé lentement vent debout il tire à lui la manette des gaz, le moteur, décharge de poudre, s'embrase, l'avion, happé par l'hélice, fonce. Les premiers bonds sur l'air élastique s'amortissent et le pilote, qui mesure sa vitesse aux réactions des commandes, se propage en elles, se sent grandir.*»

-«*La terre est rassurante avec ses champs bien découpés et ses forêts géométriques et ses villages. Le pilote plonge pour mieux la savourer. La terre de là-haut-paraissait nue et morte, l'avion descend : elle s'habille. Les bois de nouveau la capitonnent, les vallées, les eaux impriment en elle une houle : elle respire. Une montagne qu'il survole, poitrine de géant couché, se gonfle presque jusqu'à lui. Un jardin, sur lequel il pointe son capot, élargit ses massifs, s'ouvre à l'échelle de l'homme.*»

En 1927, Marcel Bouilloux-Lafont, un banquier et homme d'affaires, acheta la compagnie de Latécoère, qu'il rebaptisa “Compagnie générale aéropostale” et qui se chargeait de transporter le courrier de Toulouse en Amérique du Sud avec escales à Barcelone, Alicante, Casablanca, Agadir,

Cabo Juby, Villa Cisneros, Port-Étienne, Saint-Louis et Dakar. Saint-Exupéry devint un pilote régulier sur cette ligne.

Cependant, le 19 octobre, il fut nommé chef d'escale à Cap Juby (aujourd'hui Tarfaya), dans le Rio de Oro (le Sahara espagnol). C'était, entre le désert et l'océan, un arrêt obligatoire pour les pilotes qui avaient besoin de sommeil, et pour leurs avions qui devaient être ravitaillés en essence. Il s'occupait d'une piste où les avions de "l'Aéropostale" atterraient une fois par semaine, tandis qu'*«un voilier le ravitaillait une fois par mois en eau douce»* (*"Courrier Sud"*). Si ce séjour, où il disposait d'*«une baraque adossée au fort espagnol, et, dans cette baraque, d'une cuvette, d'un broc d'eau salée, d'un lit trop court»* (*"Terre des hommes"*), lui imposa une sorte d'ascèse, s'il s'enivra de grands espaces, s'il affronta le rayonnement silencieux du désert et ses dangers (les tempêtes de sable, les orages, les fortes chaleurs et les froids rigoureux), s'il en apprécia la brûlante solitude et la magie, s'il put se divertir en élevant des gazelles et un fennec ou renard des sables (qui allait lui inspirer le renard du *"Petit prince"*), il révéla son sens des responsabilités ; il gagna la confiance des Espagnols et des indigènes qui le surnommaient «le gardien des oiseaux» ; il porta secours aux pilotes qui avaient dû faire des atterrissages forcés dans le désert, et pouvaient avoir été capturés par des tribus sahraouies et maures entrées en dissidence et qui se lançaient dans des «rezzous» [attaques-surprises en vue de pillages] ; il effectua donc des atterrissages périlleux au milieu des dunes, essuya des tirs de rebelles, parvint à se les concilier et à négocier avec elles la libération de prisonniers qui avaient été torturés et rançonnés.

Comme le survol du pays était très dangereux, on fit parfois partir le courrier avec une escorte. Ce fut ainsi que, en décembre 1927, deux avions s'envolèrent de Saint-Louis du Sénégal ; dans l'un, se trouvaient Saint-Exupéry et Guillaumet avec le courrier ; dans l'autre, Dumesnil seul, qui faisait escorte. Avant Port-Étienne, le moteur du premier avion s'arrêta, et il se posa au sol. Dumesnil se posa à son tour, et le courrier fut transbordé dans son avion. Mais c'était un vieux "Bréguet" qui ne pouvait prendre les trois pilotes à la fois ; il fut donc décidé que Guillaumet, qui était malade et miné par la fièvre, partirait seul. Or Saint-Exupéry et Dumesnil le virent piquer dans les dunes, se précipitèrent, mais durent marcher sept heures pour faire dix kilomètres, et découvrir leur camarade qui dormait paisiblement. Les trois hommes passèrent trois jours en jouant aux échecs car Saint-Exupéry avait emporté un jeu, avant que se présente un avion de secours !

Le 30 juin 1928, l'avion de Marcel Reine et Édouard Serre, accompagnés de leur interprète, Abdallah, ayant capoté et les ayant laissés sains et saufs mais capturés par une tribu de Maures, ils furent recherchés par Saint-Exupéry qui négocia leur libération, obtenue le 24 octobre.

Il fit part à ses proches d'impressions contrastées. Dans une lettre à sa sœur, Simone, il se plaignit : *«Quelle vie de moine je mène dans ce coin le plus perdu de toute l'Afrique en plein Sahara espagnol. Un fort sur la plage, notre baraque s'y adosse, et plus rien pendant des kilomètres et des kilomètres. La mer, à l'heure des marées, nous baigne complètement. / J'en ai assez de surveiller le Sahara avec la patience d'un garde-voie. Si je ne faisais pas quelques courriers sur Casablanca et, plus rarement, sur Dakar, je deviendrais neurasthénique. Ici je suis un peu désincarné. Je ne me trouve guère. Je suis comme dans une salle d'attente.»* Dans une lettre à Pierre d'Agay, le mari de son autre sœur, Gabrielle, il indiqua : *«Ma mission consiste à entrer en relation avec les tribus maures et à essayer si possible de faire un voyage en dissidence. Je fais un métier d'aviateur, d'ambassadeur et d'explorateur.»* Dans une lettre à Yvonne de Lestrang, il se réjouit : *«C'est ainsi que j'aime l'aviation. Quand c'est un métier et pas un sport pour gigolos. Mon métier est ma seule consolation. La grandeur d'un métier est peut-être avant tout d'unir des hommes : il n'est qu'un luxe véritable, et c'est celui des relations humaines. En travaillant pour les seuls biens matériels, nous bâtissons nous-mêmes notre prison. Nous nous enfermons solitaires, avec notre monnaie de cendre qui ne procure rien qui vaille de vivre. Si je cherche dans mes souvenirs ceux qui m'ont laissé un goût durable, si je fais le bilan des heures qui ont compté, à coup sûr, je retrouve celles que nulle fortune ne m'eût procurées. On n'achète pas l'amitié d'un Mermoz. [...] Je ne sais quand je rentrerai, j'ai tant de travail depuis quelques mois : recherches de camarades perdus, dépannages d'avions tombés en territoires dissidents, et quelques courriers sur Dakar. / Je viens de réussir un petit exploit : passé deux jours et deux nuits avec onze Maures et un mécanicien, pour sauver un avion. Alertes diverses et graves.*

Pour la première fois, j'ai entendu siffler des balles sur ma tête. Je connais enfin ce que je suis dans cette ambiance-là : beaucoup plus calme que les Maures. Mais j'ai aussi compris, ce qui m'avait toujours étonné : pourquoi Platon (ou Aristote?) place le courage au dernier rang des vertus. Ce n'est pas fait de bien beaux sentiments : un peu de rage, un peu de vanité, beaucoup d'entêtement et un plaisir sportif vulgaire. Surtout l'exaltation de sa force physique, qui pourtant n'a rien à y voir. On croise les bras sur sa chemise ouverte et on respire bien. C'est plutôt agréable. Quand ça se produit la nuit, il s'y mêle le sentiment d'avoir fait une immense bêtise. Jamais plus je n'admirerai un homme qui ne serait que courageux.»

En 1928, il confia à Yvonne de Lestrangé : *«Je me suis décidé à écrire un livre. J'ai commencé un roman. Tu vas être émerveillée. Il a déjà cent pages. Seulement je doute de lui. Je ne sais pas si je m'exprime clairement. Je me heurte à l'abstrait et j'ai une tendance effarante à l'abstrait. Ça tient peut-être à mon éternelle solitude. Je supprime autant que je puis des passages qui naissent ainsi... / Lorsqu'on trouve de belles formules, on pense faux parce qu'on cède à leur attrait, même si la pensée se courbe un peu pour y entrer. Ou bien nous étudions plus nos variations selon les ambiances que ces ambiances. Il nous manque une sorte d'abandon.»* Au cours des semaines et des pages, le récit s'organisa, les personnages prirent de l'épaisseur, l'écriture s'épura sous l'influence de la lecture de Giraudoux qui le passionnait.

Début 1929, de retour à Paris, après dix-huit mois passés à Cap Juby, il rencontra, chez Louise de Vilmorin une amie de celle-ci, Hélène (Nelly) Jaunez, la fille d'un industriel devenue elle-même chef d'entreprise, qui avait, en 1927, épousé Jean de Vogüé, grand nom de l'aristocratie française, un de ses camarades de Bossuet. Une liaison se noua au point qu'il lui confia le manuscrit de son roman en lui demandant de lui faire part de ses observations. Elle fut flattée et impressionnée par l'attention que lui accordait l'écrivain. Elle allait se servir de ses relations dans le monde des médias et de la politique pour le recommander ; elle allait parfois couvrir ses dettes, et on raconte qu'elle lui aurait même acheté le "Caudron-Renault Simoun" qu'il acquit en 1935 ; ses connexions avec les hautes sphères de l'industrie allaient s'avérer efficaces pour le sortir de situations délicates.

Or il était de nouveau hébergé par Yvonne de Lestrangé à qui aussi il montra son manuscrit. Elle demanda à André Gide et à Léon-Paul Fargue de le lire et d'apporter des suggestions, ce qu'ils firent de bonne grâce avant de se montrer très élogieux. De ce fait, de «bonnes feuilles» parurent donc dans le n°188 de mai de "La Nouvelle Revue Française". Puis, lors d'un dîner où se trouvaient André Gide, Jean Prévost et Jean Paulhan, Yvonne de Lestrangé établit avec eux une véritable stratégie pour que la presse accueille favorablement le roman. En juillet, à Brest, où il suivit des cours de navigation, Saint-Exupéry corrigea les épreuves de son livre, y apporta de dernières retouches. Fut enfin publié :

1929

"Courrier Sud"

Roman de 210 pages composé de huit parties

Le narrateur, qui est à Cabo Juby, au Sahara, suit le vol de son ami, Jacques Bernis, et attend son passage.

Or celui-ci est envahi par le souvenir de Geneviève, que les deux amis avaient connue dans leur enfance. Bernis l'avait retrouvée à Paris, où elle lui avait demandé de la sauver de son mari, Herlin, qui s'était montré insensible à l'égard de leur enfant qui était mort ; mais elle avait été déçue par le genre de vie que le pilote pouvait lui offrir, et il décida de ramener la «*petite fille*» dans la maison de son enfance. Resté seul à Paris, il alla à Notre-Dame, où un prédicateur lui déplut ; aussi se retrouva-t-il dans un cabaret et passa-t-il la nuit avec une entraîneuse.

De nouveau est suivi le vol de Bernis vers Cabo Juby où le narrateur parle de son enfance, puis de Bernis qui lui a raconté être revenu vers la maison de Geneviève qu'il trouva mourante et inconsciente. À Cabo Juby, il se confie au narrateur qui l'incite à «*chercher le trésor*», tandis que lui est retenu au sol du désert au-dessus duquel vole maintenant son ami qui craint la panne, subit une tempête de sable, parvient à atterrir pour se trouver dans un poste militaire, repart, mais n'arrive pas à Port-Étienne, un message signalant : «*Pilote tué avion brisé courrier intact*», un autre disant : «*De Dakar pour Toulouse : courrier bien arrivé.*»

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir, dans le site, "[Saint-Exupéry, "Courrier Sud"](#)".

La publication de "*Courrier Sud*", le premier livre imprimé de Saint-Exupéry, suscita de l'animosité dans le milieu des pilotes qui le perçurent comme un prestidigitateur levant le voile sur les trucs du métier. Il en souffrit parce que, par ailleurs, il célébrait les valeurs de sacrifice et de solidarité parmi eux ; il fit l'expérience amère d'amitiés rompues, de rumeurs qui coururent à son sujet.

Mais cette publication changea son destin. Le jeune homme qui doutait de sa vocation entraînait de plein pied dans le monde des Lettres en écrivain célébré. Et, comme allait si bien le remarquer Umberto Eco, il allait désormais être difficile de savoir «s'il volait pour écrire ou s'il écrivait pour voler». Car il n'allait jamais perdre sa passion pour l'aviation, poursuivant de pair ses deux grands rêves, déroulant, d'œuvre en œuvre, une épopée de l'aviation assez unique.

En septembre 1929, il fut nommé directeur d'exploitation de l'"Aeroposta Argentina", filiale de l'"Aéropostale", et muté à Buenos Aires où il rejoignit Mermoz et Guillaumet avec la mission d'organiser un réseau en Amérique latine. Il procéda à des repérages, recherchant les meilleurs trajets et les pistes d'atterrissage les plus fiables. Il prit les dispositions nécessaires pour l'ouverture d'une ligne allant vers le Sud d'abord jusqu'à Comodoro Rivadavia. Puis il effectua de nombreux vols de reconnaissance au-dessus de la Patagonie, dont les vents violents le forcèrent parfois à atterrir précipitamment, en faisant preuve d'une rare habileté ; il survécut à des accidents qui ne le découragèrent pas. Il s'occupa de l'aménagement des bases aériennes de Trelew et de Bahia Blanca, mit en place la prolongation de la ligne jusqu'à Punta Arenas, ville chilienne située en Terre de Feu. Dans son article intitulé "**Escales de Patagonie**" publié le 30 novembre 1932 dans "Marianne", il évoqua plusieurs autres localités visitées à cette occasion : Puerto Descado, Tio Callegos, Puerto San Julian. Il maintint des liaisons, déjà existantes, vers Santiago du Chili (la compagnie avait acheté sept "Potez 25", seuls appareils de l'époque capables d'atteindre une altitude de 7 000 m, nécessaire pour survoler la Cordillère des Andes), Asunción et Rio de Janeiro, fit aussi ouvrir plusieurs lignes, à destination de Montevideo et Porto Alegre. Entre ses tournées d'inspection, ses vols de reconnaissance et ses raids jusqu'à la Terre de Feu, il ne vola jamais autant. Il était à la fois heureux et malheureux, libre et enchaîné, toujours seul. Lisant Pascal, il médita sur l'infiniment grand et l'infiniment petit. Mais, le soir, il s'étourdissait avec des "*poulettes*" dans des dancings obscurs.

Gagnant bien sa vie, il habita à l'"Hôtel Majestic" puis à l'"Hôtel Calle Florida". Il écrivit à sa mère : «*Buenos Aires est une ville odieuse, sans charme, sans ressources, sans rien. Cette ville dont on est tellement prisonnier. Pensez qu'il n'y a pas de campagne en Argentine. On ne peut jamais sortir de la ville. [...] J'ai été dernièrement à Santiago du Chili où j'ai retrouvé des amis de France. Quel beau pays et comme la cordillère des Andes est extraordinaire ! Je m'y suis trouvé à 6 500 mètres d'altitude à la naissance d'une tempête de neige. Tous les pics lançaient de la neige comme des volcans et il me semblait que toute la montagne commençait à bouillir. Une belle montagne avec des sommets de 7 200 (pauvre mont Blanc !) et 200 kilomètres de large. Bien sûr aussi inabordable qu'une forteresse, du moins cet hiver et là-dessus en avion, une sensation de solitude prodigieuse.*» Cependant, il confia à Renée de Saussine : «*Je me sens alourdi et vieilli par un rôle que je n'ai pas désiré. J'ai un réseau de 3 800 kilomètres qui me suce, seconde par seconde, tout ce qui me restait de jeunesse et de liberté bien-aimée.*»

S'étant engagé par contrat à fournir sept livres aux "Éditions Gallimard", il entama la rédaction d'un second roman.

Mais, en janvier 1930, si, dans une lettre à sa mère, il annonça : : *«J'écris un livre sur le vol de nuit. Mais dans son sens intime c'est un livre sur la nuit (Je n'ai jamais vécu qu'après neuf heures du soir).»*, dans une autre, il avoua : *«Mon roman chôme un peu, mais je fais des progrès internes considérables par une observation de chaque seconde que je m'impose. J'emmagasine.»*

Le 13 juin, à cause d'une terrible tempête de neige sévissant dans l'hiver austral. Henri Guillaumet qui assurait la liaison Santiago de Chili-Mendoza, en pilotant le "Potez 25 F-AJDZ", fut contraint d'atterrir dans la Cordillère des Andes, à 3500 mètres d'altitude, près de la "Laguna Diamante". Mais l'appareil culbuta et se retourna. Il était seul, en haute montagne, en plein hiver austral. Dès l'annonce de sa disparition, Saint-Exupéry rejoignit les équipes de secours à Mendoza, et survola les Andes toute la journée à la recherche de son ami, avec le pilote Deley, le chef mécanicien Clavier, le mécanicien Abry, ainsi qu'avec des avions militaires argentins et chiliens. Guillaumet demeurait introuvable. Or, le 18 juin, après avoir marché sans relâche cinq jours et quatre nuits dans le vent, la neige, le froid, résistant à l'envie de céder à la tentation d'un sommeil mortel que Saint-Exupéry allait évoquer dans "*Terre des hommes*" (*«Il te suffisait de fermer les yeux pour faire la paix dans le monde. Pour effacer du monde les rocs, les glaces et les neiges. À peine closes ces paupières miraculeuses, il n'était plus ni coups, ni chutes, ni muscles déchirés, ni gel brûlant, ni ce poids de la vie à traîner quand on va comme un bœuf, et qu'elle se fait plus lourde qu'un char. Déjà, tu le goûtais, ce froid devenu poison, et qui, semblable à la morphine, t'emplissait maintenant de béatitude. Ta vie se réfugiait autour du cœur. Quelque chose de doux et de précieux se blottissait au centre de toi-même. Ta conscience peu à peu abandonnait les régions lointaines de ce corps qui, bête jusqu'alors gorgée de souffrances, participait déjà de l'indifférence du marbre.»*), Guillaumet parvint à un lieu habité. Saint-Exupéry partit aussitôt le récupérer à Tunuyan, l'entendit lui dire cette phrase qui allait être célèbre : *«Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait»*, le trouva dans un état qu'il allait décrire aussi dans "*Terre des hommes*" (*«Que restait-il de toi, Guillaumet? Nous te retrouvions bien, mais calciné, mais racorni, mais rapetissé comme une vieille ! Le soir même, en avion, je te ramenai à Mendoza où des draps blancs coulaient sur toi comme un baume. Mais ils ne te guérissaient pas. Tu étais encombré de ce corps courbatu, que tu tournais et retournais, sans parvenir à le loger dans le sommeil. Ton corps n'oubliait pas les rochers ni les neiges. Ils te marquaient. J'observais ton visage noir, tuméfié, semblable à un fruit blet qui a reçu des coups. Tu étais très laid, et misérable, ayant perdu l'usage des beaux outils de ton travail : tes mains demeuraient gourdes, et quand, pour respirer, tu t'asseyais sur le bord de ton lit, tes pieds gelés pendaient comme deux poids morts. Tu n'avais même pas terminé ton voyage, tu haletais encore, et lorsque tu te retournais contre l'oreiller, pour chercher la paix, alors une procession d'images que tu ne pouvais retenir, une procession qui s'impatiait dans les coulisses, aussitôt se mettait en branle sous ton crâne.»*). Quelques jours après cette terrible aventure, Guillaumet reprit ses vols dans la Cordillère des Andes.

En septembre, à Buenos Aires, Saint-Exupéry rencontra la très belle et très artiste Consuelo Suncin Sandoval, une richissime et séduisante San Salvadorienne qui, d'un an sa cadette, avait déjà été veuve à l'âge de vingt ans de l'écrivain Enrique Gómez Carrillo, avait vécu en Californie, au Mexique et à Paris où elle avait fréquenté l'avant-garde littéraire ; qui était passionnée de peinture, parlait, outre l'espagnol, l'anglais et le français avec cet accent inimitable et ces imperfections qui donnaient beaucoup de charme à son *«intarissable gazouillis»*. Il lui offrit son baptême de l'air au cours duquel la carlingue fut secouée, la promenade s'apparentant à de la haute voltige ; il lui demanda de l'embrasser, ce qu'elle refusa ; il lui demanda de l'épouser, ce qu'elle refusa aussi. Dans sa première lettre, il lui écrivit : *«Je me souviens d'une histoire pas très vieille, je la change un peu : Il était une fois un enfant qui avait découvert un trésor. Mais ce trésor était trop beau pour un enfant dont les yeux ne savaient pas bien le comprendre ni les bras le contenir. Alors l'enfant devint mélancolique.»* Comme elle accepta finalement de s'unir à lui, après quelques semaines de vie commune en Argentine, ils choisirent de se marier en France auprès de la famille de l'aviateur.

Là-dessus, à la suite de la crise financière de 1929 et parce que la classe politique française refusa de l'aider, le 1er mars 1931, l'«Aéropostale» déposa son bilan et fut mise en liquidation, ce qui mit fin à l'épopée que son entreprise avait été. Ce fut un coup dur pour Saint-Exupéry qui revint en France, et allait connaître des difficultés matérielles.

Même si sa famille voyait d'un très mauvais œil son projet d'union avec une joyeuse veuve étrangère, lui et Consuelo se marièrent civilement à Nice, le 22 avril, et, le lendemain, une cérémonie religieuse fut célébrée en la chapelle d'Agay, tandis que le repas de noces eut lieu à l'hôtel "Les roches rouges" de Saint-Raphaël-Agay.

Malgré tout ce qui les réunissait, en premier lieu, leur imaginaire commun, peuplé d'étoiles, de petits animaux et de toutes sortes de trésors, la vie conjugale du couple allait être très orageuse et même chaotique. L'aventureux «Tonio» attendait de son épouse une attention et un réconfort de tous les instants que le tempérament de celle-ci, qui était versatile, fantasque, éprise de liberté, aussi envahissante qu'indispensable, ne pouvait lui apporter continûment, même si elle allait accepter de subir la solitude aléatoire des femmes d'aviateurs, l'angoisse des attentes pendant ses vols de nuit. Comme ni elle ni lui n'était du bois dont on fait les amoureux exclusifs, s'ils se sont aimés durablement, chacun d'eux se réserva une part à laquelle l'autre n'accédait pas. Ils allaient donc vivre douze années d'amours et de séparations, de fidélité et d'infidélité (elle allait souffrir de ses nombreuses liaisons de passage, de sa permanente rivale, Nelly de Vogüé ; elle allait le tromper avec l'architecte français Bernard Zehrfuss), de ruptures et de retrouvailles. Cependant, ils n'allaient jamais rompre une alliance qui, sacrée à leurs yeux, allait les réunir dans les moments les plus difficiles. Ils échangèrent des lettres souvent déchirantes d'émotion, où alternent la grâce et le désarroi, la défiance et la lumière.

Son mariage n'empêcha pas Saint-Exupéry de terminer et de publier un livre qui était inspiré de ce qu'il avait vécu en Amérique du Sud :

1931

«Vol de nuit»

Roman de 170 pages composé de vingt-trois chapitres

«Le pilote Fabien ramenait de l'extrême Sud, vers Buenos Aires, le courrier de Patagonie». C'est le message que reçoit Rivière, un chef qui pousse les pilotes *«vers une vie forte qui entraîne des souffrances et des joies, mais qui seule compte»*. Il suit *«ce courrier jeté en flèche vers les obstacles de la nuit»*, étant fier d'un *«réseau qui a coûté beaucoup d'hommes, de jeunes hommes»*, mais sans *«aucun apitoiement»*, étant conscient du fait que, *«chaque nuit, une action se nouait dans le ciel comme un drame»*.

Et, en effet, dans l'avion, *«le radio»* s'inquiète en voyant *«des nuages lourds»*.

Au sol, Rivière, qui avait lutté contre *«les cercles officiels»* pour imposer *«les services réguliers»* la nuit afin de ne pas perdre *«l'avance gagnée, pendant le jour, sur les chemins de fer et les navires»*, se dit : *«Il faut que je forge les hommes»* pour les sauver *«de la peur»*.

Dans l'avion, Fabien décide de traverser l'orage alors que *«l'essence manquerait dans une heure quarante»*.

Rivière apprend que les *«escales Sud signalaient le même silence de l'avion»* et *«subissaient déjà le cyclone»*. Il reçoit un coup de téléphone de la femme de Fabien qui est inquiète. Mais, pour lui, à *«une petite détresse particulière»*, s'oppose *«l'action»*, et *«ni l'action, ni le bonheur individuel n'admettent le partage»*. Il se souvient s'être demandé, lors d'un accident survenu pendant la construction d'un pont si cela valait *«le prix d'un visage écrasé»*, mais s'être dit aussi : *«Si la vie humaine n'a pas de prix, nous agissons toujours comme si quelque chose dépassait, en valeur, la vie humaine... Mais quoi?»*

Fabien a du mal à «dominer l'avion», et, se rendant compte qu'il est au-dessus de la mer, pense qu'il est «perdu». Apercevant «quelques étoiles», il monte vers elles pour «émerger» dans une «clarté éblouissante».

Au sol, alors que «l'inspecteur Robineau» cherche une solution, Rivière lui dit : «Il n'y a pas de solution. Il y a des forces en marche : il faut les créer et les solutions suivent.» Il reçoit la femme de Fabien pour laquelle il eut «une pitié profonde». On perçoit encore un message : «Descendons. Entrons dans les nuages... rien voir.» On se demande si «l'essence est épuisée». Rivière donne l'ordre de faire «décoller le courrier d'Europe», ce qui signifie qu'«on ne suspendait pas les vols de nuit». «La défaite qu'a subie Rivière est peut-être un engagement qui rapproche de la vraie victoire. L'événement compte seul.»

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir, dans le site, "Saint-Exupéry, "Vol de nuit"».

“Vol de nuit”, qui parut avec une préface d'André Gide, reçut le prix Femina. Pour le recevoir, Saint-Exupéry vint à Paris et ainsi, quelques mois après son mariage, revit Yvonne de Lestrangé et, surtout, Nelly de Vogüé avec laquelle il renoua.

En 1931 encore, il rencontra Léon Werth, un juif communiste dont il avait admiré le roman “Clavel soldat”, un violent réquisitoire contre la guerre paru en 1919. Il indiqua que celui qui devint son ami était «le fruit d'une civilisation», «le gardien d'une opinion particulière et profonde». Léon Werth eut la sensation que Saint-Exupéry lui rendait sa jeunesse. Ils allaient encore se rencontrer à Paris ou à Saint-Amour, résidence secondaire des Werth dans le Jura. Ils purent confronter leurs points de vue, leurs conversations, à la fois joyeuses et excitantes pour l'esprit, étant à l'origine de réflexions sur la vocation de l'être humain dans le monde, sur des questions d'économie politique, sur la guerre et sur le développement des sociétés.

Saint-Exupéry s'étant employé à retrouver du travail dans l'aviation, en 1932, devint pilote d'essai chez Latécoère. Mais, en 1933, à bord d'un “Laté 29”, il s'écrasa dans la baie de Saint-Raphaël, et manqua se noyer.

En 1934, il entra à “Air-France”, au service de presse et de publicité, qui lui fit faire un circuit promotionnel autour de la Méditerranée ; il prononça alors des conférences qui donnèrent lieu à trois textes intitulés : “**Je suis allé voir mon avion ce soir**” - “**Le pilote**” - “**On peut croire aux hommes**”, dont on ne sait s'ils n'en faisaient qu'un, s'ils sont des états ou fragments d'un même ensemble ; on y remarque des souvenirs personnels :

-«Nous étions cinq frères et sœurs et nous mettions tout notre honneur à inventer toujours, nous-mêmes, nos jeux. Celui dont je me souviens avec le plus d'émotions laisse vraiment en moi le sillage d'une civilisation à jamais détruite, mais par laquelle j'aurais passé un dix-huitième siècle où il était si doux de vivre et qui ne reviendra plus jamais, et qui permettait avec le monde un contact à jamais perdu. Car le monde ne formait qu'une matière brute avec nous.»

-«Si, au lieu de l'effectuer en passager, je fais ce voyage en pilote, tout à coup, il ne m'ennuie plus. Tout à coup s'établit entre le paysage et moi une série de liens conventionnels qui me permettent de le ressentir différemment. Il se crée ce que l'on pourrait appeler une topographie céleste, plus importante que celle du sol, et d'ordre presque occulte, car elle ne s'exprime souvent que par des signes. Cette trace blanche sur la mer ici montre tel vent qui, à telle latitude, présage tel temps. Cette masse noire là-bas pose un problème stratégique, découpe un monde à trois dimensions dans lequel il faudra entrer. Tel vent m'avancera, tel autre me relancera et, à l'approche de la nuit, je vois cette façon dont l'horizon se diffuse ou s'aiguise, si la forteresse sera transparente. Aussi entre moi et les choses s'établit proprement un langage formé par la nécessité. Et ma vie prend un sens.»

Ayant, dès lors, de ce fait de l'argent, il s'installa au n° 15 de la place Vauban, à Paris.

En juillet, la compagnie l'envoya en mission d'étude à Saigon où il retrouva sa sœur, Simone, qui y était conservatrice aux “Archives et Bibliothèques de l'Indochine française” (l'actuel Viêt Nam). Il obtint de la direction locale d'“Air France” un hydravion qui lui permit d'aller visiter Angkor ; mais un

dysfonctionnement de l'appareil l'obligea à amerrir sur le Mékong (ce qu'il allait rappeler dans *"Pilote de guerre"*). Il rapporta de son voyage un reportage pour le journal "Paris-Soir".

Le 15 décembre, il déposa un brevet d'invention : *"Dispositif pour atterrissage d'avions"*.

En 1935, "Paris-Soir" le fit participer au voyage diplomatique effectué en U.R.S.S. par le président du conseil Pierre Laval pour conclure avec Staline le "Pacte d'assistance franco-soviétique". Il produisit alors une série de six articles, où, plutôt que de livrer des analyses trop générales sur le pays, il s'intéressa aux individus et se contenta de donner ses impressions, indiquant d'ailleurs : *«Je ne crois pas au pittoresque. J'ai sans doute trop voyagé pour ne point connaître combien il trompe. Tant qu'un spectacle nous amuse et nous intrigue, c'est que nous le jugeons encore du point de vue de l'étranger. C'est que nous n'avons pas compris son essence. Car l'essentiel d'une coutume, d'un rite, d'une règle de jeu, c'est le goût qu'ils donnent à la vie, c'est le sens de la vie qu'ils créent. Mais s'ils possèdent déjà ce pouvoir, ils n'apparaissent plus comme pittoresque mais comme naturels et simples.»*

On put lire :

-***"Moscou tout entière a célébré la fête de la révolution"*** : Arrivé à Moscou la veille du 1er mai, fête du travail, il assista aux préparatifs du grand défilé de la Place rouge, en présence de Staline. Faute d'avoir obtenu les autorisations nécessaires, il avait été consigné à son hôtel mais était parvenu à s'échapper. Il put voir un peuple simple qui, après avoir dû devoir *«comparaître devant Staline»*, retrouva la chaleur slave : *«Et ces dizaines de milliers d'hommes et de femmes, au seuil de la place Rouge, le visage soudain dégelé, un large sourire aux lèvres, dansaient en rond.»*

-***"La nuit dans un train où, au milieu des mineurs polonais rapatriés, Mozart enfant dormait"*** : Dans le train qui le conduisit à travers l'Europe vers Moscou, il décida d'explorer cette *«petite patrie»* où il allait passer trois jours. Il arriva dans les wagons de *«troisième»* [la troisième classe, la moins confortable et la moins chère] où il vit des *«ouvriers polonais congédiés de France et qui regagnaient leur Pologne»* ; qui lui *«semblaient avoir à demi perdu qualité humaine»*, être *«devenus des paquets de glaise»*. Mais il avait remarqué un enfant à l'*«adorable visage»*, s'était dit : *«Voici un visage de musicien, voici Mozart enfant, voici une belle promesse de la vie»*, pensant toutefois qu'il *«sera marqué comme les autres par la machine à emboutir»*.

-***"Moscou ! Mais où est la révolution?"*** Il arriva enfin en Russie. Mais, à la gare frontière, la salle des douanes ressemblait à une salle de fêtes ; le restaurant était grand ; le douanier, indifférent, donnait une sensation de force énorme. Puis il eut son premier contact avec la capitale, qui, malgré la Révolution, ressemblait à toutes les autres : *«Ainsi je découvre peu à peu combien j'ai été naïf d'avoir cru à des contes. J'ai suivi une fausse piste. J'ai attendu des signes mystérieux qui ne pouvaient m'être donnés. Et j'ai cherché comme un enfant les traces d'une révolution dans l'attitude d'un portier et dans l'ordonnance d'une vitrine. En deux heures de promenade on liquide ces illusions-là.»* Tout était normal ; il ne vit aucun signe de misère, aucun signe de terreur ; les gens ne semblaient pas accablés par un malheur insoutenable. La révolution ne se faisait pas sentir dans la vie de tous les jours, et l'Union soviétique ressemblait à tous les autres pays civilisés.

-***"Crimes et châtements devant la justice soviétique"*** : Un juge lui expliqua qu'il ne punissait pas, qu'il corrigeait ; que, comme le médecin, s'il le pouvait, il soignait ; que, si seulement il ne pouvait pas guérir, il faisait fusiller, pour préserver la santé publique ; que *«coupable»* ne signifiait plus rien en Union soviétique ; que les peines étaient en rapport avec la situation sociale. Pourtant, s'exerçait la surveillance policière, étaient imposés le passeport intérieur, l'asservissement au collectif. Si Saint-Exupéry refusa de se positionner politiquement, il marqua cependant son admiration pour Staline : *«Il conduisit ainsi ce peuple vers une terre promise et, cette terre promise, il la faisait naître à la place de l'ancienne terre dévastée, au lieu d'un exode vers des terres fertiles ou des mirages d'aventures.»*, et il se montra près d'excuser ses terribles procès : *«Je devine déjà qu'il y a là un grand irrespect pour l'individu, mais un grand respect pour l'homme, pour celui qui se perpétue à travers les individus et dont il s'agit de bâtir la grandeur»*.

-***"La fin tragique du "Maxime Gorki"*** : Le "Tupolev Maxime Gorki" fut percuté par un des avions de chasse qui l'escortait lors d'un vol de démonstration au-dessus de Moscou. Il s'écrasa dans un

quartier résidentiel. Seul journaliste étranger invité à bord la veille de cet accident, Saint-Exupéry décrit le plus grand avion du monde à l'époque.

-***‘Une étrange soirée avec «Melle Xavier» et dix petites vieilles un peu ivres qui pleuraient leurs vingt ans***’ : Saint-Exupéry avait rendu visite à Melle Xavier qui habitait un appartement communautaire. «*Vieille fée carabosse*», elle était une de ces 300 Françaises, perdues dans cette ville, anciennes institutrices ou gouvernantes ayant subi la révolution. Elle avait réuni dix autres vieilles qui lui racontèrent la vie qu'elles avaient menée pendant les années de révolution et de guerre civile..

-Un article porta sur l'Institut de physiologie expérimentale”, où il vit de bizarres expériences sur des chiens menées par le professeur Brukhomenko.

-Un article où, selon ce qu'il rapporta dans *‘Terre des hommes’*, il avait «*entendu jouer du Mozart dans une usine*», ce qui lui valut «*deux cents lettres d'injures*».

Cette année-là, il publia un problème mathématique : *‘Le problème du Pharaon’*.

Et il écrivit une œuvre tout à fait étonnante :

1935

‘Anne-Marie’

Scénario

Anne-Marie, une jeune femme ingénieur dans un bureau d'études de l'aviation civile, est apostrophée par quatre pilotes, car jugée responsable d'un défaut technique de leur appareil. Elle leur déclare alors ne pas connaître les aspects pratiques, et que son rêve est d'apprendre à voler. Les quatre hommes et deux autres (tous connus par des surnoms) décident de se relayer pour lui donner des leçons de pilotage. Ils sont un peu amoureux d'elle, mais elle a un faible pour le côté «*lunaire*» et maladroit de «*l'inventeur*» qui conçoit des objets inutiles et ne fonctionnant pas le plus souvent...

Commentaire

Le film fut réalisé par Raymond Bernard en 1935, et sortit en 1936.

En 1935, Saint-Exupéry, voulant encore relever des défis en avion, entreprit de battre un record en reliant Paris et Saïgon en moins de cinq jours et quatre heures. En juillet, il avait acquis un "Caudron-Renault Simoun" qui lui fut livré en septembre. Il dut alors se livrer à une préparation exténuante, et c'est fatigué que, le 29 décembre, il s'envola, accompagné de son mécanicien, André Prévot ; or, ses instruments étant déréglés, au bout de dix-neuf heures et quarante-quatre minutes de vol, l'avion, descendu trop bas, après avoir percuté le rebord d'un plateau rocheux, s'écrasa dans les sables de Libye, et les deux hommes, ayant miraculeusement survécu à l'accident, partirent dans le désert, leurs seules réserves étant quelques raisins, deux oranges, une madeleine, une pinte de café dans un thermos cabossé et une demie-pinte de vin blanc dans un autre ; après avoir épuisé leurs réserves de boissons dès le premier jour, ils virent des mirages et eurent des hallucinations auditives ; aux deuxième et troisième jours, ils furent tellement déshydratés qu'ils cessèrent de transpirer ; le quatrième jour, un Bédouin sur un chameau les découvrit et leur administra un traitement de réhydratation indigène qui leur sauva la vie. Pendant ces heures angoissantes, Yvonne de Lestrang fut au côté de Consuelo pour la soutenir, d'autres préférant se regrouper autour de Nelly de Vogüé. Le 3 janvier 1936, du Caire, où Consuelo vint le retrouver, il écrivit à sa mère : «*C'est terrible de laisser derrière soi quelqu'un qui a besoin de vous comme Consuelo. On sent l'immense besoin de revenir pour protéger et abriter, et l'on s'arrache les ongles contre ce sable qui vous empêche de faire votre devoir, et l'on déplacerait des montagnes. Mais c'est de vous que j'avais besoin. C'était à vous de me protéger et de m'abriter ; et je vous appelais avec un égoïsme de petite chèvre.*»

Ayant lu *“Retour de l’U.R.S.S.”* d’André Gide, dans une lettre à Yvonne de Lestrangé, il porta ce jugement sur celui qui, par amitié, avait écrit la préface de *“Vol de nuit”* : *«J’ai toujours la même impression. D’abord une impression d’effort désespéré pour caractériser les choses, pour en donner un raccourci. Mais elles n’en surgissent pas. À mesure qu’il les touche, il les empaille.»*

Il donna, au journal *“L’intransigeant”*, une série de six articles consacrés à la mésaventure de Libye sous le titre général ***“Le vol brisé. Prison de sable”***, racontant :

-Le décollage : *«On sort le Simoun du hangar. Je fais le tour de mon avion et du dos de la main je caresse les ailes, sans doute est-ce presque de l’amour. Je viens de parcourir 13000 kilomètres sans que le moteur ait toussé une fois, sans qu’un seul écrou se soit desserré. Et ce merveilleux appareil nous sauvera la vie la nuit prochaine en ne se pulvérisant pas dans sa rencontre avec le sol. [...] Le vent, l’aube mêlée de pluie, la voix basse du moteur que l’on fait doucement chauffer, l’instrument de conquête brillant de ses laques neuves, tout va au cœur. Et l’on savoure déjà ces trésors que l’on sent alignés devant soi, cette étendue jaune et verte et brune de cartes, ce chapelet de noms chantants que l’on va égrener, ces heures que vers l’est on va remonter une à une, cette marche au-devant du jour. On savoure cette petite cabine où, mal réveillé, on amarre les thermos, les recharges et les valises minuscules, ces réservoirs d’essence lourds de pouvoir, et surtout, à l’avant, sur la planche de bord ces instruments magiques, distribués comme des étoiles, et qui, la nuit, composent une constellation pâle. On aime cette lumière minérale des horizons artificiels et des instruments d’auscultation. Cette cabine résume le monde et l’on y est heureux. Je décolle.»*

-L’écrasement : *«Il y eut une sorte de tremblement de terre qui ravagea notre cabine, arrachant les fenêtres, expédiant des tôles à cent mètres, remplissant jusqu’à nos entrailles de son grondement. L’avion vibrait comme un couteau planté de loin dans le bois dur. Et nous étions brassés par cette colère. Une seconde, deux secondes... l’avion tremblait toujours et j’attendais, avec une impatience monstrueuse, que ses provisions d’énergie le fissent éclater comme une grenade. Mais les secousses souterraines se prolongeaient sans aboutir à l’éruption définitive. Et je ne comprenais rien à cet invisible travail. Je ne comprenais ni ce tremblement, ni cette colère, ni ce délai interminable... cinq secondes, six secondes... Et brusquement nous éprouvâmes une sensation de rotation, un choc qui projeta encore par la fenêtre nos cigarettes, pulvérisant l’aile droite, puis rien. Rien qu’une immobilité glacée.»*

-Les *«trois jours de marche harassante dans les sables du désert»*.

Cette année-là, il fit le scénario de l’adaptation cinématographique de *“Courrier Sud”*, le film étant réalisé par Pierre Billon, avec Pierre Richard-Willm, qui, au cours du tournage, lui présenta Natalie Paley, une belle princesse russe en exil et actrice à la beauté triste, excentrique et mondaine, et à la personnalité fascinante, qui le charma par sa grâce mystérieuse et son étrange destin car, violée par les bolcheviques, elle ne surmonta jamais ce traumatisme, et évita toute sa vie les relations charnelles avec un homme.

Cette année-là encore, il composa un texte d’une douzaine de pages intitulé ***“Le caïd”*** [mot arabe qui signifie «celui qui conduit»], présentant les méditations d’un chef berbère. Les amis auxquels il le lut (dont Pierre Drieu La Rochelle) l’ayant détourné unanimement d’un lyrisme qui leur semblait archaïque, il interrompit sa rédaction.

La guerre civile ayant été déclenchée en Espagne, il s’y rendit en 1937 afin de faire des reportages pour divers journaux (*“Paris-Soir”*, *“Marianne”*, *“L’intransigeant”*).

Le 27 juillet, il fit paraître dans *“Paris-Soir”* un article où on pouvait lire : *«Les balles claquaient au-dessus de nos têtes, contre le mur baigné de lune que nous longions. Un remblai, sur la gauche de la route, paraît celles qui volaient bas. Ainsi, malgré ces éclats secs, à mille mètres d’une bataille qui se développait en fer à cheval en face de nous et sur nos flancs, le lieutenant qui m’accompagnait et moi éprouvions, sur ce blanc chemin de campagne, le sentiment d’une grande paix. Nous pouvions chanter, nous pouvions rire, nous pouvions craquer des allumettes, personne ne prêtait attention à*

nous. Nous étions pareils à des paysans qui s'en vont au marché voisin. Mille mètres plus loin, la dure nécessité nous rangerait d'office sur l'échiquier noir de la guerre, mais ici, hors du jeu, oubliés, nous faisons l'école buissonnière.»

En juillet, il fit paraître dans "Paris-Soir" un article intitulé '**Madrid**'.

Le 19 août, il fit paraître dans "L'intransigeant" cet article :

'L'Espagne ensanglantée'

«Nous ne sommes point des termites. Nous sommes des hommes. Pour nous ne jouent plus les lois du nombre ni de l'espace. Le physicien dans sa mansarde, à la pointe de ses calculs, balance l'importance de la ville. Le cancéreux, éveillé dans la nuit a un foyer de la douleur humaine. Le mineur seul vaut peut-être que mille hommes meurent. Je ne sais plus, quand il s'agit des hommes, jouer de cette affreuse arithmétique. Si l'on me dit : "Que sont ces douzaines de victimes, en regard d'une population? Que sont ces quelques temples brûlés, en regard d'une cité qui continue sa vie? Où est la terreur à Barcelone?", je refuse ces mesures. On n'arpeute pas l'empire des hommes. / Celui qui se cloîtrait dans son couvent, dans son laboratoire, dans son amour, à deux pas de moi en apparence, émergeait véritablement dans des solitudes tibétaines, un éloignement où nul voyage ne me déposera jamais. Si je défonce ces pauvres murs, j'ignore quelle civilisation vient de s'enfoncer à jamais, comme l'Atlantide, sous les mers. Chasse aux perdreaux sous les bocages. Jeune fille frappée parmi ses frères. Non, ce n'est point la mort qui me fait horreur. Elle me semble presque douce quand elle se lie à la vie ; j'aime imaginer que, dans ce cloître, un jour de mort était même un jour de fête... Mais cet oubli tout à coup monstrueux de la qualité même de l'homme, ces justifications d'algébristes, voilà ce que je refuse. Les hommes ne se respectent plus les uns les autres. Huissiers sans âme, ils dispersent aux vents un mobilier sans savoir qu'ils anéantissent un royaume... Voici des comités qui s'adjugent le droit d'épurer au nom de critères qui, s'ils changent deux ou trois fois, ne laissent derrière eux que des morts. Voici un général [Franco], à la tête de ses Marocains, qui condamne des foules entières, la conscience en paix, pareil à un prophète qui écrase un schisme. On fusille, ici, comme on déboise... / En Espagne, il y a des foules en mouvement, mais l'individu, cet univers, du fond de son puits de mine, appelle en vain à son secours.»

Cette année-là, il revint à l'aviation pour, avec son inséparable mécanicien, André Prévot, partir à la recherche de voies aériennes permettant de rallier différentes villes africaines. Ils parcoururent plus de 9000 kilomètres, et ouvrirent la route des airs entre Casablanca, Tombouctou et Bamako.

Le 8 octobre, il déposa un brevet d'invention : '*Nouvelle méthode pour l'atterrissage des avions sans visibilité, avec dispositifs et appareils de réalisation*'.

Le 7 décembre, Mermoz partit pour traverser une vingt-quatrième fois l'Atlantique à bord de l'hydravion "Laté 300" appelé "Croix-du-Sud". Mais il s'abattit dans l'océan quelque part entre le Sénégal et le Brésil. Saint-Exupéry consacra alors à son «*insupportable ami*» des articles, l'un dans "Marianne", l'autre dans "L'intransigeant" intitulé '**Adieu à Mermoz**' : «*Ainsi va la vie. Nous nous sommes enrichis, nous avons planté pendant des années, puis viennent les années où la mort défait ce travail et déboise. Mermoz déjà nous retire son ombre. Mermoz nous manque. Nous lui devons un sentiment mélancolique et inconnu, qui déjà nous surprend nous-mêmes : le regret secret de vieillir.*»

Le 15 février 1938, il tenta, avec André Prévot, un nouvel exploit en s'attaquant au raid de New York à Punta Arenas. Malheureusement, en raison d'une regrettable confusion entre les gallons états-uniens de 3,78 litres et les gallons britanniques de 4,54 litres, ils chargèrent trop leur nouveau "Simoun" au départ de Guatemala-City, et s'écrasèrent en bout de piste. Grièvement blessés, ils furent soignés au Guatemala. Après des jours de coma (que, dans un article pour le "Harper's bazaar" d'avril 1941, il allait qualifier d'«*état des plus désagréables, car on ne revient pas à la vie d'un seul coup, on se réveille lentement, avec la sensation de remonter en flottant vers le monde extérieur, à travers une atmosphère épaisse et gluante*»), avec Consuelo, il se battit contre les chirurgiens ;

alors qu'il avait huit fractures, son bras et sa main droite furent sauvés de justesse ; sa tête était toute gonflée, ses lèvres n'étaient plus que des muqueuses qui pendaient au-delà du menton, et on avait placé dans sa bouche des appareils destinés à raccommoder ses mâchoires. Puis il fut transféré à New York, où Nelly de Vogüé le rejoignit, l'amenant chaque jour chez un ostéopathe. Pourtant, il eut une idylle avec une jeune États-unienne, Jane Lawton, au sujet de laquelle les biographes savent peu de choses.

De retour en France, mais toujours contraint à une convalescence, forcé à une immobilité propice au travail littéraire, sur les conseils d'André Gide («Pourquoi n'écririez-vous pas quelque chose qui ne serait pas un récit continu, mais une sorte de... enfin comme un bouquet, une gerbe, sans tenir compte des lieux et du temps, le groupement en divers chapitres des sensations, des émotions, des réflexions de l'aviateur?»), il rassembla des textes (pour la plupart des articles déjà publiés dans "Marianne", "L'intransigeant", "Paris-Soir"). Cela allait être "*Terre des hommes*".

D'autre part, le 17 août, il déposa un brevet d'invention : "*Système de sustentation et de propulsion, notamment pour avions*".

En octobre, au lendemain des "Accords de Munich" conclus avec l'Allemagne nazie, il publia, dans "Paris-Soir", trois articles qui furent réunis sous le titre "**La paix ou la guerre?**" où on put lire : *«Pour guérir un malaise, il faut l'éclairer. Et, certes, nous vivons dans le malaise. Nous avons choisi de sauver la paix. Mais, en sauvant la paix, nous avons mutilé des amis. Et, sans doute, beaucoup parmi nous étaient disposés à risquer leur vie pour les devoirs de l'amitié. Ceux-là connaissent une sorte de honte. Mais, s'ils avaient sacrifié la paix, ils connaîtraient la même honte. Car ils auraient alors sacrifié l'homme : ils auraient accepté l'irréparable éboulement des bibliothèques, des cathédrales, des laboratoires d'Europe. Ils auraient accepté de ruiner ses traditions, ils auraient accepté de changer le monde en nuage de cendres. Et c'est pourquoi nous avons oscillé d'une opinion à l'autre. Quand la paix nous semblait menacée, nous découvrions la honte de la guerre. Quand la guerre nous semblait épargnée, nous ressentions la honte de la paix. / Il ne faut pas nous laisser aller à ce dégoût de nous-mêmes : aucune décision ne nous l'eût épargné. Il faut nous ressaisir et chercher le sens de ce dégoût. Quand l'homme se heurte à une contradiction si profonde, c'est qu'il a mal posé le problème. [...] / Pour découvrir où loge ce malaise, il faut sans doute dominer les événements. [...] / Nous sommes aveugles, si nous regardons de trop près. Il nous faut réfléchir un peu sur la guerre, puisque, à la fois, nous la refusons et l'acceptons.»*

Cette année-là, dans "*La vie dangereuse*", Cendrars lui consacra le troisième chapitre intitulé "*Anecdote*" (et dédié : «À Consuelo») où il fit son éloge, raconta différentes anecdotes et, en particulier, celle de l'aventure de décembre 1927 au Rio del Oro.

Il publia :

Février 1939
"Terre des hommes"

Recueil de neuf textes de 200 pages

Affirmant : *«La terre nous en apprend plus long sur nous que tous les livres. Parce qu'elle nous résiste. L'homme se découvre quand il se mesure avec l'obstacle. Mais, pour l'atteindre, il lui faut un outil»*, Saint-Exupéry considère que *«l'avion, l'outil des lignes aériennes, mêle l'homme à tous les vieux problèmes»*, évoque un vol où chaque lumière de maisons lui signalait le *«miracle d'une conscience»* avec laquelle il voulait *«essayer de communiquer»*.

1 "La Ligne" (22 pages)

Saint-Exupéry évoque son apprentissage de pilote de ligne, en 1926, pour assurer «*la liaison Toulouse-Dakar*». Très impressionné par les «*anciens*», il éprouva «*un orgueil puéril*», tout en se sentant «*mal préparé*». Il voulut «*être initié par Guillaumet*» qui lui dit : «*Ce que d'autres ont réussi, on peut toujours le réussir*». Empreint d'«*une jeune ferveur*», il goûtait «*l'ivresse orgueilleuse du renoncement*». Dans «*l'omnibus*» de Toulouse le conduisant vers l'aérodrome, il ressentit du dédain pour ses voisins enfermés dans «*les tristes soucis domestiques*», tandis que lui allait affronter «*les dragons noirs et les crêtes couronnées d'une chevelure d'éclairs bleus*». «*Ce matin-là*», il se soumit aux «*rites sacrés du métier*» qui était alors très périlleux, tandis que les aviateurs d'aujourd'hui «*s'enferment dans un laboratoire*». Il évoque Mermoz qui, «*pour la première fois, franchit l'Atlantique Sud en hydravion*», oubliant d'avoir peur ! Il se souvient d'un vol au Sahara où il se sentit «*perdu dans l'espace interplanétaire*». Il conclut : «*Les nécessités qu'impose un métier transforment et enrichissent le monde.*»

2 "Les camarades" (20 pages)

Saint-Exupéry, pour qui : «*il n'est qu'un luxe véritable, et c'est celui des relations humaines. / En travaillant pour les seuls biens matériels, nous bâtissons nous-mêmes notre prison. Nous nous enfermons solitaires avec notre monnaie de cendre qui ne procure rien qui vaille la peine de vivre.*», rend hommage à «*quelques camarades*» qui «*fondèrent la ligne française de Casablanca à Dakar*» :
-Mermoz : il avait été capturé par des Maures ; il avait franchi les Andes sans se vanter de son exploit : «*La vérité, c'est l'homme qui naissait en lui quand il passait les Andes*» ; il «*essaya l'Océan*», l'Atlantique Sud où il s'abîma pour ne plus revenir. Saint-Exupéry médite sur une mort «*qui est dans l'ordre du métier*», mais dont les pilotes ne parlent guère car «*ils sont dispersés dans le monde*».
-«*Trois équipages de l'Aéropostale*» qui, s'étant défendus contre «*un rezzou*», avaient «*bâti un village d'hommes*», et avaient découvert qu'ils appartenaient «*à la même communauté*».
-Guillaumet dont il raconte «*la plus belle de ses aventures*», quand il avait «*disparu [...] au cours d'une traversée des Andes*» en hiver, et les recherches qu'il avait lui-même effectuées, jusqu'à ce que son ami réapparaisse ; lui confie : «*Ce que j'ai fait, je le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait*», phrase «*noble, qui rétablit les hiérarchies vraies*» ; lui révèle qu'il s'était obstiné en se disant : «*Ma femme, mes camarades, tous ceux qui ont confiance en moi croient que, si je suis encore en vie, je ne peux que marcher*». Et Saint-Exupéry considère qu'«*être homme, c'est précisément être responsable.*»

3 "L'avion" (4 pages)

Saint-Exupéry affirme : «*Quiconque lutte dans l'unique espoir de biens matériels, en effet, ne récolte rien qui vaille de vivre. Mais la machine n'est pas un but. L'avion n'est pas un but : c'est un outil.*» Il considère que les gens de l'époque sont, dans «*l'exaltation des progrès*», mais dépassés par leur rapidité ; que les découvertes n'ont qu'un seul but : «*servir les hommes*».

4 "L'avion et la planète" (14 pages)

1.Saint-Exupéry signale que l'avion n'est pas seulement «*une machine*» mais un «*instrument d'analyse*» qui change notre regard sur la planète.
2.Il indique que, à Punta Arenas, «*la ville la plus sud du monde*», «*on sent bien le miracle de l'homme*», «*le mystère humain*». Y voyant une jeune fille, il la considéra «*déjà à demi divine*», mais ne put entrer dans son «*Royaume*». Il se demanda : «*D'où les hommes tirent-ils ce goût d'éternité?*» alors que leur vie «*est un luxe*».

3. Il considère que les aviateurs, en atterrissant n'importe où, se rendent compte que le sol est souvent fragile. Par contre, dans le désert du Rio de Oro, il avait atterri sur un plateau, et s'était plu à parcourir *«un territoire que nul jamais encore, bête ou homme, n'avait souillé»*.

4. Une autre fois, il s'était trouvé allongé *«face au vivier d'étoiles»* dans le ciel, avait d'abord été *«pris de vertige»*, puis s'était senti *«un mortel égaré entre du sable et des étoiles, conscient de la seule douceur de respirer»*, se découvrant cependant *«plein de songes»*, se souvenant du paradis de son enfance, d'un parc, d'une *«vieille maison»*, des *«jeux»* qu'il créait, participant à *«une civilisation close [...] où les choses avaient un sens qui n'était permis dans aucune autre.»* Il apprécie que la maison *«ait lentement déposé en nous ces provisions de douceur. Qu'elle forme, dans le fond du cœur, ce massif obscur dont naissent, comme des eaux de source, les songes.»*

5 "Oasis" (9 pages)

Saint-Exupéry, indiquant que l'avion *«nous plonge au cœur du mystère»*, remarquant que *«l'âme d'une petite fille est mieux protégée par le silence que ne le sont, par l'épaisseur des sables, les oasis sahariennes»*, raconte le *«miracle»* d'un atterrissage forcé qu'il avait dû faire dans un coin perdu de l'Argentine où il fut accueilli par des fermiers qui menaient une vie simple, paisible, digne, formant un havre de paix dans un monde que le progrès transforme en un désert. Surtout, il découvrit *«deux jeunes filles»* silencieuses et mystérieuses, qui, au cours du repas, le soumirent à *«leur esprit critique»*, et s'amusèrent à l'inquiéter en parlant de vipères vivant sous la table. Mais il admira *«cette royauté qu'elles exerçaient»*, et se dit que chacune serait mariée à un imbécile, *«et l'imbécile emmène la princesse en esclavage»*.

6 "Dans le désert" (39 pages)

Saint-Exupéry affirme son amour du désert où il découvrit que *«l'empire de l'homme est intérieur»*, sentit *«l'écoulement du temps»*, comprit que *«le jour et la nuit balancent si simplement les hommes d'une espérance à l'autre»*. Un jour, il avait atterri près d'un *«petit poste de Mauritanie»* et avait rencontré un sergent qui lui confia vouloir retrouver sa *«cousine blonde»*. Dans le désert, il eut à compter avec *«la dissidence»* des *«Maures insoumis»* qui se lançaient dans des *«rezzous»* ; face aux chefs, il s'employa à *«éteindre leur orgueil»* en les faisant aller en France où ils furent émus par l'eau douce de Savoie, alors que, au Sahara, l'eau *«vaut son poids d'or»*. Il mentionne la dissidence d'*«El Mammoun, émir des Trarza»*, qui, s'étant rendu compte *«qu'il avait trahi le dieu de l'Islam»*, avait voulu *«que les tribus abâtardies soient rétablies dans leur splendeur passée»*. Il avait constaté la colère et l'admiration à la fois que ressentaient les Maures à l'égard du capitaine Bonnafous, un *«chrétien habillé en Maure»* qui ne craignait pas de *«pénétrer en dissidence»*, qui savait qu'il possédait dans le désert *«les seules richesses véritables»*. Saint-Exupéry sentit le mépris des musulmans pour lui qui ne respectait pas les règles fixées par le Coran. Il raconte que le *«vieux Bark»*, un Noir, lui demanda de le ramener à Marrakech où il avait été *«conducteur de troupeaux»* avant d'être capturé, de devenir un des *«esclaves des Maures»* qu'ils ne libèrent que lorsqu'ils sont trop vieux et que, démunis, ils ne peuvent que mourir ; or celui-ci ne cessait de rêver au pays perdu ; Saint-Exupéry parvint à l'acheter pour *«rendre à un homme sa dignité d'homme»*, lui avait fait gagner Agadir où il avait dépensé tout son argent pour faire des cadeaux à des enfants afin de satisfaire son *«besoin d'être un homme parmi les hommes»*. Il signale encore que, au désert, *«se joue une pièce secrète, qui remue les passions des hommes»*, et il lui oppose le *«parc sombre et doré»* de son enfance. Il regrette qu'il n'y ait *«plus de dissidence»* au Sahara, et, prévoyant qu'on y creusera des *«puits de pétrole»*, se réjouit d'avoir vécu, dans *«les palmeraies interdites»*, *«une heure de ferveur»*.

7 "Au centre du désert" (55 pages)

Saint-Exupéry raconte un vol sur «un avion, type "Simoun"», en compagnie de son mécanicien, André Prévot. Ils font escale à Tunis. Puis ils arrivent à Benghazi, et il «commence à absorber mille cinquante kilomètres de désert» où il sera privé de radio, «livré à la discrétion de Dieu». Après «quatre heures cinq de vol», il pense devoir «arriver au Caire», et descend. Mais se produit «un formidable craquement» : «À deux cent soixante-dix kilomètres-heure nous avons embouti le sol», sans que cependant se produise «la grande étoile pourpre de l'explosion», «rien qu'une immobilité glacée», les deux hommes n'ayant «point de mal». Ils se trouvent dans le désert de Libye qui est moins humide encore que le Sahara, alors qu'ils n'ont qu'un peu de liquide qui sera vite épuisé, et qu'ils ignorent leur position. Mais ils entreprennent de marcher «dans un monde minéral», «un paysage de fer» qui est «hostile», lui se disant : «Je m'embarque en canoë sur l'Océan». Mais «la chaleur monte, et, avec elle, naissent les mirages.» Et la soif les contraint à revenir vers l'appareil auprès duquel, la nuit, ils allument «un grand bûcher», cependant vite éteint. En pensée, il voit «toute une assemblée de regards» qui l'interrogent, tandis que Prévot déclare : «On est foutus [...] Il y a heureusement le revolver.» Il se dit : «Cette planète, bon Dieu, elle est cependant habitée...» Au matin, ils peuvent «recueillir sur les ailes [...] un fond de verre de rosée mêlée de peinture et d'huile» qu'ils boivent avant de devoir la vomir. Ils découvrent dans la carcasse de l'avion «une orange miraculeuse» qui le rend, «pour une minute, infiniment heureux». Ils décident de «fuir ce plateau maudit», se hâtant «vers n'importe quoi». Alors que Prévot va vers le mirage d'un lac, Saint-Exupéry écrit «une admirable lettre posthume». Plus tard, il est «pris d'un insupportable tremblement» car son «sang déshydraté circule très mal, et un froid glacial» le pénètre ; il pense : «C'est la fin [...] Je ne regrette rien. J'ai joué. J'ai perdu.», et, pour ne plus avoir froid, se creuse une couche dans le sable, se laisse emporter «vers un songe tranquille». Cependant, le lendemain, ils profitent «de la fraîcheur du petit jour», mais renoncent «aux longues étapes». Saint-Exupéry marche en ressentant «une grande sécheresse de cœur» («Le soleil a séché en moi la source des larmes»). Mais ils ont soudain l'impression «que le désert s'est animé», et ils voient «ce Bédouin et son chameau» tandis qu'«un autre Arabe apparaît de profil sur la dune» qui va «de son seul regard créer la vie». Toutefois, les deux errants ne peuvent plus ni crier ni courir. Enfin arrive le moment où le Bédouin pose sur leurs épaules «des mains d'archange», avant que, à plat ventre, ils boivent l'eau qui est «la vie», «la plus grande richesse qui soit au monde». Et Saint-Exupéry célèbre le «Bédouin de Libye» qui est «l'Homme», «tous les hommes à la fois». «Quant à toi qui nous sauves, Bédouin de Libye, (...) tu es le frère bien-aimé. Et (...) je te reconnaitrai dans tous les hommes.»

8 "Les hommes" (27 pages)

1 Pour Saint-Exupéry, «tout est paradoxal chez l'homme» ; on ne sait «où loge sa vérité» car «la vérité, ce n'est point ce qui se démontre. [...]. La logique? Qu'elle se débrouille pour rendre compte de la vie.» La vérité s'affirme, se révèle dans l'action d'individus qui sont unis par un désir, par une croyance, par un sourire, qui leur donne l'impression d'échanger quelque chose de supérieur à eux-mêmes, et, d'individus, les fait devenir hommes. Il affirme : «Ce qui est admirable» chez l'homme, «c'est le terrain qui l'a fondé», «la vocation» qui «l'aide à se délivrer», «les circonstances» qui s'offrent à lui. Et il annonce qu'il va raconter «une nuit d'Espagne», «sur le front de Madrid», alors qu'il dînait «à la table d'un jeune capitaine».

2 Celui-ci reçut l'ordre d'«une attaque absurde et désespérée» à laquelle se résigna un sergent qui voulut l'oublier en buvant du cognac et en s'endormant. Quand on le réveilla, il aurait voulu continuer à dormir, refusant «non tant la mort que l'inconfort de mourir». Pourtant, «échappant aux prévisions de la logique : le sergent souriait». Il avait confié à Saint-Exupéry qu'il était entré dans la guerre non par conviction politique, mais parce qu'un ami y était mort et qu'un autre lui avait dit : «On y va?». Il avait répondu à l'appel à la fraternité ; il avait voulu rejoindre «l'universel».

3 Saint-Exupéry affirme : «Liés à nos frères par un but commun et qui se situe en dehors de nous, alors seulement nous respirons et l'expérience nous montre qu'aimer ce n'est point nous regarder l'un

l'autre mais regarder ensemble dans la même direction». Ce but commun tendant l'individu vers quelque chose qui lui est supérieur est proposé aussi par les religions et les partis politiques. Il considère que, *«pour comprendre l'homme et ses besoins, pour le connaître dans ce qu'il a d'essentiel, il ne faut pas opposer l'une à l'autre l'évidence de vos vérités», mais «oublier un instant les divisions*». Il stipule : *«La vérité pour l'homme, c'est ce qui fait de lui un homme» - «La vérité [...], c'est ce qui simplifie le monde et non ce qui crée le chaos. La vérité, c'est le langage qui dégage l'universel.*». Il constate qu'*«il est deux cents millions d'hommes, en Europe»* qui sont passés du monde paysan aux *«cités ouvrières»* ; qu'on les instruit mais qu'on *«ne les cultive plus»* ; que, *«du pain qui leur est offert ils vont mourir*». Passant à l'actualité politique, il regrette qu'on veuille *«enivrer les Allemands de l'ivresse d'être allemands»* ; il signale que *«la guerre d'aujourd'hui détruit ce qu'elle prétend favoriser» - «Le goût du pain rompu entre camarades nous a fait accepter les valeurs de la guerre. Mais nous n'avons pas besoin de la guerre pour trouver la chaleur des épaules voisines dans une course vers le même but. La guerre nous trompe. La haine n'ajoute rien à l'exaltation de la course. / Pourquoi nous haïr? Nous sommes solidaires, emportés par la même planète, équipage d'un même navire.*». Il nous invite à *«prendre conscience d'un but qui nous relie les uns aux autres»* pour *«rattraper l'humanité»,* ce qui nous permettra d'être heureux. Finalement, il évoque la transmission qui se fait *«dans une lignée paysanne» «d'une génération à l'autre».*

4 Il se plaint de *«ces bureaucrates vieillissants»* qui avaient entravé l'essor de *«l'Aéropostale»*. De là, il passe à *«un long voyage en chemin de fer»* où il avait vu des *«ouvriers polonais congédiés de France et qui regagnaient leur Pologne»,* qui lui *«semblaient avoir à demi perdu qualité humaine»*. Mais il avait remarqué un enfant à l'*«adorable visage»,* s'était dit : *«Voici un visage de musicien, voici Mozart enfant, voici une belle promesse de la vie»,* pensant toutefois qu'il *«sera marqué comme les autres par la machine à emboutir»,* disant : *«Ce qui me tourmente [...] c'est un peu, dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné.»* La dernière phrase est : *«Seul l'Esprit, s'il souffle sur la glaise, peut créer l'Homme.»*

Pour des résumés plus précis et des commentaires, voir, dans le site,
“Saint-Exupéry, “Terre des hommes””.

“Terre des hommes” obtint le “Grand Prix du roman de l'Académie française”, bien que ce n'en soit pas un. Il remporta un succès éclatant.

Les 19 et 29 février 1939, il déposa un brevet d'invention : *“Nouvelle méthode de repérage par ondes électromagnétiques”*.

À Pâques, il se rendit à Saint-Amour chez Léon Werth, et les deux amis déjeunèrent à Fleurville, au bord de la Saône en compagnie de quelques mariniers. Il allait ne jamais oublier ce moment qu'il allait raconter dans le chapitre III de *“Lettre à un otage”*.

Cette année-là, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, ce qu'il célébra avec Nelly de Vogüé. Interviewé, il déclara : *«Pour moi, voler ou écrire, c'est tout un. L'important est d'agir et de faire le point en soi-même. L'aviateur et l'écrivain se confondent dans une égale prise de conscience.»*

Le 22 juillet, il déposa un brevet d'invention : *“Perfectionnement au moyen de contrôle des moteurs en vol par un appareil indicateur unique”*.

Il écrivit la préface à “Le vent se lève”, la traduction en français du livre *“Listen ! The wind”* de l'États-Unienne Anne Morrow Lindbergh. Dans un premier temps, alors qu'il ne connaissait même pas l'œuvre, il en donna une courte présentation. Mais, quand il eut lu sur épreuves la traduction française, il décida de rédiger un texte plus ample. Henri Delgrove raconta qu'il n'arrivait pas à écrire cette préface qu'il retournait dans sa tête. Il fallut l'enfermer à clé dans sa chambre *«pour qu'il n'eût pas la tentation de s'esquiver»*. Cette préface est importante car elle contient de nombreuses

considérations sur la littérature et son rapport au réel, qui permettent d'éclairer son esthétique ; il considérait que :

-Si parfois le propos simple et les documents bruts dégagent *«une poésie et un pathétique extraordinaires»*, seule la personnalité de l'auteur donne au discours sa qualité émotionnelle.

-Une telle personnalité ne se manifeste pas uniquement dans les circonstances particulières d'une expérience extraordinaire (qui fait, le plus souvent, le sujet de ce type de livres) mais également dans tous les faits et gestes de la vie ordinaire.

-*«Les faits concrets ne transportent rien par eux-mêmes»*, et l'auteur doit savoir nouer le lecteur par des images. *«Considérez l'image poétique. Sa valeur se situe sur un autre plan que celui des mots employés. Elle ne réside dans aucun des deux éléments que l'on associe ou compare, mais dans le type de liaison qu'elle spécifie, dans l'attitude interne particulière qu'une telle structure nous impose. L'image est un acte qui, à son insu, noue le lecteur. On ne touche pas le lecteur : on l'envoûte.»*

Il lui paraissait que c'était justement le mérite du livre d'Anne Morrow-Lindbergh : elle s'était servie d'événements réels, d'expériences vécues pour obtenir du beau à la façon des bâtisseurs de cathédrales qui se servaient des pierres pour construire du silence. Pour lui, un sentiment particulier traverse le livre, et communique au lecteur une légère *«angoisse du retard»* qu'il ressent à chaque page. De plus, l'autrice s'était préoccupée de la condition de l'homme : *«Elle n'écrit pas sur l'avion mais par l'avion.»* ; elle écrit sur la fatalité ; et ce qu'elle trouve finalement c'est *«le vieux mythe du sacrifice qui délivre»*.

Il admirait la façon dont, sans effort particulier, elle avait utilisé les matières informes de la vie pour construire du sens et, à travers lui, toucher le mystère même de l'existence : *«Elle écrit à un étage suffisamment élevé pour que sa lutte contre le temps prenne la signification d'une lutte contre la mort, pour que l'absence de vent à Bathurst pose pour nous, en sourdine, le problème de la destinée.»*

“Terre des hommes” ayant été traduit États-Unis par Lewis Galantière qu'il laissa choisir le titre : *“Wind Sand and Stars”* (ce qui souligne la puissance des matières contre lesquelles lutte le pilote), et publié en juin par les “Éditions Reynald et Hitchcock”, il se rendit à New York.

Mais, comme la guerre menaçait, il revint précipitamment en France pour, malgré ses handicaps physiques, ne pas rester en marge des combats qui se préparaient, s'engager dans une action qui, d'ailleurs, posait un baume sur la plaie de ses angoisses.

À la déclaration de la guerre, le 3 septembre 1939, à son grand désespoir, il fut mobilisé à Toulouse-Francazal, au bataillon de l'air 101 comme instructeur, avec le grade de capitaine. Il demanda à Nelly de Vogüé d'intervenir en sa faveur : *«On veut faire de moi ici un moniteur, non seulement de navigation mais de pilotage de gros bombardiers. Alors j'étouffe, suis malheureux, et ne puis que me taire. Sauve-moi. Fais-moi partir dans une escadrille de chasse. Tu sais bien que je n'ai pas le goût de la guerre, mais il m'est impossible de rester à l'arrière et de ne pas prendre ma part de risques. Il faut faire la guerre mais je n'ai pas le droit de le dire tant que je me promène sur Toulouse, bien à l'abri. Ce serait un rôle dégoûtant. Donne-moi des droits en me faisant donner les épreuves auxquelles j'ai droit. Il y a une grande dégoûtation intellectuelle à prétendre que l'on doit mettre à l'abri ceux qui “ont une valeur”. C'est en participant que l'on joue un rôle efficace. “Ceux qui ont une valeur”, s'ils sont le sel de la terre, alors ils doivent se mêler à la terre. On ne peut pas dire “nous” si on se sépare. Ou alors si on dit “nous” on est un salaud ! Je veux faire la guerre par amour et par religion intérieure. Je ne puis pas ne pas participer.»* Pour sa part, Léon Werth fit jouer ses relations pour qu'il soit affecté au “Centre National de la Recherche Scientifique”, et ainsi mis à l'abri des combats à venir ; mais, nota son ami : *«Ce risque, il le voulait. Que de fois avons-nous répété qu'il pouvait mieux servir que par l'exemple de sa mort. [...] Comme les autres risques, il voulait non pas seulement l'affronter, c'était trop facile, mais le recueillir, l'enrichir de sa propre substance, le filtrer...»* Il insista pour être affecté dans une escadrille de grande reconnaissance aérienne, ce qui l'exposait à des missions photographiques périlleuses.

Le 16 octobre, il enregistra un message diffusé à la radio le 18. Il y expliquait pourquoi il ne fallait pas baisser les bras devant l'Allemagne nazie.

Le 3 décembre, il obtint sa mutation dans le "Groupe aérien 2/33 de Grande Reconnaissance", qui était positionné à Orconte, près de Saint-Dizier, où il s'entraîna sur un "Potez 63".

Entre décembre 1939 et mars 1940, il rédigea un brouillon qui n'a pas de titre, est resté inachevé, et n'a jamais été publié de son vivant. On peut lui donner pour titre ces mots mis en épigraphe : *«La morale de l'occasion et de la pente»*. On y lit : *«Ceux-là qui ont quitté leur ferme ou leur magasin ou leur usine se battent pour ne point servir d'engrais à la prospérité du peuple allemand. Ils sont partis pour conquérir le droit de vivre, et de vivre en paix.»* - *«Nous nous battons pour le respect de l'homme.»* - *«Toute la civilisation a consisté à établir cet admirable paradoxe que l'homme balance le pouvoir de la foule.»* - *«Chaque fois que l'on fonde un organisme on dessert, par définition, la création.»* - *«Vous croyez qu'on cultive l'homme par la qualité de la nourriture. On le cultive en sollicitant sa création.»* - *«Car nous ne serons heureux que d'être tirés hors de nous-mêmes, développés à notre mesure.»* - *«L'eau qui pèse invente son chemin à travers les pierres.»* - *«On accepte la mort quand on a trouvé son expression en autre chose.»* - *«L'homme n'est guère capable de ressentir que ce qu'il est capable de formuler.»* - *«Le christianisme, ce me semble, tend à transformer l'acte en prière.»*

Le 4 janvier 1940, il confia à Nelly de Vogüé, qui lui rendit visite plusieurs fois : *«Il suffira de ce coup de foudre du Messerschmitt [avion de chasse monomoteur monoplace allemand conçu par l'ingénieur Willy Messerschmitt] qui vous incendie d'un coup, comme un arbre. Ça éclate d'un ciel pur. Après cette plongée verticale et silencieuse / J'attendrai la nuit, si je puis vivre encore, pour m'en aller un peu à pied sur la grand-route qui traverse notre village, enveloppé dans ma solitude bien-aimée, afin d'y reconnaître pourquoi je dois mourir. / Je n'ai pas peur de la mort. J'ai peur de ce qui va être révolu.»*

Du 9 avril au 10 juin, eut lieu la campagne de Norvège qui fut le premier affrontement terrestre direct entre les forces alliées (Royaume-Uni, France et Pologne) et les troupes de l'Allemagne nazie ; Saint-Exupéry allait y faire allusion dans *"Pilote de guerre"*, disant alors que le Groupe 2/33 *«souhaitait combattre pour la Norvège»*.

Le 10 mai, fut déclenchée la brutale offensive allemande contre les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg et la France qui fut rapidement culbutée, dix-sept groupes de reconnaissance aérienne étant anéantis, tandis que, avec le 2/33 qui, se déplaçant avec la ligne de front, s'était successivement replié sur Orly, puis Nangis, Saint-Exupéry, aux commandes d'un "Bloch 174", un appareil très moderne, effectua des missions périlleuses, notamment la mission du 23 mai où il décolla pour un vol de reconnaissance destiné à «délimiter les positions amies et ennemies entre Arras et Douai». Il vit le pays en pleine débâcle. Puis, au-dessus d'Arras, alors que les chars allemands envahissaient la ville, il subit une attaque à laquelle il échappa par miracle bien que son avion ait été criblé de balles par la D.C.A. allemande ; il réussit à retourner à la base avec son équipage sain et sauf ; cet exploit lui valut de recevoir la "Croix de guerre avec palme", et d'être cité à l'ordre de l'armée de l'air le 2 juin. L'épisode allait lui inspirer la trame de son livre, *"Pilote de guerre"*.

Le 7 juin, il donna une interview à Dorothy Thompson du "New York Herald Tribune", lui déclarant : *«Nul, actuellement, n'est en droit d'écrire un seul mot s'il ne participe complètement aux souffrances de ses camarades humains. Si je ne résistais pas avec ma propre vie, je serais incapable d'écrire. Et ce qui est vrai pour cette guerre doit rester vrai en toutes choses. Il faut servir l'idée chrétienne du Verbe qui se fait Chair. L'on doit écrire mais avec son corps.»*

Le 9 juin, il fit son dernier vol.

Le gouvernement français lui demanda de s'exprimer pour opposer des arguments à la tendance isolationniste d'une partie de l'opinion états-unienne. Il publia :

1940

“Lettre aux Américains”

Saint-Exupéry leur rappelait que les valeurs en jeu étaient aussi les leurs : « Nous qui sommes riches de la diversité du monde et des bonheurs particuliers, nous défendons avant tout, quand nous défendons notre bonheur, le bonheur des autres, parce que le bonheur des autres est le nôtre. [...] Nous nous battons pour l'homme, pour que l'homme ne soit point écrasé par la masse aveugle, pour que le peintre puisse peindre même s'il n'est pas compris. Pour que le savant puisse calculer même s'il ne semble pas d'abord orthodoxe. Nous nous battons pour tous les pères du monde, et pour tous leurs fils. Pour que la table familiale soit baignée de tendresse sûre. Pour que les fils ne vendent pas leur père au caporal de leur parti. Pour que les amis ne trahissent pas. Et pour que celui-là qui est faible, protégé par la loi, protégé par le code, protégé par la convention universelle, puisse conserver ses vêtements malgré qu'il ne puisse pas les défendre. Nous acceptons de mourir pour une forme de civilisation où le bonheur n'est pas un intolérable défi. »

Le 20 juin, le groupe 2/33, de Perpignan s'envola pour Alger, sans Saint-Exupéry, car il avait été chargé de récupérer des pièces de rechange à Bordeaux. Devant constater la défaite de la France mais ne pouvant s'y résoudre, il voulut continuer le combat, réquisitionna un vieux “Farnam 21”, y chargea les pièces et quelques passagers, et atterrit à Oran, l'avion, surchargé, se cassant presque en deux. Dans une lettre de neuf pages spontanées, griffonnées de petits dessins, il raconta : *« J'ai volé un avion à Bordeaux. J'y ai enfourné quarante pilotes recrutés par moi dans la rue. Je les ai emmenés continuer la guerre en Afrique du Nord. »*, il indiqua : *« Nos buts de guerre ? Ils sont de défendre notre substance même. Plus que nos lois, plus que nos pierres... Nous nous battons pour que l'on n'ait point le droit de lire nos lettres en public, pour n'être pas soumis à la masse. Pour prier quand il nous plaît, si nous sommes religieux. Pour écrire comme il nous plaît, si nous sommes poètes. Nous nous battons pour gagner une guerre qui se situe exactement à la frontière de l'empire intérieur. Lorsque flambe un grand incendie, chaque homme est responsable. »*

Il gagna Alger d'où il envoya une lettre au docteur Comte, chirurgien à Casablanca, accompagnée de la radiographie qu'il avait dû faire à la suite d'une chute dans un escalier ; il s'y exprima sur les luttes entre les différentes instances dirigeantes de « la France libre », disant sa mésestime à l'égard de certaines, commentant l'appel du général de Gaulle et les valeurs auxquelles il se référait.

Le 22 juin, l'armistice fut signé, et il fut démobilisé.

Comme Alger ne répondait pas à ses attentes, il revint en France métropolitaine. Dans une lettre à Nelly de Vogüé écrite en juillet, il lui indiqua : *« Je sais, moi, pourquoi je hais le nazisme. C'est avant tout parce qu'il mine la qualité des relations humaines. [...] Le monde renonce bizarrement aujourd'hui à ce qui a fait sa grandeur... Les nazistes ayant fait des juifs le symbole de la bassesse, de la concussion, de la trahison, de l'exploitation et de l'égoïsme, ils s'indignaient sincèrement de ce que l'on prétendait défendre les juifs. Ils accusaient alors leurs adversaires de chercher à sauver, dans le monde, l'esprit de concussion, de trahison et d'exploitation. Et ceci nous ramène à l'ère des totems nègres. / Moi, je refuse ces états d'âme grégaires, je refuse les simplifications coraniques, je refuse l'invention des boucs émissaires. Je refuse la pureté d'intention de la très sainte Inquisition. Je refuse le vide des formules verbales qui font couler, inutilement, à torrents, le sang des hommes. »*

Le frère de Nelly de Vogüé tenta de le convaincre de rejoindre de Gaulle et « la France libre », à Londres, d'entrer dans la “Royal Air Force”. Mais il refusa. Comme l'immense majorité des Français, il était plutôt favorable au gouvernement de Vichy, qui lui semblait représenter la continuité de l'État, et assurer la cohésion nationale alors que le pays souffrait de l'Occupation. D'autre part, il était plutôt méfiant envers le général de Gaulle, lui reprochant de nier la défaite militaire de la France, étant agacé par ses attaques contre Pétain en qui il voyait un inévitable « syndic de faillite » auquel des

millions de Français accordaient leur confiance. Considérant que personne n'avait le droit de s'identifier à la France, désolé de cette sorte de guerre civile qui rongait le pays, voulant voir les Français réunis dans l'adversité, il se proposait d'essayer de réconcilier les factions opposées. Il s'emportait lorsque Nelly de Vogüé laissait échapper un mot élogieux à l'égard du général. Il lui reprochait aussi ses propos caustiques à l'égard de Consuelo qui, pour sa part, lui en voulait de nouer d'autres liaisons amoureuses.

Au mois d'août, il fut à Agay, chez sa sœur, Gabrielle, où il reprit la rédaction du "*Caïd*", devenu désormais "*Citadelle*", texte à la fois fidèle et infidèle au projet initial.

En septembre, il arpenta la France : il se rendit à Vichy où Pétain l'aurait reçu en audience ; il rencontra Gaston Gallimard à Villalier, près de Carcassonne, lui montra l'ébauche de "*Pilote de guerre*" et le manuscrit de "*Citadelle*".

À la mi-octobre, il retourna à Saint-Amour où Léon Werth s'était réfugié. Il lui lut quelques pages de son manuscrit de "*Citadelle*" dont il avait écrit quinze textes, et son ami lui indiqua que, à son avis, il faisait fausse route. Par ailleurs, il lui conseilla de quitter la France, d'aller chercher aux États-Unis le prix qu'il avait obtenu pour "*Wind Sand and Stars*", et il lui confia son manuscrit de son livre intitulé "*Trente-trois jours*", récit d'un voyage périlleux pendant l'Exode, lui demandant d'en rédiger une préface et de le faire publier ; Saint-Exupéry s'y engagea, mais allait y renoncer parce que, s'il était un philosémitisme rempli de compassion pour la souffrance des victimes et des exilés, il était toujours soucieux d'unir les Français, d'éviter tout ce qui pouvait approfondir leurs divergences ; il trouvait inquiétants certains propos de Werth qui pressentaient l'aveugle allégeance de ceux qu'on allait appeler "les collaborateurs". Et la préface, initialement intitulée "*Lettre à Léon Werth*", allait devenir "*Lettre à un otage*" (1943), texte qui s'adressait donc à tous les otages demeurés en France.

Il rendit visite à Charles Sallès, à Tarascon, qui l'incita aussi à partir.

À la fin d'octobre, il envoya ce message à Jane Lawton : «*Je vais venir faire un tour à New York pour mon livre. Je ne vous permets pas de rire si je vous dis que c'est pour vous seule que je viens - parce que c'est vrai*».

Il revint à Vichy pour y obtenir son visa pour les États-Unis. Il y croisa Joseph Kessel, et provoqua Pierre Laval par ses propos anti-vichystes. Il revint à Paris avec son ami, Pierre Drieu La Rochelle, qui, nettement fasciste, prenait la direction de "la N.R.F.". Puis il se rendit à Lyon et dans le Sud de la France où se trouvaient beaucoup de ses amis dont Henri Guillaumet.

Au début de novembre, il s'embarqua pour l'Afrique du Nord où il rendit visite au groupe 2/33 qui était en garnison près de Tunis. Il alla aussi à Alger où il confia à ses amis qu'il voulait tenter de convaincre les autorités états-uniennes d'entrer en guerre, leur promettant de revenir avec les premières troupes états-uniennes qui viendraient libérer la France.

Il partit pour Lisbonne où il donna une conférence. Il y apprit que, le 27 novembre, le quadrimoteur "Farman" de Guillaumet, qui convoyait vers Beyrouth le nouveau haut-commissaire de France en Syrie, avait été abattu par un chasseur italien au large de la Sardaigne.

Dans un télégramme de décembre, au moment où il s'apprêtait à retraverser l'Atlantique, il envoya ce télégramme à Jane Lawton : «*Bien heureux vous revoir arrive SS Siboney ne le dites à personne croyez profonde amitié*». Ces mots laissent penser qu'il voulait passer sa première soirée à New York avec elle, sans personne d'autre.

En effet, le 21 décembre, à Lisbonne, il monta à bord du "Siboney", paquebot des "American Export Lines" (où se trouvait aussi Jean Renoir avec lequel il sympathisa), pour New York, officiellement afin d'y recevoir le "National Book Award" pour "*Wind, Sand and Stars*", mais aussi pour y retrouver Jane Lawton ; surtout, pour tenter de convaincre les États-Unis de la nécessité de prendre les armes contre le nazisme. Il pensait ne séjourner dans le pays que quatre semaines.

À son arrivée, le soir du 31 décembre, il fut accueilli par de nombreux journalistes comme un écrivain à succès, choyé par ses éditeurs, adulé par le public, étant alors le Français le plus connu grâce à ses écrits et à son héroïsme de pilote. Il donna, au "Harper's Bazaar", une interview intitulée "**Quelques livres dans ma mémoire**" qui étaient ceux qu'il avait aimés enfant, ceux qu'il emportait en voyage et quelques lectures récentes, des ouvrages de savants : Jeans, Cuénod, Eddington, de Broglie, auxquels il ajouta les œuvres de Pascal et de Descartes, sans qu'on sache avec précision s'il s'attachait davantage à leurs travaux scientifiques ou à leurs méditations philosophiques ; enfin, il indiqua adorer les poètes.

Il confia ses premières impressions dans cette lettre à Nelly de Vogüé : *«J'habite au vingt-cinquième étage d'un hôtel en pierre, et j'écoute à travers ma fenêtre la voix d'une ville nouvelle. Et cette voix me semble déchirante. Les rafales de vent y font le même bruit que dans les cordages, Il y a là, au dehors, de grands mouvements invisibles. Et des cris. Et des plaintes. Et des bruits de marteaux et d'enclume. Et je ne sais d'où montent ces courtes sirènes qui expriment si bien le danger. Ce tumulte de pleine mer. Ce remue-ménage de navire un peu en perdition. Je n'ai jamais senti ça si fort, cet entassement d'hommes dans leurs pyramides de pierre, et qui font tous ces bruits de départ, de charroi, de naufrage, et qui s'agitent entre leur planète et les étoiles, sans rien comprendre de leur voyage et sans capitaine. C'est curieux, mais je n'ai rien senti ici de matériel. Encore rien senti, au contraire. Toute cette foule, toutes ces lumières, et ces flèches des buildings, il me semble que ça pose d'abord, et d'une façon écrasante, le problème de la destinée. Sans doute est-ce idiot, mais je me sens ici, plus que partout ailleurs, en haute mer.»*

Il voyait son séjour devoir se prolonger. Mais ses avoirs ayant été bloqués en France, il ne disposait pas de ressources financières suffisantes. Cependant, ses éditeurs le dépannèrent, lui avançant des subsides. Il s'établit à Northport, sur Long Island, dans "Bevin House", maison victorienne du quartier "Eaton's Neck".

Supportant mal son exil, il se sentait désespérément seul, ce dont il allait se lamenter dans une lettre à Nelly de Vogüé : *«Je n'ai jamais été aussi seul au monde. J'ai comme un chagrin inconsolable [...] Je voudrais être jardinier parmi des légumes. Ou être mort. [...] La nuit je m'angoisse sur toute chose. Sur les miens. Sur mon pays. Sur ce que j'aime. J'ai l'air gai dans les tours de cartes, mais je ne puis me faire des tours de cartes à moi-même, et j'ai terriblement froid dans le cœur. / Oh ! non, ce n'est pas physique, ma tristesse. Je sais bien que je ne supporte pas l'angoisse sociale. Je suis tout rempli, comme un coquillage, de ce bruit-là. Je ne sais pas être heureux seul. L'Aéropostale, c'était l'allégresse. Tout de même, comme c'était grand ! Je ne puis plus vivre dans cette misère. Je ne le puis plus. Vie de cellule sans religion. Cette chambre idiote. Cette absence totale de lendemain. Je ne puis plus supporter cette fosse.»* Il se réfugia dans l'alcool, buvant des litres de whisky, et dans l'écriture.

En fait, il n'était pas si seul puisque un autre exilé français aux États-Unis, André Maurois, livra ces souvenirs : «Après le dîner Saint-Ex jouait aux échecs, faisait les tours de cartes les plus mystérieux que j'aie vus de ma vie, et trouvait à nous surprendre un plaisir de magicien et de poète. À minuit, il entra dans son cabinet de travail où, jusqu'à sept heures du matin, il écrivait et dessinait les aventures de ce Petit Prince symbolique qui était, sur sa minuscule planète, une projection de l'auteur. En pleine nuit, il nous appelait à grands cris pour nous montrer un dessin dont il était content. C'est un des traits du génie que d'imposer sa vie et de la prodiguer.»

Il devint l'ami d'autres Français : Léon Wencelius qui enseignait la philosophie au "Lycée français" de New York ; le peintre Bernard Lamotte dont il fréquentait l'atelier appelé «la Grenouillère» (non par référence au tableau d'Auguste Renoir que pour reprendre avec humour le qualificatif de «frog» que les anglophones appliquent aux Français) situé sur la 52^e rue.

En août 1941, il fut invité par Jean Renoir à Hollywood. Pendant son séjour, il fut opéré de la vésicule biliaire. Lui rendit alors visite l'actrice française Annabella qui, pour le distraire, lui lut le conte d'Andersen "*La petite sirène*". Comme elle était délaissée par son mari, Tyrone Power, qui avait une aventure avec Judy Garland, ils devinrent amants. Pendant ces moments passés ensemble, il lui aurait parlé de ce personnage, «*le petit prince*», dont il voulait raconter l'histoire. Elle allait dire : «Quand nous étions ensemble nous avions douze ans.» Comme elle vint à New York pour passer des

auditions, il l'entraîna à Central Park pour y observer des écureuils, mais s'indigna quand elle voulut le quitter pour aller à un rendez-vous, en abandonnant les petits animaux qu'ils étaient en train de nourrir !

Il rencontra Anne Morrow-Lindbergh qui consacra plusieurs pages de son "*Journal*" aux moments privilégiés qu'elle passa avec lui, écrivant qu'elle avait été «saisie de ce qu'il a su voir en moi» en lisant sa préface.

Réagissant contre sa dérégulation, de Los Angeles, en septembre 1941, il écrivit à Nelly de Vogüé : *«Je veux vite devenir autre chose que moi. Je ne m'intéresse plus. Mes dents, mon foie, le reste, tout ça est vermoulu, et n'a aucun intérêt en soi. Je veux être autre chose que ça quand il faudra mourir. / Maintenant, les jugements sur moi, je m'en moque. Je suis très pressé. Je suis excessivement pressé. Je n'ai plus le temps d'écouter tout ça. Maintenant, si c'était mieux de moi, de mourir quelque part, je suis tout prêt à mourir quelque part. Simplement, il m'est venu une vocation que je pense la mieux. Et c'est fini. Je pense maintenant que c'est dans ce que je fais que l'on est avec moi ou contre moi. J'ai compris, par la guerre, puis par Guillaumet, qu'un jour j'allais mourir. Ce n'était plus cette mort abstraite de poète, qui est un événement sentimental, et un souhait dans le chagrin. Aucun rapport. Il ne s'agissait plus de cette mort que pense le garçon de 16 ans "las de la vie". Non. De la mort d'homme. De la mort sérieuse. De la vie révolue. [...] La seule angoisse qui m'obsède et me pèse : que devient mon livre chez qui le lit...»*

En mars 1942, grâce à son traducteur, Lewis Galantière, dont elle était une amie, il rencontra Silvia Hamilton, une jeune journaliste new-yorkaise. Il ne parlait pas anglais, elle ne parlait pas le français, mais, alors que Consuelo venait de le rejoindre, ils nouèrent une amitié amoureuse brève et intense, fragile et reconfortante. Il passa des après-midis dans l'appartement cosu de Silvia qui lui préparait des œufs sur le plat. Travaillant à son livre, "*Le petit prince*", pour l'illustrer, il fit des dessins en prenant pour modèle son chien, ses peluches ou Silvia elle-même. D'après elle, la célèbre phrase du renard dans "*Le petit prince*" : *«On ne voit bien qu'avec le cœur»*, lui fut adressée. S'ils ne dînaient pas à la maison, ils sortaient dans les endroits chics de New York, au "Club 21" par exemple, Antoine se laissant inviter par cette jeune femme fortunée. Puis ils se séparaient, et il retournait chez lui pour travailler à ses livres qu'il ne put lui lire car sa connaissance du français était trop sommaire. Lorsqu'il la vit pour la dernière fois avant de quitter les États-Unis en avril 1943, il lui laissa ce qu'il avait de plus précieux : son appareil photo, un Zeiss Ikon, et le manuscrit du "*Petit prince*". Il lui adressa plusieurs lettres :

-Celle-ci, de 1942 : *«Je m'embrouille dans l'amour. J'y suis décevant et contradictoire. Mais la tendresse ou l'amitié, une fois qu'elles ont germé en moi, n'en finissent pas d'y vivre. Petite Silvia, je suis un bien mauvais marin. Ma barque ne vous est pas douce. Et je ne sais guère où je vais. Tous vos reproches, sans exception, sont mérités. Et cependant ma tendresse est extrême. Quand je pose ma main sur votre front, je voudrais le remplir d'étoiles.»*

- Cette autre de 1942 : *«J'avoue avoir beaucoup de torts. Je suis nerveux, préoccupé et irritable... Je ne suis un repos pour personne. C'est pourquoi aussi je prends tous les torts. De toute façon quoi que je fasse j'aurai des torts. Mon premier tort est de vivre à New York quand les miens sont en guerre et meurent. Même si je suis injuste, même si je suis irritable, même si je suis distrait, cela ne peut guère aggraver mes remords qui sont déjà tellement lourds et jouent sur ma foi essentielle. Pourquoi ne me laisse-t-on pas, à bord d'un avion de guerre, vivre une vie pure?»*

-Celle-ci, enfin, de 1944, alors qu'il était à Alger, peu avant sa disparition, et qui fut illustrée de deux dessins représentant le petit prince et le mouton : *«Ah ! petite Silvia, je suis bien trop confus et embrouillé pour vivre en paix sur cette planète. Mais ce que je regrette par-dessus tout, c'est de peiner ou d'avoir peiné ceux que j'aime. Je ne puis pas supporter cette idée, je te supplie de me dire que tu me pardonnes du fond du cœur. Tu me connais bien. Tu sais que je ne suis pas un méchant homme. Tu sais que c'est moi le plus malheureux.»*

Il retrouva Natalie Paley, et tomba amoureux d'elle. Elle devint sa confidente, le temps de quelques lettres, en particulier quand, en 1942, il fut bloqué au Québec, des lettres poignantes où se mêlent lyrisme amoureux, souvenirs d'enfance, besoin de s'épancher et d'être consolé : *«Vous ne pouvez rien faire de mieux que de poser sur mon front une main de bergère. J'étais égaré et malheureux : rassemblez-moi. J'étais aveugle : éclairez-moi. J'étais tout sec : fais-moi généreux de mon amour. Ne me fais pas trop mal si cela n'est pas utile, et sauve-moi de t'en faire jamais. / Et soyez en paix, toujours.»*

Supportant très mal l'occupation de la France par l'ennemi, enrageant de ne pas être là-bas, sur la terre qui souffrait, se sentant coupable de ne pas remonter dans un avion pour se battre, il assistait impuissant, de l'autre côté de l'Atlantique, aux divisions qui agitaient son pays. En effet, à la suite de son effondrement brutal, la société française était fracturée en de très nombreux blocs plus ou moins opposés, dont la configuration dépassait en complexité l'image réductrice des Collaborateurs contre les Résistants. On assistait à l'aboutissement d'un conflit entre différents modèles idéologiques, qui faisait pencher les gens vers le communisme, ou le fascisme et le national-socialisme, ou la démocratie et le capitalisme. Trop idéaliste, il souffrait de ne pas trouver de figure politique juste et fédératrice, qui aurait pu réunir ces Français qui s'entre-dévoraient. Souvent approché en tant que célébrité littéraire, il n'observait autour de lui que mesquineries politiciennes qui achevaient de le dégoûter. Son obsession pendant la guerre étant toujours l'union des Français, il resta à l'écart des engagements partisans, refusa de donner son appui à aucun des camps qui s'opposaient car il luttait contre cet esprit de division, contre les querelles politiciennes. Il avait refusé de rejoindre le général de Gaulle qui, à ses yeux, en critiquant Vichy, favorisait un climat de guerre civile : *«Je l'aurais suivi avec joie contre les Allemands, je ne pouvais le faire contre les Français... Il me semblait qu'un Français à l'étranger devait se faire le témoin à décharge et non à charge de son pays.»* Mais, étant non gaulliste, il fut considéré par certains comme étant pétainiste. Or, en janvier 1941, s'était répandue la rumeur que le maréchal Pétain l'avait, sans qu'il l'ait demandé, nommé au "Conseil national", l'assemblée consultative de Vichy ; il publia alors deux communiqués, où il déclarait refuser cette appartenance ; en fait, son nom n'apparaît ni dans la liste officielle publiée par le "Journal officiel" le 24 janvier, ni dans la liste publiée par la presse ; en revanche, son nom figura dans la liste des membres du comité provisoire du "Rassemblement pour la Révolution nationale", organisme qui devait réfléchir à la mise en place d'un mouvement de masse visant à «assurer au nouveau régime ses assises et briser l'activité renaissante de certaines organisations» [étaient ainsi visés les communistes], mais qui n'eut qu'une existence éphémère.

André Breton, le pape du surréalisme, qui s'était réfugié aux États-Unis, dans un article du "New York Times", le soupçonna de pétainisme. Il lui écrivit trois lettres, qui ne sont pas datées, où il apporta des éclaircissements sur sa «position religieuse, sociale, politique et philosophique», adressa des reproches aux surréalistes et à Breton en particulier pour son idéologie contestataire et anarchiste et pour son intransigeance qu'il jugeait digne de celle de *«la Très Sainte Inquisition»*. Cependant, dans sa troisième lettre, il regretta leur brouille, considéra que leurs divergences n'étaient pas une raison de se fuir à New York où ils étaient tous deux exilés ; on y lit en particulier : *«J'aime trop ma liberté pour léser jamais celle des autres.»* - *«Je pense que, faute d'être en mesure de fonder par magie un État du monde tel qu'on le souhaite, il convient de tenter de sauver ce qui reste d'un monde souhaitable.»* - *«Je crois aux actes et non aux grands mots.»* - *«Les gens qui me ressemblent trop m'ennuient nécessairement, ne m'enseignent rien et je respecte la vérité d'autrui, quand bien même je refuse de la faire mienne. C'est ça le respect de la liberté.»* - *«Je me considère comme limpide.»*

Par ailleurs, faisant preuve d'une grande clairvoyance, il exprima ses doutes sur les moyens qu'avaient les démocraties de combattre le nazisme, recommandant la formation d'un corps d'élite aéroporté.

Les États-Unis, ayant été, le 7 décembre 1941, à Pearl Harbour, attaqués par le Japon, et ayant pris, le lendemain, la décision d'entrer en guerre, il s'employa à les inciter à débarquer en Afrique du Nord, ce qui allait se produire. Il aurait voulu pouvoir lui-même revenir dans un avion pour défendre son

pays ; mais personne ne voulut le laisser voler. Par contre, selon des archives, il semblerait que les services secrets états-uniens avaient envisagé de le pousser en lieu et place de De Gaulle.

Comme on l'avait invité à témoigner sur cette guerre de 1940 à laquelle il avait participé, qui avait si mal tourné et à laquelle, outre-Atlantique, on ne comprenait pas grand-chose, il entreprit la rédaction d'un livre où il montrerait que la France, notamment son armée de l'air, et surtout lui-même lors de sa mission du 23 mai 1940 au-dessus d'Arras, s'étaient courageusement battus. Le 20 février 1942, il publia en trois volets dans la revue "The Atlantic" un texte traduit par Lewis Galantière sous le titre "*Flight to Arras*"; le 6 avril 1943, il fut publié en volume chez "Reynal & Hitchcock", et en français aux "Éditions de la Maison française". Enfin, en novembre, il fut publié à Paris par les "Éditions Gallimard" sous le titre :

1942

"Pilote de guerre"

Fragment autobiographique de 240 pages, composé de vingt-huit chapitres

Saint-Exupéry raconte que, pilote dans un "Groupe de reconnaissance aérienne", il fut, en mai 1940, envoyé dans une «*mission absurde*» au-dessus d'Arras, étant alors soumis aux attaques des Allemands qui atteignent l'avion, voyant au sol la progression de leurs blindés et l'exode lamentable des Français, ce qui ne l'aurait pas empêché d'avoir et de dérouler ici de riches réflexions sur lui-même (à qui reviennent des souvenirs, en particulier de son enfance) qui estime avoir été changé par cette mission ; sur la défaite et la victoire, sur l'intelligence opposée à l'esprit ; sur la France ; sur la responsabilité («*Chacun est responsable*») ; sur le chef ; sur la «*morale du Collectif*» qui est rejetée (tandis que l'«*Égalité [...] est absurde*», que la «*Liberté*» n'est qu'«*une licence vague*») ; sur «*la Charité*» qui consiste à «*honorer Dieu à travers son image humaine*» ; sur le christianisme qui demande de «*porter les péchés des hommes*.» ; sur sa civilisation qui «*s'est appuyée sur Dieu*», qui doit reposer «*sur le culte de l'Homme au travers des individus*» ; sur «*l'Humanisme qui a prêché l'Homme*», mais «*a négligé le rôle essentiel du sacrifice qui fondait Dieu*» ; sur la nécessité «*de sauver l'héritage spirituel, sans quoi la race sera privée de son génie*».

Pour un résumé plus précis et pour un commentaire,
voir, dans le site, "Saint-Exupéry, 'Pilote de guerre'".

Publié par "Reynal & Hitchcock", "*Flight to Arras*" remporta un immense succès aux États-Unis, bouleversa ses lecteurs, demeura six mois en tête de la liste des meilleures ventes.

Le 28 avril 1942, Saint-Exupéry quitta New York, pour Montréal où il avait été invité à donner une conférence par son éditeur québécois, Bernard Valiquette, qui annonçait, dans son catalogue, une nouvelle édition de "*Terre des hommes*" «revue et augmentée de plus d'une centaine de pages entièrement inédites» (tirage qui fut entièrement détruit suivant le souhait de l'auteur comme en témoigne une lettre que lui envoya Bernard Valiquette). Le 29 avril, il déclara au journal montréalais "La presse" : «*J'ai horreur de la littérature pour la littérature. Pour avoir vécu ardemment, j'ai pu écrire des faits concrets. C'est le métier qui a délimité mon devoir d'écrivain.*» Il fut reçu à l'hôtel de ville, par le maire suppléant, Paul Leblanc.

Alors qu'il ne devait rester que cinq jours dans un Québec qui était dominé par un clergé catholique et une élite conservatrice, ayant été dénoncé comme pétainiste par les Français gaullistes vivant à New York, pour une question de visa, on lui interdit d'abord sa rentrée aux États-Unis. Il demeura donc cinq semaines à Montréal, à l'"Hôtel Windsor", où le rejoignit Consuelo. Il était dans un désarroi dont attestent les lettres qu'il écrivit à Natalie Paley.

Il fut alors invité à prononcer une conférence au "Palais Montcalm" de Québec, par Charles De Koninck, professeur de philosophie à l'"Université Laval", qui, ensuite, le reçut chez lui. Or lui qui, retrouvant peut-être chez les enfants cette fraîcheur de pensée et cette délicatesse d'âme qui ne l'avaient jamais abandonné, même aux heures les plus pénibles de son existence, s'intéressait beaucoup à eux, prenait un vif plaisir à éveiller leur curiosité, soit en leur racontant de belles histoires, soit en leur inventant des jeux plus ou moins savants, s'adressait à eux dans un langage à leur portée, captivait leur attention, étant heureux d'être admiré et aimé par un jeune auditoire occasionnel, les réactions de ce public devant lui être d'un profond enseignement, car il considérait que l'enfant est celui qui voit avec son cœur *«l'intérieur des choses»*, qui se moque des apparences, et se crée un univers imaginaire où tout lui semble évident, passa plus de temps accroupi avec ceux de Charles de Koninck, leur fabriquant des avions en papier, conversant avec l'aîné, Thomas, qui avait 8 ans et des cheveux blonds bouclés, et qui, ressentant une grande curiosité, le bombardait de nombreuses questions comme allait le faire *«le petit prince»* dans le conte qu'il allait rédiger à New York. Aux adultes, il soumit une énigme mathématique à laquelle ne put répondre un mathématicien de l'"Université Laval".

Le 25 mai, fut publié dans "The Sentier Scholastic" le texte d'une allocution intitulée **"Message aux jeunes Américains"**, car Dorothy Thompson lui avait demandé de s'adresser aux étudiants volontaires de la "Progressive education association". Il leur indiqua : *«Votre fraternité, vous ne la trouverez qu'en plus vaste que vous.»* - *«L'orgueil de la civilisation chrétienne, dont nous sommes issus, et que tous, croyants ou incroyants, nous faisons nôtre, est de chercher ce lien dans l'universel.»* - *«Il convient de fonder la communauté des hommes non sur l'exaltation des individus, mais sur la soumission des individus au culte de l'Homme.»* - *«Ce n'est pas ce que vous recevez qui vous fonde. C'est ce que vous donnez.»* - *«La Ligne naissait de nos dons. Une fois née, elle nous faisait naître.»*

Comme, à partir du 8 novembre 1942, des troupes anglaises et états-uniennes avaient débarqué en Afrique du Nord française (où il aurait voulu pouvoir rejoindre le groupe 2/33, qui y avait été reconstitué), les Allemands, craignant un débarquement dans le Sud de la France, alors encore «zone libre», décidèrent, le 11, de l'envahir et de l'occuper, tandis que les Italiens pénétrèrent dans la région des Alpes et la Corse, il s'exprima sur les radios états-uniennes avec cet appel aux Français :

22 novembre 1942
"D'abord la France"

Saint-Exupéry déclarait : *«La nuit allemande a achevé d'ensevelir le territoire. Nous pouvions encore connaître quelque chose de ceux que nous aimions. Nous pouvions encore leur dire notre tendresse, à défaut de partager le mauvais pain de leur table. Nous les entendions, de loin, respirer. C'est fini. La France n'est plus que silence. Elle est perdue quelque part dans la nuit, tous feux éteints, comme un navire. Sa conscience et sa vie spirituelle se sont ramassées dans son épaisseur. Nous ignorerons jusqu'au nom des otages que, demain, l'Allemagne fusillera. [...] C'est dans les caves de l'oppression que se préparent les vérités nouvelles.»* [...] *Le chef véritable c'est la France, qui est condamnée au silence. Haïssons les partis, les clans et les divisions. [...] Français, réconcilions-nous pour servir.»*

S'il exhortait ses compatriotes à l'unité, c'est que, d'une part, lui, qui avait défendu l'armistice, se refusait à condamner Pétain, car, à ses yeux, cela revenait à condamner les millions de Français qui s'étaient réfugiés dans la confiance qu'ils lui portaient ; et que, d'autre part, il se refusait à rejoindre de Gaulle, car ç'aurait été accepter le clivage mortel que les partisans de celui-ci établissaient entre héros et traîtres.

Malgré son prestige, il resta alors incompris, et son appel ne suscita que des sarcasmes chez la plupart de ses compatriotes aux États-Unis. Sa position n'était du goût ni des gaullistes ni des pétainistes. Elle lui valut même une réplique énergique de Jacques Maritain, philosophe jouissant

d'une grande autorité morale et intellectuelle, que lui-même estimait grandement ; qui était lui aussi exilé à New York, et qui avait pris position contre le régime de Vichy ; une polémique s'engagea entre les deux hommes : Saint-Exupéry lui écrivit une première fois, rédigea aussi une "*Mise au point*" qui accompagna la publication de son texte et la réponse de Maritain dans "*Pour la victoire*", le 19 décembre.

"*D'abord la France*" fut ensuite publié dans "Le Canada", un journal de Montréal, puis dans la presse française d'Afrique du Nord ; le 29 novembre, le "New York Times Magazine" en publia une traduction sous le titre "*An open letter to Frenchmen everywhere*".

Après que les "Éditions Gallimard" aient soumis "*Pilote de guerre*" au service de propagande allemand qui donna son accord, le livre fut publié en décembre 1942. Cependant, le régime de Vichy ne permit que l'impression de 2100 exemplaires. Haineuse, la presse collaborationniste se déchaîna contre l'auteur. Finalement, en février 1943, le livre fut interdit par les autorités d'occupation, mais des éditions clandestines furent publiées par les mouvements de résistants. Pourtant, l'entourage du général de Gaulle dénonça le livre avec la même violence, et, en décembre 1943, interdit sa publication en Algérie et dans la France libre, ce qui ne fit que fortifier le dédain de Saint-Exupéry envers ceux qu'il appelait «*les super-patriotes*».

À cette époque, il fit la connaissance du lieutenant Diomède Catroux qui avait été envoyé en mission à New York par les "Forces françaises libres".

En mars 1943, parut, dans la revue québécoise "Amérique française", un article de Saint-Exupéry intitulé "*Lettre à l'ami*" qui était, en fait, un extrait de la préface alors encore inédite qu'il avait écrite pour le livre de Léon Werth qui ne parut jamais, la préface allant finalement devenir "*Lettre à un otage*".

Malheureux dans son exil new-yorkais, fragilisé par la tourmente de l'Histoire, terrifié par cette «*civilisation du téléphone*» qu'il pressentait et exécrat, lui qui militait pour la participation des États-Unis à la lutte contre le nazisme et qui écrivait "*Citadelle*" (livre qui s'infléchissait sous le coup du conflit mondial qui n'avait fait que rendre plus aiguë la nécessité de réarmer les consciences), s'enfonça dans une dépression qui, toutefois, comme il était cyclothymique, fut créatrice. Quand son éditeur, "Reynal & Hitchcock", lui proposa, au débotté, d'écrire un conte pour Noël 1942, il le prit au mot, s'offrit ce divertissement, se réfugia dans l'enfance sacrée mais perdue (ce serait, semble-t-il, Élisabeth Reynal, l'épouse de son éditeur, qui lui suggéra de donner la parole à l'enfant qu'il ne cessait de dessiner), s'éleva au-dessus de l'Histoire immédiate, et, entre juin et novembre 1942, période heureuse d'abandon créatif au cours de laquelle il téléphona à Los Angeles à Annabella, pour lui lire des passages de son texte en souvenir du temps où c'était elle qui lisait à son chevet, conçut :

Avril 1943

"*Le petit prince*"

Roman de 110 pages

Un aviateur en panne dans le désert y rencontre un enfant blond venu de l'«*astéroïde B 612*», qu'il a quitté à cause de ses «*difficultés*» avec une rose unique et aimée ; qui lui fait part des expériences qu'il a faites au cours de son voyage ; qui reçoit d'utiles leçons de la part d'un renard ; qui découvre sur la Terre des roses en abondance, mais n'en retourne pas moins vers la sienne !

Pour un résumé plus précis et un commentaire, voir, dans le site, "Saint-Exupéry, "*Le petit prince*".

Le 6 avril 1943, "*Le petit prince*" fut publié à New York chez "Reynald & Hitchcock", en anglais, sous le titre "*The little prince*". Il obtint un grand succès.

Mais Saint-Exupéry avait déjà quitté les États-Unis sur un bateau faisant partie d'un convoi amenant cinquante mille soldats en Afrique du Nord. Lui, qui, ayant 43 ans, aurait pu demeurer à l'abri aux États-Unis, à qui on proposa d'être correspondant de guerre pour couvrir le débarquement en France qui se préparait, avait sollicité, réclamé, négocié même, par tous les moyens possibles, le droit de participer à l'effort de guerre, d'être encore utile en se battant contre les nazis, de risquer sa vie pour son pays occupé, de reprendre du service actif dans le groupe 2/33. Il refusait d'arrêter de voler car, pour lui, tout comme au temps de "l'Aéropostale", seuls ceux qui participent aux événements peuvent en témoigner ; et, disait-il, *« On ne peut écrire que ce que l'on vit. »*

Après plus de huit cents jours d'exil, il put rejoindre à Alger le groupe qui était désormais commandé par son ancien camarade, le lieutenant-colonel René Gavoille, qu'il avait d'ailleurs mentionné à plusieurs reprises dans "*Pilote de guerre*", et qui indiqua : « Saint-Ex était un excellent pilote, très adroit ; il faisait bien quelques petites fautes, non par distraction en vol (il était au contraire, là-haut, très méticuleux, et il avait une telle expérience !) mais par distraction au sol, au moment où nous lui donnions des explications ! » Il avait lui-même le grade de commandant.

Or le groupe était passé sous commandement états-unien, les avions portant sur leurs ailes et sur leur fuselage à la fois l'étoile de l'"US Air Force" et la cocarde tricolore des "Français libres", et ces avions, des "Lockheed Lightning P38", les plus rapides de l'époque, volaient à plus de 13 000 mètres, à plus de sept cents kilomètres à l'heure ; comme l'habitacle n'était ni pressurisé ni chauffé, les pilotes devaient porter une double combinaison dont l'une était chauffante, être équipés de chaussons fourrés, d'un gilet flottable, d'un parachute dorsal, d'une bouteille de secours d'oxygène sanglée sur la jambe gauche, tandis que, sur la jambe droite, étaient attachés un calculateur, une carte et un carnet de vol, et à la ceinture, un sac de poudre, deux fusées de repérage et une pochette de vivres concentrés ; aussi fallait-il les aider à s'installer dans le cockpit, pour boucler leur parachute, leur ceinture, vérifier le masque à oxygène, les fiches radio. Même s'il était bien stipulé que ces appareils ne pouvaient être pilotés que par des aviateurs de moins de trente ans, têtus comme une mule, il réussit tout de même, aidé par sa renommée, grâce à ses relations et aux pressions du commandement français à obtenir une dérogation.

Le 5 mai, il se présenta au "Palais d'été" à Alger devant le général René Chambe, son ami, devenu ministre de l'Information du général Giraud qui, après le débarquement allié de novembre 1942, fut durant plusieurs mois au pouvoir en Afrique française du Nord. Irrité de n'avoir pas pu venir immédiatement après le débarquement allié, il lui déclara : *« Présent au rendez-vous, mais avec six mois de retard, excusez-moi. C'est la faute aux gaullistes. »*. Chambe le conduisit auprès de Giraud, auquel il signifia la nécessité de contrer la propagande gaulliste qui jetait le trouble au sein de l'armée, et qu'il mit en garde contre la venue du général de Gaulle à Alger.

Il écrivit alors dans des lettres : *« J'ai dîné avec deux généraux idiots. Pauvre Giraud. Quel con : et quelle bande de cons l'entourent. Je sors de cette entrevue plus écœuré que jamais. / Difficile de se battre pour "rien". Je n'aime pas la locomotive gaulliste, à cause d'un certain nombre de ses aspects. Mais c'est une locomotive. Il n'y a rien en face, qu'un mannequin poussiéreux, désuet et ridicule [le vieillard qu'était Pétain]. Alors, où irais-je respirer ? » - « L'usine à haine, à irrespect qu'ils appellent le redressement, c'est une poubelle. C'est ce que j'ai connu de plus bas au monde. Moi je m'en fous. Je les emmerde. Leurs phrases m'emmerdent. Leur pompiérisme m'emmerde. Leur polémique m'emmerde et je ne comprends rien à leur vertu. / La vertu, c'est de sauver le patrimoine spirituel en demeurant conservateur de la bibliothèque de Carpentras. C'est de se promener nu en avion. C'est d'apprendre à lire aux enfants. C'est d'accepter d'être tué en simple charpentier. Ils sont le pays... pas moi. Je suis du pays. / Pauvre pays ! »*

En avril, quand parut "*The little prince*", il était à l'entraînement à Oujda. Il découvrit alors que le "Lockheed Lightning P 38" était un appareil d'une complexité telle qu'il perdit la joie de voler ; que, ne retrouvant pas les impressions de naguère, il pesta. Son corps aux multiples fractures le faisait souffrir

en permanence. De plus, ses camarades avaient vingt ans de moins que lui, étaient d'une autre génération, d'une autre culture. Rien ne pouvait plus à dissiper son angoisse. Se sentant vieux, lourd et fatigué, il confia à sa femme : *« Voyez-vous, Consuelo, j'ai 43 ans. J'ai subi des tas d'accidents. Je ne puis même pas me jeter en parachute. J'ai deux jours sur trois le foie bloqué, un jour sur deux le mal de mer. Une oreille qui, à la suite d'une fracture au Guatemala, bourdonne nuit et jour. Des soucis matériels immenses. Des nuits blanches usées contre un travail que les angoisses non épargnées rendent plus difficile à réussir que le déplacement d'une montagne. Je me sens tellement tellement las ! / Et je pars quand même, moi qui ai toutes les raisons de rester, qui ai dix mobiles de réforme, qui ai déjà - et durement - fait ma guerre. Je pars [...] pour la guerre. Je ne puis supporter d'être loin de ceux qui ont faim, je ne connais qu'un moyen d'être en paix avec ma conscience et c'est de souffrir le plus possible. De rechercher le plus de souffrance possible. Ça me sera généreusement accordé à moi qui ne peux, sans souffrir physiquement tel que je suis, porter un paquet de deux kilos, me relever d'un lit ou ramasser un mouchoir par terre. [...] Je pars pour souffrir et ainsi communier avec les miens. [...] Je ne désire pas me faire tuer, mais j'accepte bien volontiers de m'endormir ainsi. »*

D'Alger, il écrivit à Silvia Hamilton : *« On m'a reproché ma vie à New York. On m'a injurié. Alors aujourd'hui je suis bien content de pouvoir attester, en engageant ma chair jusqu'à la moelle que je suis pur. On ne peut signer qu'avec le sang. Je suis pilote sur P.38 au Photogroup Roosevelt, altitude et missions de guerre lointaines. Je me déteste bien trop pour me souhaiter de revenir. Je suis bien trop inconfortable dans ma vieille baraque de corps pour tenir beaucoup à cette planète. Aujourd'hui je suis bien content de pouvoir attester, en engageant ma chair jusqu'à la moelle, que je suis pur. »* À une autre de ses maîtresses, il fit savoir : *« Dans les circonstances graves, je donnerais priorité à ma femme, pour la seule raison qu'elle est ma femme. »*

Arrivant de Gibraltar dans un avion états-unien, surveillée par les services de renseignements alliés qui trouvaient suspecte sa liberté de mouvement, Nelly de Vogüé le rejoignit. Après son départ, il lui envoya plusieurs lettres pour lui dire qu'il regrettait leurs disputes, qu'il avait besoin d'elle et qu'il l'aimait. Il allait lui écrire une dernière lettre le 30 juillet 1944.

En mai, il se trouva à Oran où il rencontra Robert Murphy, conseiller du général Eisenhower en Afrique du Nord.

Dans le train qui le ramenait d'Oran à Alger, il rencontra une jeune femme de vingt-trois ans, originaire de l'Est de la France, mariée et résidant à Oran, officière et ambulancière pour la Croix-Rouge ; il s'éprit aussitôt d'elle, et la fréquenta durant la dernière année de sa vie, lui adressant des lettres qui allaient être publiées sous le titre ***"Lettres à l'inconnue"*** (voir plus loin) ; elle n'a apparemment pas répondu aux avances de cet amoureux plus transi que vif, dépit de voir l'élue de son cœur lui échapper.

Il publia :

Juin 1943
"Lettre à un otage"

Texte d'une vingtaine de pages composé de six chapitres

En décembre 1940, Saint-Exupéry arrive à Lisbonne pour se rendre aux États-Unis. La ville affiche une joie suspecte car s'y est rassemblé ce qui reste de bonheur. Il y a là des réfugiés parmi lesquels *« ceux qui s'expatrient loin de la misère des leurs pour mettre à l'abri leur argent »*. Il constate : *« On jouait au bonheur à Lisbonne, afin que Dieu voulût bien y croire. »* Il lance un dernier regard sur l'Europe livrée aux bombes et à la barbarie. Il rend hommage à tous les exilés, à tous ceux qui ont pris conscience de l'importance de leurs racines, et surtout à tous les Français pris en otage par le régime hitlérien : *« Il n'est pas de commune mesure entre le métier de soldat et le métier d'otages. Vous êtes des saints. »*. Car il veut penser à la France qui souffre, pas à celle qui se déchire.

Il monte dans le bateau où il retrouve la même sensation de désastre. Il se demande : Pourquoi vivons-nous? Qu'est-ce que le bonheur? Qu'est-ce que la solitude? Des souvenirs et des observations s'enchaînent pour une démonstration qui s'édifie petit à petit, par fragments. Il revient sur des éléments de sa vie, s'émeut au souvenir de la solitude féconde du désert : *«Le Sahara est plus vivant qu'une capitale, et la ville la plus grouillante se vide si les pôles essentiels de la vie sont désaimantés.»* Il affirme que l'essentiel est de créer des liens ; ensuite de les cultiver.

Il indique qu'il n'émigre pas aux États-Unis, car l'émigrant n'a plus de racines, tandis que le voyageur, même s'il se trouve temporairement hors des frontières de son pays, reste orienté vers lui par toutes ses affections : *«L'essentiel est de vivre pour le retour.»* Et, en France, il a un ami qui a cinquante ans, qui est malade et qui est juif. Le chapitre III est le souvenir de rencontres qu'il eut avec lui, à Pâques 1939 et à la mi-octobre, à Saint-Amour où celui-ci s'était réfugié ; il raconte un moment privilégié en sa compagnie dans un restaurant sur les berges de la Saône. Son ami est un des quarante millions d'otages enfermés comme dans une cave, mais *«c'est dans les caves de l'oppression que se préparent les vérités nouvelles»*. Ceux qui souffrent sont l'avenir : ils portent en eux l'Esprit. Ils sont des saints.

Un autre souvenir jaillit. Envoyé par son journal pour faire un reportage en Espagne en proie à la guerre civile, il avait été arrêté par des anarchistes, et conduit dans un poste de garde.

Il affirme que notre civilisation repose sur le respect de l'être humain, *«de son pouvoir essentiel, qui est de transformer et le monde et soi-même. La vie crée l'ordre, mais l'ordre ne crée pas la vie»* ; qu'il faut respecter ce qui est différent dans l'autre ; que ce lien crée une alliance fondée sur l'avenir et non sur l'origine. Seuls comptent pour l'homme la vie intérieure et... le sourire vers l'autre : *«Nous nous rejoignons dans le sourire.»* - *«Un sourire est souvent l'essentiel. On est payé par un sourire. On est récompensé par un sourire. On est animé par un sourire. Et la qualité d'un sourire peut faire que l'on meure.»*

Pour lui, la France est faite de ces différences pour lesquelles il se bat : *«Si je diffère de toi, loin de te léser, je t'augmente.»*

Commentaire

Initialement, Saint-Exupéry avait écrit une préface à *“Trente-trois jours”*, livre sur l'Exode, de son ami, Léon Werth, le dédicataire du *“Petit prince”*, qui était resté dans la France occupée ; qui, étant juif, s'était réfugié à Saint-Amour dans le Jura où l'écrivain lui avait rendu visite avant de partir pour les États-Unis en décembre 1940. Pour des raisons floues, le manuscrit ne parut pas. Saint-Exupéry remania sa préface pour en faire un texte indépendant qu'il rédigea en 1942 pendant son exil aux États-Unis, qui fut intitulé *“Lettre à un ami”* puis *“Lettre à Léon Werth”*, avant que son titre définitif soit *“Lettre à un otage”*. Ainsi, à travers un signe d'amitié envoyé à une personne en particulier, un ami, anonyme dans le texte, resté «otage» dans une France occupée, persécuté dans son pays qu'il ne pouvait quitter, le texte devint un hommage aux quarante millions de Français qui étaient otages sous l'occupation allemande.

C'est peut-être le texte le plus poignant de Saint-Exupéry car le plus sincère et direct. C'est un témoignage cru de son état d'esprit : *«La France, décidément, n'était plus pour moi ni une déesse abstraite, ni un concept d'historien, mais bien une chair dont je dépendais, un réseau de liens qui me régissait, un ensemble de pôles qui fondait les pentes de mon cœur.»*

Il s'y révèle un antimoderne : *«Aujourd'hui, je suis très profondément triste pour ma génération, qui est vide de toute substance humaine... Je hais mon époque de toutes mes forces. L'homme y meurt de soif [...] il n'y a qu'un problème, un seul de par le monde : rendre aux hommes une signification spirituelle. Faire pleuvoir sur eux quelque chose qui ressemble à un chant grégorien.[...] Ils auraient tant besoin d'un Dieu ! [...] Quand [la France] sera sauvée, alors se posera le problème fondamental de notre temps, qui est celui du sens de l'homme et auquel il n'est point proposé de réponse, et j'ai l'impression de marcher vers les temps les plus noirs du monde.»* - *«Les craquements du monde moderne nous ont engagés dans les ténèbres. Une politique n'a de sens qu'à condition d'être au service d'une évidence spirituelle.»*

On remarque encore ces autres passages :

-«Ça, c'est impressionnant, l'âge d'un homme ! Ça résume toute sa vie. Elle s'est faite lentement, la maturité qui est sienne. Elle s'est faite contre tant d'obstacles vaincus, contre tant de maladies graves guéries, contre tant de peines calmées, contre tant de désespoirs surmontés, contre tant de risques dont la plupart ont échappé à la conscience. Elle s'est faite à travers tant de désirs, tant d'espérances, tant de regrets, tant d'oublis, tant d'amour. Ça représente une belle cargaison d'expériences et de souvenirs, l'âge d'un homme ! Malgré les pièges, les cahots, les ornières, on a tant bien que mal continué d'avancer, cahin-caha, comme un bon tombereau. En maintenant, grâce à une convergence obstinée de chances heureuses, on est là.»

-«Et voici qu'aujourd'hui où la France, à la suite de l'occupation totale, est entrée en bloc dans le silence avec sa cargaison, comme un navire tous feux éteints dont on ignore s'il survit ou non aux périls de mer, le sort de chacun de ceux que j'aime me tourmente plus gravement qu'une maladie installée en moi. Je me découvre menacé dans mon essence par leur fragilité.»

-«Respect de l'homme ! respect de l'homme ! Là est la pierre de touche ! Quand le naziste respecte exclusivement qui lui ressemble, il ne respecte rien que soi-même ; il refuse les contradictions créatrices, ruine tout espoir d'ascension, et fonde pour mille ans, en place d'un homme, le robot d'une termitière. L'ordre pour l'ordre châtie l'homme de son pouvoir essentiel, qui est de transformer le monde et soi-même. Respect de l'homme ! respect de l'homme ! Si le respect de l'homme est fondé dans le cœur des hommes, les hommes finiront bien par fonder en retour le système social, politique ou économique qui consacrera ce respect ; une civilisation qui se fonde d'abord dans la substance. Elle est d'abord, dans l'homme, désir aveugle d'une certaine chaleur. L'homme ensuite, d'erreur en erreur, trouve le chemin qui conduit au feu.»

-«J'ai connu, vous avez peut-être connu, ces familles un peu bizarres qui conservaient à leur table la place d'un mort. Elles niaient l'irréparable. Mais il ne me semblait pas que ce défi fût consolant. Des morts on doit faire des morts. Alors ils retrouvent, dans leur rôle de morts, une autre forme de présence. Mais ces familles-là suspendaient leur retour. Elles en faisaient d'éternels absents, des convives en retard pour l'éternité. Elles troquaient le deuil contre une attente sans contenu. Et ces maisons me paraissaient plongées dans un malaise sans rémission autrement étouffant que le chagrin. Du pilote Guillaumet, le dernier ami que j'aie perdu et qui s'est fait abattre en service postal aérien, mon Dieu ! j'ai accepté de porter le deuil. Guillaumet ne changera plus. Il ne sera jamais plus présent, mais il ne sera jamais absent non plus. J'ai sacrifié son couvert à ma table, ce piège inutile, et j'ai fait de lui un véritable ami mort.»

-«Une politique n'a de sens qu'à condition d'être au service d'une évidence spirituelle.»

-«Nous nous découvrons vite des amis qui nous aident. Nous méritons lentement ceux qui exigent d'être aidés.»

-«Il faut allaiter longtemps un enfant avant qu'il exige. Il faut longtemps cultiver un ami avant qu'il réclame son dû d'amitié. Il faut s'être ruiné durant des générations à réparer le vieux château qui croule, pour apprendre à l'aimer.»

-«L'homme est gouverné par l'Esprit. Je vaux, dans le désert, ce que valent mes divinités.»

-«Le plaisir véritable est plaisir de convive.»

-«Les miracles véritables, qu'ils font peu de bruit !»

-«Nous sommes tous de France comme d'un arbre.»

«Il nous semble, à nous, que notre ascension n'est pas achevée, que la vérité de demain se nourrit de l'erreur d'hier, et que les contradictions à surmonter sont le terreau même de notre croissance. Nous reconnaissons comme nôtres ceux mêmes qui diffèrent de nous. Mais quelle étrange parenté ! elle se fonde sur l'avenir, non sur le passé. Sur le but, non sur l'origine. Nous sommes l'un pour l'autre des pèlerins qui, le long de chemins divers, peignons vers le même rendez-vous.»

Cet appel à tous ceux qui, épris de liberté, refusaient de subir, parut en juin 1943 chez "Brentano", éditeur de New York, alors que Saint-Exupéry avait déjà quitté les États-Unis pour l'Afrique du Nord. En février 1944, le texte parut à Alger dans le premier numéro de la revue "L'arche" dirigée par Jean Amrouche. En France, les "Éditions Gallimard" publièrent le texte en décembre 1944.

En juin 1943, Saint-Exupéry fut en entraînement à Laghouat, ayant alors à éviter de refaire des erreurs comme oublier de brancher son pilote automatique ou de sortir le train d'atterrissage !

Il rencontra alors un autre aviateur et écrivain, Jules Roy, qui avait combattu dans la "Royal Air Force" comme commandant de bord dans le groupe de bombardement "Guyenne", ce qui lui avait inspiré son roman, "*La vallée heureuse*", qui lui avait valu de gagner le prix Renaudot 1940. Ils se lièrent d'amitié. Jules Roy allait dire qu'«il avait le regard d'un oiseau de nuit cloué au plafond». Ils allaient échanger plusieurs lettres dans lesquelles Saint-Exupéry écrivit en particulier : *«Ce que je pense sur un homme n'est pas fonction de ce que cet homme pense sur moi.»* - *«Les idées valent ce que valent les hommes.»* - *«L'amitié se fonde sur l'identité du but spirituel.»* - *«Ce n'est qu'en matière de police que le contraire de la vérité soit l'erreur, et la vérité le contraire de l'erreur.»* - *«Triste époque que celle où l'on emprisonne Lavoisier, Eschyle, Einstein, Pascal ou Montaigne dans les bataillons d'une propagande politique, quelle que soit cette politique, et si même elle est souhaitable.»* Or, un jour, Saint-Exupéry apprit que Jules Roy le traitait de «salaud» parce qu'il n'avait pas rejoint le gaullisme ; il lui répondit dans une lettre que, cependant, il n'expédia pas.

Le 17 juin, il adressa à Robert Murphy une lettre dans laquelle il demandait de l'équipement pour son escadrille, évoquant ses mérites d'écrivain et d'aviateur, rappelant sa position face aux différentes factions de l'émigration, annonçant qu'il envisageait d'écrire un livre, un nouveau "*Flight to Arras*", mais que son propos n'aurait de poids que s'il s'appuyait sur des actes : *«Je ne puis que rentrer dans le silence si je ne fais pas la guerre.»*

Il publia :

Juillet 1943
"Lettre à un Américain"

On y lit : *«Toute propagande est un monstre amoral qui, pour être efficace, fait appel à n'importe quel sentiment noble, vulgaire ou bas.»* - *«Les cinquante mille soldats de mon convoi portaient en guerre pour sauver, non le citoyen des États-Unis, mais l'Homme lui-même, le respect de l'Homme, la liberté de l'Homme, la grandeur de l'Homme.»* - *«Comment penser sur la France si l'on ne prend pas une part de risque?»*.

Un officier ayant critiqué son attitude en présence d'un général (Chambe ou Béthouard), Saint-Exupéry exposa son état d'esprit dans :

Juillet 1943
"Lettre au général X"

Saint-Exupéry fait part de ses impressions de pilote du "P. 38", qui, *«parmi ses boutons et ses cadrans*», est *«une sorte de chef comptable*», comparant cette expérience, faite à un *«âge patriarcal*», à celles qu'il fit dans sa jeunesse. Il se plaint de sa vie *«au cœur d'une base américaine*» qui est un *«terrible désert humain*». Il se sent *«profondément triste*» d'être entouré d'hommes qui *«refusent d'être réveillés à une vie spirituelle quelconque*», les pilotes états-uniens se contentant de dire : *«Nous acceptons honnêtement ce job ingrat*». Il fustige ce *«siècle de publicité*», de *«régimes totalitaires*». Il s'afflige : *«Aujourd'hui, je suis très profondément triste pour ma génération, qui est vide de toute substance humaine... Je hais mon époque de toutes mes forces. L'homme y meurt de soif [...] Il n'y a qu'un problème, un seul de par le monde : rendre aux hommes une signification spirituelle. Faire pleuvoir sur eux quelque chose qui ressemble à un chant grégorien.[...] Ils auraient*

tant besoin d'un Dieu ! [...] Quand [la France] sera sauvée, alors se posera le problème fondamental de notre temps, qui est celui du sens de l'homme et auquel il n'est point proposé de réponse, et j'ai l'impression de marcher vers les temps les plus noirs du monde.» Il se moque : «On ne peut vivre de frigidaires, de politique, de bilans et de mots croisés [...] On ne peut plus vivre sans poésie, couleur ni amour.» - «Je hais cette époque de fonctionnariat universel où l'homme devient, sous un totalitarisme universel, bétail doux, poli et tranquille. On nous fait prendre ça pour un progrès moral ! Ce que je hais dans le marxisme, c'est le totalitarisme à quoi il conduit. L'homme y est défini comme producteur et consommateur, le problème essentiel étant celui de la distribution. Ce que je hais dans le nazisme, c'est le totalitarisme à quoi il prétend par son essence même.» - «Deux milliards d'hommes n'entendent plus que le robot, ne comprennent plus que le robot, se font robots.» - «Les hommes ont fait l'essai des valeurs cartésiennes : hors des sciences de la nature, cela ne leur a guère réussi.» - «L'homme n'a plus de sens.» - «L'homme moderne souffre d'un vide spirituel qui ne peut qu'engendrer son désespoir, même en temps de paix.» - «À quoi servira de gagner la guerre si nous en avons pour cent ans de crise d'épilepsie révolutionnaire? Quand la question allemande sera enfin réglée tous les problèmes véritables commenceront à se poser. [...] Faute d'un courant spirituel fort, il poussera, comme champignons, trente-six sectes qui se diviseront les unes les autres. Le marxisme lui-même, trop vieilli, se décomposera en une multitude de néo-marxismes contradictoires.» - «Les liens d'amour qui nouent l'homme d'aujourd'hui aux êtres comme aux choses sont si peu tendus, si peu denses, que l'homme ne sent plus l'absence comme autrefois.» - «L'homme robot, l'homme termite, l'homme oscillant du travail à la chaîne [est] châtré de tout son pouvoir créateur [...] on l'alimente en culture de confection, en culture standard comme on alimente les bœufs en foin.» - «La substance même est menacée, mais, quand elle sera sauvée, alors se posera le problème fondamental qui est celui de notre temps. Qui est celui du sens de l'homme et auquel il n'est point proposé de réponse, et j'ai l'impression de marcher vers les temps les plus noirs du monde.» - «La civilisation est un bien invisible puisqu'elle porte non sur les choses, mais sur les invisibles liens qui les nouent l'une à l'autre, ainsi et non autrement.» - «J'ai peur que nous ne soyons en marche vers la période la plus sombre de l'humanité».

Il termine sur ces mots déchirants : «Si je suis tué en guerre, je m'en moque bien. Ou si je subis une crise de rage de ces sortes de torpilles volantes qui n'ont plus rien à voir avec le vol et font du pilote parmi ses boutons et ses cadrans une sorte de chef comptable. [...] Mais si je rentre vivant de ce "job nécessaire et ingrat", il ne se posera pour moi qu'un problème : que peut-on, que faut-il dire aux hommes?»

Commentaire

Saint-Exupéry rédigea sa lettre dans une chambre où dormaient deux de ses jeunes camarades de combat états-uniens, dont il saluait le courage mais dont il regrettait l'étroitesse de vue et la tranquillité d'esprit, les sentant étrangers à sa nostalgie et à son inquiétude. Fustigeant le monde qui l'entourait, exprimant son dégoût de son existence, son dégoût ce qu'était devenue l'aviation, il paraissait avoir renoncé.

Il était nostalgique, mais avait raison de l'être, la nostalgie n'étant pas l'indice d'un désir de revenir en arrière, mais bien plutôt le signe d'un manque, l'expression du désir de retrouver, dans notre passé, des choses qui pourraient nous servir à sortir du présent clos qui nous enserme, des choses comme la solidarité familiale et sociale, la dignité du travail, le lien avec la nature, le sentiment d'une histoire commune et de valeurs partagées.

Mais, plus que tout, la perspective des années à venir le tourmentait. Il ne doutait pas de la victoire des Alliés, mais son inquiétude, qui ne tenait plus à l'événement, se fixait sur l'évolution spirituelle de ses contemporains

On pourrait croire que sa méditation relève du prosélytisme chrétien ; mais, au passage, il confie ne pas être croyant au sens habituel du terme. En effet, il place sa foi dans le souci d'une «civilisation» qui est le fruit de la culture, qui lui paraît être seule à même de donner du sens à la vie humaine.

On ne peut que constater que le monde est bien devenu tel qu'il le redoutait.

Ce texte est le dernier texte public que Saint-Exupéry écrivit. Ses dernières lettres furent désespérées.

En juillet et août, il revit à Tunis le lieutenant Diomède Catroux auquel il écrivit une lettre qu'il n'expédia pas, car, des propos insultants à l'égard de celui-ci ayant été tenus en sa présence, il tint à lui assurer sa sympathie et son admiration, avant d'évoquer la situation de la France, et de proclamer : *« Tant que l'homme ne sera pas un dieu, la vérité, dans son langage, s'exprimera par des contradictions. Et l'on va d'erreur en erreur vers la vérité. »*

Le 21 juillet, il fit sa première mission de reconnaissance en solo au-dessus de la France.

Mais, du fait de trop d'incidents et d'atterrissages ratés, il fut, le 11 août, interdit de vol par le commandement états-unien. Il revint alors à Alger où il habita chez son ami, le docteur Pélissier. Tout en poursuivant ses démarches pour reprendre du service, supportant de plus en plus mal son inaction forcée, il continua à travailler sur "*Citadelle*", répondant en riant à ceux qui l'interrogeaient sur la date de parution de cette œuvre : *« Je n'aurai jamais fini... C'est mon œuvre posthume »*.

Sollicité pour intervenir en sa faveur auprès du commandement allié, le général de Gaulle refusa de le faire et même de rencontrer cet officier qui contestait sa légitimité en tant que chef de la France libre ; lorsqu'il parlait d'écrivains résistants, le général ne citait pas le nom de Saint-Exupéry.

Cependant, on ne clouait pas au sol un homme de sa trempe : il tempêta, joua de sa notoriété, fit intervenir en sa faveur aussi bien le général Elliot Roosevelt, fils du président des États-Unis, que Henri Frenay, commissaire aux prisonniers dans le "Comité de libération nationale", ou le général Giraud.

Envoyé à Alger par la revue "Life", John Phillips, jeune photographe de presse, chercha aussitôt à rencontrer celui dont la notoriété auprès du public états-unien était immense ; il tomba sous son charme, lui consacra un reportage photographique, et décida de l'aider à retrouver sa place dans l'aviation militaire ; il intervint auprès de John Reagan McCarry, l'officier qui avait en charge la photographie de presse pour tout l'espace italien, et du général Ira Eaker, commandant des forces aériennes alliées en Méditerranée, que Saint-Exupéry alla relancer à Naples. Au printemps 1944, il l'autorisa à rejoindre son unité combattante alors basée à Alghero, en Sardaigne, et à effectuer en territoire ennemi plusieurs vols, qui furent émaillés de pannes et d'incidents.

En novembre, il écrivit une lettre à Joseph Kessel qui resta inachevée et ne fut jamais expédiée ; il y donnait son avis sur la signature de l'armistice, et évoquait sa position de pilote de guerre qui n'avait plus à sa disposition que la parole qu'il avait mise au service du peuple français pour continuer le combat ; on y lit : *« L'anarchiste doit sa grandeur à ce qu'il n'a pas triomphé. S'il triomphe, il ne peut sortir de sa soupière qu'une larve vaniteuse qui ne m'intéresse pas. »* - *« Certes Vichy était atroce. Mais un organisme se fabrique un trou du cul pour les fonctions d'excrétion. »* - *« Quand les enfants en sont à mourir c'est la France qui meurt. »*

En décembre, il écrivit à Nelly de Vogüé : *« Le moral ? Oh ! ça ne va pas. Je ne puis pas supporter cette époque, je ne le puis pas. Tout s'est aggravé. Il fait nuit dans la tête et froid dans le cœur. Tout est médiocre. Tout est laid. Je leur reproche une chose avant tout. C'est de ne pas fonder l'allégresse. C'est de ne pas solliciter les dons. C'est de ne rien tirer des hommes. C'est très étrange. Je n'ai jamais, jamais été aussi seul au monde. J'ai comme un chagrin inconsolable. Je ne sais pas si j'en puis guérir. Il n'est personne pour me soigner. Quelle misère humaine que ce pays ! Cette poubelle des continents. Cette voie de garage où tout se délabre. Mon Dieu, j'ai tout de même été heureux dans la vie quelquefois - jamais très longtemps. Pourquoi n'ai-je plus droit à une matinée de soleil ? Le triste, triste, c'est que je n'ai rien à espérer. Oh ! non, ce n'est pas physique ma tristesse. Je sais bien que je ne supporte pas l'angoisse sociale. Je suis tout rempli, comme un coquillage, de ce bruit-là. Je ne sais pas être heureux seul. L'Aéropostale, c'était l'allégresse. Tout de même, comme c'était grand ! Je ne puis plus vivre dans cette misère. Je ne le puis plus. »* La lettre parvint à Nelly de Vogüé le 18 février 1944.

Il poursuivit la rédaction de "*Citadelle*".

En mai 1944, il fut finalement réaffecté, et reprit ses missions.

Dans la nuit du 29 au 30 mai, il rédigea un projet d'article qu'il confia à John Phillips, pour qu'il le fasse publier ; il exprimait sa reconnaissance à l'égard des États-Uniens, à qui il devait tant ; il stipulait qu'on ne doit pas risquer sa vie pour des intérêts matériels mais pour une «*croisade spirituelle*».

Le 6 juin puis le 29 juin, en vol, il perdit l'usage d'un moteur, et rentra miraculeusement.

Le 17 juillet, le groupe 2/33 s'installa à Borgo, non loin de Bastia, en Corse.

Le 30 juillet, il écrivit une lettre où il fit part du sentiment d'usure et la profonde tristesse qu'il éprouvait face au spectacle d'un monde grégaire et utilitariste dans lequel «*rien ne lui caresse le cœur*» : «*Je suis lourd d'une musique qui jamais plus ne sera comprise.*» ; où il disait se sentir perdu dans une époque qu'il «*déteste de toutes ses forces*» et qui le rendait «*malade*» ; où il se demandait ce qu'il fallait dire à l'homme nouveau, ce «*fonctionnaire universel*» privé de toute spiritualité, c'est-à-dire de toute substance et dévoré par un système économique corrupteur ; il terminait par ces mots : «*Si je suis descendu, je ne regretterai absolument rien. La termitière future m'épouvante. Et je hais leurs vertus de robots. Moi, j'étais fait pour être jardinier.*» Il n'envoya pas cette lettre.

Le 31 juillet, il partit pour une huitième mission dont l'objectif était une observation de la région de Grenoble et d'Annecy, qui consistait à photographier les points stratégiques (routes, aéroports, ponts, gares) afin de préparer le débarquement en Provence prévu pour le 15 août. Sur la piste de l'aérodrome de la base de Borgo, à 8 h.35, il s'envola à bord d'un "Lockheed Lightning P 38" immatriculé 223, emportant du carburant pour six heures de vol. Il allait être ensuite établi qu'il survola effectivement Grenoble, mais qu'il fit des détours pour survoler la maison de Saint-Maurice-de-Rémens dans laquelle sa famille avait vécu jusqu'en 1932, pour aller vers Cabris, près de Grasse, où habitait sa mère, puis vers Agay où résidait sa sœur. À l'heure prévue de son retour, il ne se présenta pas, n'émit aucun appel radio. Il avait disparu. Sitôt cette nouvelle reçue, commencèrent à pleuvoir les plus folles rumeurs. On imagina qu'il avait été victime d'un tir de D.C.A., d'un manque d'oxygène, d'un incident technique, d'une faute de pilotage. Quand on découvrit sur son bureau la lettre qu'il y avait laissée, et surtout ses derniers mots, on se demanda s'il n'avait pas commis un suicide. Un mythe pouvait naître, tout autant qu'une énigme. Tout était réuni pour qu'il entre dans la légende.

Marie de Saint-Exupéry se réfugia alors dans la prière, écrivit des poèmes où elle parla de son fils, donna des conférences, et s'attacha à faire publier ses écrits posthumes.

En 1945 parut "*La phénoménologie de la perception*", que l'auteur, le philosophe français Merleau-Ponty, acheva par une citation de "*Pilote de guerre*" : «*Tu loges dans ton acte même. Ton acte, c'est toi. [...] L'homme n'est qu'un nœud de relations, les relations comptent seules pour l'homme.*» Il faut signaler que, ayant montré que l'être humain n'est que ce qu'il fait, Saint-Exupéry rencontra des échos favorables chez les philosophes de l'immédiat après-guerre.

Saint-Exupéry étant mort sans testament et sans descendant, en 1947 fut conclu un accord réglant sa succession : à Consuelo revenait la moitié des revenus tirés de l'œuvre ; à la famille Saint-Exupéry l'autre moitié, plus les droits moraux, à savoir qu'elle devait donner son accord à tout ce qui touche à l'univers de l'écrivain. Nelly de Vogüé déposa à la Bibliothèque Nationale de nombreux documents le concernant, qui, toutefois, ne pourront être consultés que cinquante ans après sa mort (survenue en 2003), et elle s'occupa de l'édition posthume de ses manuscrits.

La même année, Sartre, dans *“Situations II”*, salua en lui un précurseur qui nous apprend que «le monde et l’homme se révèlent par les entreprises».

La même année encore, dans un texte intitulé *“Un homme complet”*, Léon-Paul Fargue écrivit : «Saint-Ex, c’était toujours un ambassadeur de la création du monde qui nous offrait une chance de plus. Pour ceux qui le lisent dans les familles, dans une chambre d’étudiant, sur un champ de bataille, en solitude, il est resté de lui un grand passage d’anges sur la page blanche, sur la première page blanche de nos vies fragiles, possibles encore, qui tremblent cependant de connaître une mort moins pure que la sienne.»

En 1948, il fut déclaré «mort pour la France».

Cette année-là fut fondée l’*“Association des amis de Saint-Exupéry”* groupant, entre autres, Yvonne de Lestrang, Henry de Ségogne, André Gide, Jean Schlumberger, François d’Agay.

Cette même année fut publié *“Saint-Exupéry tel que je l’ai connu”*, un livre de Léon Werth dans lequel il plaça le journal qu’il avait tenu dans son refuge du Jura, et où il avait consacré de nombreuses pages à son ami.

Fut surtout publié ce qu’on peut considérer comme le septième des sept livres que Saint-Exupéry s’était, en 1929, engagé à fournir aux *“Éditions Gallimard”* :

1948

“Citadelle”

Ensemble de 219 textes (600 pages)

À la tête d’un *«empire»* du désert, dont le tableau se précise peu à peu, le jeune prince, qui est le narrateur, se souvient de son père, le fondateur de l’empire ; de son affirmation de la nécessité d’une autorité absolue ; des leçons (extrêmement longuement déroulées) qu’il donnait à celui qui devait lui succéder, lui indiquant la meilleure manière de gouverner les sujets, la morale totalement idéaliste à appliquer lui-même et à imposer aux autres ; lui enseignant surtout, la nécessaire soumission totale à Dieu. Or, son père ayant été assassiné, il lui succéda, mais ne sut pas résister à l’aspiration à la liberté de ses sujets et à leurs révoltes.

Pour un commentaire, voir, dans le site, *“SAINT-EXUPÉRY, “Citadelle”*”

La publication de *“Citadelle”* fit grand bruit. Mais le livre, très étonnant, fut très mal accueilli par les critiques, et boudé par le public.

En 1949 parurent *“Antoine de Saint-Exupéry”* de P. Chevrier (pseudonyme de Nelly de Vogüé) et *“Saint-Exupéry”* de Luc Estang.

Le 12 mars 1950, au *“Journal officiel”*, le commandant Antoine de Saint-Exupéry fut cité à l’ordre de l’armée de l’Air à titre posthume, pour avoir «prouvé, en 1940 comme en 1943, sa passion de servir et sa foi en le destin de la patrie», et avoir «trouvé une mort glorieuse, le 31 juillet 1944, au retour d’une mission de reconnaissance lointaine sur son pays occupé par l’ennemi».

Cependant, le mystère de sa mort demeurant, fut menée une enquête quasi policière, longtemps sans résultat, jusqu’à ce que, en 1972, on ait pu penser qu’il avait livré un combat avec un avion allemand. Il fut vite établi que c’était impossible puisque son avion, étant strictement consacré à l’observation, n’avait aucun armement. Cependant, cela relança l’enquête, et on lança une première expédition de recherches menée, en octobre 1992, dans la baie des Anges, devant Nice, puis une autre, en 1993,

dans le golfe de Giens, sans résultat. Mais, le 7 septembre 1998, un pêcheur marseillais remonta dans ses filets, du côté de l'île de Riou, au large de Marseille, un objet insolite qui se révéla être la gourmette de Saint-Exupéry. Puis, le 20 avril 1999, on découvrit, au large de Cassis, une queue de "Lockheed Lightning P 38". Trois ans plus tard, on remonta un train d'atterrissage, puis un tronçon de carlingue et un turbocompresseur, et apparut le chiffre 223, la preuve irréfutable. À partir des pièces déformées, on procéda à une simulation informatique de l'accident qui montra un piqué dans l'eau, presque à la verticale et à grande vitesse. Sa cause n'est pas éclaircie : panne technique, malaise du pilote, attaque aérienne ou autre. Au grand dam des proches de Saint-Exupéry, l'hypothèse du suicide fut même de nouveau évoquée, d'autant plus qu'on peut la voir annoncée par les conduites finales de Jacques Bernis dans "*Courrier Sud*" et de Fabien dans "*Vol de nuit*". Signalons que, en 2022, Michel Bussi, dans "*Code 612. Qui a tué le Petit Prince?*", une fiction se fondant sur des «éléments avérés» et se posant comme une «contre-enquête mystérieuse, surprenante et poétique», fit remarquer à quel point la mort du personnage et celle de son auteur, qui eurent lieu à quelques mois d'intervalle, se ressemblent.

En 1950, dans "*L'homme en procès*", Pierre-Henri Simon, étudiant Malraux, Sartre, Camus et Saint-Exupéry, déclara que : «Après Malraux, Sartre et Camus, convoquer Saint-Exupéry au procès de l'homme, c'est apparemment chercher un effet de contraste et appeler un témoin à décharge. Contrairement à ceux qui ont vu le tragique ou l'horrible, ou l'absurde de la condition humaine, construit leur œuvre et leur pensée sous le soleil noir du pessimisme et trouvé courage au-delà du désespoir, il n'a cessé, lui, de montrer des actions grandes, des natures généreuses, la joie de construire et la puissance créatrice de la foi et de l'espérance. » celui-ci avait besoin de croire à la valeur de ce qu'il faisait.»

On publia :

1953
"**Carnets**"

C'est un ensemble de notes de travail que Saint-Exupéry rassembla de 1935 à 1940. Dès le départ, elles font appel, non à la mystique, à la morale ou à la philosophie, mais à la science : «*Nous considérons comme un lâche, dans la démarche scientifique, quiconque, pour sauver une théorie qui lui est chère, refuse de la soumettre à une critique serrée des faits et de l'histoire.*» Il se livra même à ce qu'on pourrait presque appeler une profession de non-foi, critiquant des témoignages sur le Christ, des textes de l'Ancien et du Nouveau Testaments, relevant des variations de l'Église, des contradictions mêmes de son enseignement. Mais il repoussa aussi le raisonnement démonstratif considéré comme un cercle vicieux. Que les problèmes appartiennent à la logique, à la philologie, à la pédagogie, à l'Histoire, à la politique, à la littérature, chacun d'eux fut passé au crible de la raison, en vertu d'une méthode qui est celle-là même du savant, donna lieu à des réflexions et à des aphorismes, dont :

-«*C'est l'esprit qui mène le monde et non l'intelligence.*»

-«*Je crois tellement en la vérité de la poésie. Le poète n'est pas plus futile que le physicien. L'un et l'autre recourent des vérités mais celle du poète est plus urgente car il s'agit de sa propre conscience.*»

-«*Ce petit ingénieur de l'X [l'École polytechnique] avec lequel je déjeunais à Perpignan et qui ne savait rien hors les équations de sa fonction et le poker d'as. Quelque chose en lui est manqué. Il peut s'imaginer heureux, il peut se préférer ainsi, il manque le bonheur véritable. Il ne sait pas le goût de la pleine mer.*»

-«*L'homme et la forêt. Quand il n'y aura plus rien que l'homme, l'homme s'emmerdera excessivement. Il a déjà perdu contact avec le fauve, et, en partie, avec les forces de la nature, et voici qu'il transforme la planète en terre maraîchère.*»

-«Rendez-nous, disent avant tout les hommes, rendez-nous l'éternité. Rendez-nous nos religions, serait-ce celle des fêtes de famille, des anniversaires, des patries, de l'olivier que j'ai planté et que mon fils cultivera. Rendez-nous cela que nous sommes et qui dure au-delà de nous-mêmes. Permettez-nous de changer en pierres précieuses un corps périssable.»

-«La cause profonde du dépouillement de l'individu de toute originalité particulière trouve des racines [...] dans le perfectionnement des moyens de communication (déplacement des inconnus l'un vers l'autre mais surtout identité des sources : journaux, radio, téléphone, transports en commun). Manquent étrangement silence et prière. Les âmes d'aujourd'hui deviennent de corne.»

-«Nous sommes étrangement soumis aux objets, sans doute à cause de la longue pédagogie publicitaire que nous avons subie. En cela nous sommes des barbares. En cela beaucoup de barbares - nous le sentons confusément - nous apparaissent comme civilisés. En cela le recul religieux est un désastre qui nous démeuble notre monde spirituel.»

-«La grandeur naît d'abord - et toujours - d'un but situé en dehors de soi. Dès que l'on enferme l'homme en lui-même, il devient pauvre.»

-«L'idée de grandeur seule élargit l'homme. L'homme réduit à n'être que lui-même, qui se contente de son auge et de son petit de remplacement, qui accepte son lot d'idées sans prétendre pour elles à l'universalité, est un homme satisfait, un homme mort.»

-«La grande angoisse à apaiser est bien celle, si fondamentale, de l'angoisse des hommes et des enfants.»

-«Dieu est vrai, mais créé par nous.»

-«Que m'importe que Dieu n'existe pas, Dieu donne à l'homme de la divinité.»

On remarque sa réaction à un ouvrage portant sur la religion : «*Sophisme Sertillanges : dans "Les sources de la croyance en Dieu", le père Sertillanges divise les hommes en croyants et incroyants...*».

Une édition intégrale parut en 1975.

1953

“Œuvres complètes de Saint-Exupéry”

Cette première édition fut réalisée dans “La bibliothèque de la Pléiade” par Roger Caillois qui y écrivit : «Saint-Exupéry ressent du mépris, presque du dégoût, pour la littérature sans provision. Il ne veut rien écrire que sa vie ne garantisse ou qu'il n'ait eu l'occasion de vérifier à ses dépens. C'est en quoi l'univers proprement littéraire lui demeure suspect, pour autant qu'il trompe le lecteur en le transportant dans un monde facile et fallacieux. Saint-Exupéry reste l'un de ces hommes contraints à l'exactitude, pour qui l'imagination peut bien s'ajouter à la réalité, mais non pas en tenir lieu ; car la réalité les absorbe tout entiers et sévèrement. Ils n'ont que les loisirs, et les heures creuses que leur consent leur métier, à vouer aux livres, qu'ils les écrivent ou qu'ils les consomment. [...] Pour la mettre à l'abri de toute contestation et comme pour en établir les droits, il n'est pas de sacrifices qu'un Saint-Exupéry n'ait consentis, qu'il n'ait convoités. À une époque où la littérature sert communément d'alibi, cette honnêteté luxueuse apporte tout ensemble une preuve de la grandeur et de l'indépendance d'un écrivain et d'une œuvre. N'en déplaise aux délicats qui estimerait devoir souligner qu'elle n'implique aucun mérite proprement littéraire, pareil excès de conscience, en effet inutile au chef-d'œuvre, vient cependant à point pour autoriser jusqu'à la littérature très dégagée des contingences humaines, qui a leur préférence et qui périliterait encore plus sûrement sans un tel parrainage.»

Ce volume, où figura une illustration de “*Citadelle*” par André Derain, allait faire longtemps les plus grosses ventes de la collection, alors que Saint-Exupéry rencontrait l'indifférence ou le dédain de la critique et de l'Université.

1953
“Lettres de jeunesse (1923-1931)”

En 1976 parut une nouvelle édition sous le titre “Lettres de jeunesse à l'amie inventée”.

1955
“Lettres à sa mère (1910-1944)”

1956
“Un sens à la vie”

Recueil de textes de 262 pages

Ce sont :

- La nouvelle intitulée “L'aviateur”.
- Les reportages sur l'U.R.S.S. et sur la guerre civile d'Espagne.
- “La paix ou la guerre”, éditoriaux émouvants écrits au lendemain de Munich, en octobre 1938, à la demande du journal “Paris-Soir” ; Saint-Exupéry y exprima son anxiété pour l'avenir et chercha désespérément des témoignages de fraternité à travers des luttes dont il devinait qu'elles étaient le prélude à un bouleversement général.
- “Le pilote et les puissances naturelles”, récit de la lutte qu'il eut à mener contre les éléments déchaînés, au cours d'un vol de reconnaissance au-dessus de la Patagonie. On y lit : «Alors, descendant heure par heure cet escalier d'étoiles vers l'aube, on se sent pur. Quand maintenant, gaz réduits, moteur assoupi, le pilote glisse vers l'escabe, et qu'il considère la ville où sont les misères des hommes, leurs soucis d'argent, leurs bassesses, leurs envies, leurs rancœurs, il se sent pur et hors d'atteinte.»
- La “Lettre aux Français”.
- La “Lettre au Général X”.
- Les préfaces à deux livres et à un numéro de “Document” consacré aux pilotes d'essai ; ici aussi Saint-Exupéry nous mène à l'essentiel : «L'essentiel? Ce ne sont peut-être ni les fortes joies du métier, ni ses misères, ni le danger, mais le point de vue auquel ils élèvent.»

Commentaire

Ces textes sont du plus vif intérêt et de la plus grande importance. La nouveauté qui les caractérise n'est ni dans l'expression ni dans les thèmes : dès la première page, en effet, Saint-Exupéry est en pleine possession de son style, et, dans tous ces écrits, se montre soucieux des mêmes problèmes humains ; la nouveauté réside dans le fait que nous le découvrons nouvelliste, reporter, éditorialiste et préfacier. Sa gloire, si grande et si justifiée, a fait négliger les pages groupées dans cet ouvrage, qui sont cependant de la qualité des œuvres maîtresses.

En 1956, la base aérienne 113 Saint-Dizier-Robinson fut nommée “Saint-Exupéry”.

En 1958, toujours sous le pseudonyme de Pierre Chevrier, Nelly de Vogüé publia “Saint-Exupéry”.

La même année encore, dans “Les paroissiens”, Jean Cau plaça un article intitulé “Le Comte Antoine de Saint-Exupéry” où il écrit : «Une prose d'un ennui mortel ; un style léché et parfait d'autodidacte : le “modern style” type des années d'avant-guerre ; la décomposition guindée de la prose gidienne et du nombre valéryen ; une manière toute d'artifices de “bien écrire” et d'écrire “poétique” et “lyrique”, que je ne puis souffrir. Qu'ai-je découvert encore? Une pensée d'une faiblesse insigne et d'une

profondeur telle que l'eau vous en arrive aux chevilles. Ah ça, je vous assure qu'in ne perd jamais pied avec Saint-Exupéry. Pas de risque de noyade lorsqu'on traverse ce fleuve ! J'en avais pardessus la tête, en revanche, de "l'homme", de "l'humain", de la "fraternité", de "la chaleur", de "l'équipe" et de cette métaphysique à la portée de tous / En outre, j'ai mis le doigt (c'est facile) sur un truquage essentiel : Saint-Exupéry se veut à la fois guerrier (homme de guerre), aristocrate, nietzschéen et tout ce que vous voudrez dans le genre et à la fois aspire à je ne sais quelle communion mystique, fraternelle et virile entre "les hommes". Or, de deux choses l'une : ou bien on prône une morale nietzschéenne de seigneurs - et après tout, pourquoi pas ? - ou bien on parle très humblement de l'homme. Ce qui m'irrite, ce qui me paraît faux, c'est le mélange des deux. Cette volonté d'être un seigneur qui se sent frère de ses sujets parce qu'il se découvre avec eux le plus vague des dénominateurs communs, à savoir qu'il est lui aussi un homme. Ô la belle découverte !»

En 1958 encore, dans *"Une Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui 1938-1958"*, Pierre de Boisdeffre plaça un article *"Notre Jean-Jacques"* dans lequel il porta ce jugement : «Ce style direct, dépouillé, sans fioritures, c'est celui qu'au même moment mettent à la mode Malraux, puis Hemingway et les romanciers américains des années 30 : style de constat, sans bavures ni recherche, efficace et dense ; une écriture influencée par le cinéma, toute en gros plans avec des images violentes, en coup de poing ou en lame de couteau. Style de reporter, de photographe, par opposition à la longue phrase musicale d'un Proust, à la mélodie plus brève d'un Gide ou d'un Mauriac. [...] Saint-Exupéry est un éducateur. Le plus convaincant, le plus salubre que nous ayons eu depuis Jean-Jacques. Qu'il soit plus facile d'exporter son enseignement chez les peuples sous-développés que de le mettre en pratique chez nous n'enlève rien à sa valeur d'exemple. De *"Vol de nuit"* à *"Citadelle"*, cette œuvre constitue une curieuse revanche de la vie sur la Littérature - revanche exceptionnelle à une époque où les grandes œuvres naissent et se développent sur le terreau des vies manquées.»

En 1959, on publia de nouveau, dans la "Bibliothèque de la Pléiade", les **"Œuvres complètes de Saint-Exupéry"** réunies par Roger Caillois.

En 1960, Jean-Louis Bory dans *"Pour Balzac et quelques autres"*, dans un article intitulé *"Peut-on sauver Saint-Exupéry?"*, écrivit : «L'ennui, avec Saint-Ex, est que, céleste au triple titre de saint, d'archange et d'aviateur, il participe de tous les ciels - catholique, laïc, marxiste. Il s'offre, avec une malléabilité qui laisse rêveur, à toutes les propagandes - celle du camp de jeunesse à la Vichy comme celle du commando mquisard. Il prêche dans toutes les bibliothèques, à Moscou comme à Versailles. Il faut avouer que c'est bien commode. [...] Quand on parle tant de l'action et des hommes, je préfère qu'on le fasse à ras de terre (et non Terre) et que l'espoir prenne le pas sur l'espérance. Il est arrivé à Saint-Exupéry de plonger ses mains dans le cambouis, je veux bien le croire, et cela ne le dégoûtait pas. Plonger ses mains dans l'humain dégoûte Saint-Ex. C'est bien joli, la nostalgie de l'innocence puérile, mais c'est avec des grandes personnes qu'on fait le monde et les grandes personnes sont ce qu'elles sont. À force de détourner le nez de l'homme pour ne considérer que l'Homme, on remplace vite, dans l'exaltation lyrique, le courage par l'héroïsme, l'idéalisme par le dédain des valeurs matérielles, la méfiance envers la foule par le mépris du peuple. Le survol entraîne le sermon.»

En 1963, des **"Œuvres"** de Saint Exupéry furent publiées par la "Nouvelle Librairie de France", avec des lithographies originales de Georges Feher.

En 1965, Jean-François Revel dans *"En France"* écrivit : «Le plus grand de ces succès [de librairie] depuis trente ans est Saint-Exupéry, l'homme-coucou qui a remplacé le cerveau humain par un moteur d'avion. Ses sornettes à hélice tournent toutes à l'exaltation du "chef" (mot qui, privé de tout complément, devrait être réservé aux chefs cuisiniers) et de "l'équipe" bien commandée, bien tenue en main. Saint-Exupéry, qui envahit à la fois les sujets du bachot et les kiosques des gares, le livre de poche et le livre de luxe, les revues et les hebdomadaires (il faut du génie pour fabriquer numéros

spéciaux sur numéros spéciaux en réchauffant inlassablement une matière aussi pauvre), Saint-Exupéry est devenu bien plus qu'un auteur, c'est un saint, un prophète. Pour comprendre la France, il faut voir que l'écrivain influent ce n'est pas Gide, ce n'est pas Breton, c'est Saint-Ex, qui a révélé aux Français qu'une ânerie verbeuse devient profonde vérité philosophique si on la fait décoller du sol pour l'élever à sept mille pieds de haut. Le crétinisme sous cockpitt [sic] prend des allures de sagesse, une sagesse que nos jeunes ont sucée avec une farouche avidité.»

En 1965 parut "*Saint-Exupéry*" de A. Devaux.

En 1967 parut "*Saint-Exupéry en procès*" de René Tavernier, ensemble d'articles critiques :

- "*Le comte Antoine de Saint-Exupéry, vingt ans après*" par René Tavernier ;
- "*Un homme complet*" par Léon-Paul Fargue ;
- "*Plus tard, la perfection de la mort*" par Léon Werth ;
- "*Voyage de l'Universel*" par le général Chassin ;
- "*Retour au combat*" par Jules Roy ;
- "*Saint-Exupéry fraternel*" par Pierre Guillain de Bénouville ;
- "*Pilote au 2/33*" par Jean Leleu ;
- "*Le magicien*" par Pierre Chevrier ;
- "*Un prince*" par Louis Barjon ;
- "*Ce qui demeure*" par Roger Stéphane ;
- "*Grandeur de l'homme*" par Roger Caillois ;
- "*L'espérance de l'homme*" par Georges Mounin ;
- "*Situation de Saint-Exupéry*" par André Beucler ;
- "*Peut-on sauver Saint-Exupéry de Saint-Ex?*" par Jean-Louis Bory ;
- "*Une image du courage, une leçon de morale*" par François Nourissier ;
- "*Notre Jean-Jacques*" par Pierre de Boisdeffre ;
- "*Un talent mineur, mais d'une noblesse amicale*" par Pol Vandromme ;
- "*Les jeux de l'inconscience*" par Marc Saporta ;
- "*Une prose et ses implications*" par Jean Ricardou ;
- "*Saint-Exupéry présent au monde*" par Casamayor.

En 1968, parut "*Saint-Exupéry*" de R.M. Albérès.

En 1972, "***Terre des hommes***" fut publié en "Folio"

En 1975, fut découvert un astéroïde auquel on donna le nom de Saint-Exupéry.

En 1978 parut "*Antoine de Saint-Exupéry, laboureur du ciel*" de C. Cate.

La même année, dans "*Le musée de l'Homme*", François Nourissier plaça un article intitulé "*Une image du courage, une leçon de morale*" où il écrivit : «Il existe une niaiserie Saint-Exupéry, c'est hors de doute [...]. On a fait de Saint-Exupéry [...] un "routier" volant ; l'auteur d'excellents ouvrages de la collection "Signes de Piste", mais auréolés d'une gloire ennereffienne [auprès des rédacteurs de la "Nouvelle Revue Française"] : qu'y pouvait-il? Aviateur, il a écrit des romans courts et réalistes sur l'univers de son aventure quotidienne. Ces romans ont plu. Il a plu, lui, au petit milieu qui entourait alors les éditions Gallimard. [...] Je crois qu'il convient d'abord de remarquer l'innocence de Saint-Exupéry. Il n'est pour rien dans cette polémique autour de sa "figure". Pour lui, la gloire posthume a été plus abusive qu'une veuve : elle a peut-être trompé d'innombrables lecteurs sur la marchandise... C'est fait et l'on n'y peut plus rien, sinon souligner l'injustice qui consiste à reprocher à un homme une mésaventure qui n'arrive qu'à sa mémoire. Ensuite, je crois bon de rappeler, tout bêtement, que Saint-Exupéry fut un homme courageux. Dans l'affection que lui vouent les plus jeunes de ses lecteurs, on doit pouvoir déceler une bonne part d'estime pour l'homme. Les garçons de 18 ans, contrairement aux vues pessimistes des magazines, raffolent des héros. Après tout, Saint-Exupéry, des atterrissages de

fortune dans les sables du Rio de Oro à la mort en combat aérien, n'a pas mené une vie de littérateur. Regardez les autres : un Sartre, un Camus, un Bazin (je prends ceux que les statistiques signalent comme les préférés des gamins), ça fait rond-de-cuir, pion, banquette de café, citadin. Je crois qu'inconsciemment les jeunes gens ont l'intuition de cette nuance. Un peu de courage leur paraît garantir la littérature ; c'est son encaisse-or. Les livres ne constituent jamais pour eux (comme ils ont raison !) qu'une circulation fiduciaire. [...] Après tout, un homme qui a joué souvent sa peau en sait sur le monde davantage qu'un professeur de philosophie au lycée du Havre [c'est-à-dire Jean-Paul Sartre !]. Sinon davantage : autrement. Peut-être la vie est-elle beaucoup plus simple que ne le croient les beaux esprits ! Peut-être, au bord de la mort risquée, dans ces épreuves rudimentaires que sont le combat, le pilotage, les rapports entre hommes un peu rustauds, découvre-t-on de ces évidences honorables qui font plus tard rigoler les malins ? Peut-être, en un mot, le plus bête n'est-il pas où l'on pense ? »

Le 28 mai 1979, Consuelo de Saint-Exupéry mourut après avoir légué ses droits à son secrétaire, l'Espagnol José Martinez Fructuoso qui, en 2005, publia des écrits de l'écrivain dans *"Antoine et Consuelo de Saint-Exupéry, un amour de légende"*. D'où un affrontement avec la branche issue de la sœur d'Antoine, Gabrielle d'Agay, qui finit devant les tribunaux. En 2008, il se fit condamner. Mais, en 2014, les d'Agay furent contraints à leur tour de lui reverser des revenus tirés d'un dessin animé inspiré du *"Petit prince"*. Finalement, eut lieu une réconciliation entre la succession Antoine de Saint-Exupéry-d'Agay et la succession Consuelo de Saint-Exupéry, mettant fin à une guerre juridique de dix-huit ans infructueuse pour obtenir la cotitularité des droits d'auteur.

En 1980-81, Saint-Exupéry apparut sous les traits du comédien Benoît Allemane dans la mini-série, *"L'Aéropostale, courrier du ciel"*, de Gilles Grangier, diffusée sur "FR3".

On publia :

1982
"Écrits de guerre 1939-1944"

Sont rassemblés des documents et des témoignages, dispersés et peu connus, pour certains inédits sur la période 1939 à 1944. Cet ensemble de lettres, d'interviews, de messages et d'allocutions radiophoniques éclaire vivement l'attitude de Saint-Exupéry pendant cette période mouvementée.

Commentaire

On y lit :

-«*J'écris depuis l'âge de 6 ans. Ce n'est pas l'avion qui m'a amené au livre. Je pense que si j'avais été mineur, j'aurais cherché à puiser un enseignement sous la terre.*»

-«*Si j'ai vaguement appris à écrire, c'est parce que je vois cruellement tous mes défauts. Aucune phrase n'est jamais sauvée. Elle n'est pas folle, ma vieille formule : je ne sais pas écrire, je ne sais que corriger.*»

-«*Parce que je suis jusqu'au cou dans le bain des contradictions, ou bien je crèverai ou bien je verrai clair en moi-même.*»

Ce recueil a été préfacé par Raymond Aron qui écrivit : «Nombre de lecteurs, parmi les jeunes, éprouveront peut-être quelque peine à comprendre pourquoi Saint-Ex voulut combattre pour la France jusqu'à sa mort, pilotant un appareil interdit aux plus de trente ans, lui qui en avait plus de quarante, tout en rejetant toute affiliation au général de Gaulle et au gaullisme. Ces textes donnent une réponse.»

La version états-unienne, *"Wartime writings 1939-1944"* fut préfacée par Anne Morrow-Lindbergh.

En 1986, Renaud Matignon dans un article du "Figaro" intitulé "*Saint-Exupéry, c'était à lire...*" écrit : «C'est une morale de l'héroïsme, qui ne doit rien au culte de la guerre. Elle fait des baroudeurs sans bagarre, des aventuriers exemplaires mais humbles, des héros sans tuerie. Commander est une servitude, on l'assume ; servir est une liberté, on la conquiert. Dans une époque que la fascination de l'action tout à la fois enflamme et paralyse, "*Vol de nuit*" frappe au cœur ; c'est qu'il propose pour demain une vision planétaire et un modèle pour aujourd'hui. C'est Gide lui-même, l'homme des phrases masquées et des sentiments sinueux, Gide l'immoraliste, qui préface le roman et qui y découvre que le bonheur de l'homme n'est pas dans la liberté, mais dans l'acceptation d'un devoir. Il a reconnu dans le sacrifice chanté par Saint-Ex l'aboutissement d'un individualisme surmonté : celui qui a vaincu le petit cow-boy que nous sommes, et que nous promenons d'amourette en insignifiance et de caprice en hâblerie, pour trouver le regard éloquent et le rire grave qui éclairent de quelque lueur divine ce ciel noir et cet avion absurde et obstiné.»

En 1990 parut "*Saint-Exupéry*" de Jules Roy.

Cette année-là, la Banque de France émit un billet de cinquante francs à l'effigie de Saint-Exupéry.

En 1992 parut "*L'essentiel est invisible : une lecture psychanalytique du "Petit Prince"*" de E. Drewermann.

En 1994, on marqua le cinquantenaire de sa mort de différentes façons :

- Les "**Œuvres complètes**" furent de nouveau publiées dans la "Bibliothèque de la Pléiade" par M. Autrand et M. Quesnel avec la collaboration de Paule Bounin et Françoise Gerbod, qui, comme on avait procédé à une lecture renouvelée des manuscrits, des textes de jeunesse ou des "*Carnets*", purent prendre une plus juste mesure de l'homme et de son œuvre ; dans l'introduction, M. Autrand écrit : «Pareil élan ne met pas Saint-Exupéry à l'abri des ambiguïtés. Les grands reportages nous en font au moins découvrir deux. D'abord, tout en étant un inconditionnel de l'individu, Saint-Exupéry, au nom d'un homme plus grand, manifeste à l'occasion une certaine indulgence pour les systèmes qui, faisant miroiter une grandeur future, asservissent de fait les individus. La tentation totalitaire l'a par moments effleuré. On s'en rend compte par exemple lorsqu'il est sur le point d'excuser même les terribles procès staliniens : "*Je devine déjà qu'il y a là un grand irrespect pour l'individu, mais un grand respect pour l'homme, pour celui qui se perpétue à travers les individus et dont il s'agit de bâtir la grandeur*". La grandeur de l'homme peut devenir une menace pour l'individu. Ensuite l'homme lui-même peut être également nié dans sa réalité concrète et particulière si en lui est systématiquement visée une dimension plus grande. [...] À côté de son œuvre littéraire, la lecture de pareils textes s'impose.» (malgré les précautions oratoires d'usage inhérentes à un exercice d'ordinaire plutôt laudatif, on sent poindre l'embarras devant une philanthropie aux accents trop brutaux et pour le moins équivoque).

- Un album lui fut consacré.

- Furent aussi publiés : "*Saint-Exupéry : Le sens d'une vie*" par Alain Cadix - "*Saint-Exupéry : a biography*" par Stacy Schiff.

- Fut présenté, par "France 3", un téléfilm de Robert Enrico, "*Saint-Exupéry : La dernière mission*", retraçant sa vie, son rôle étant tenu par Bernard Giraudeau.

En 1996, Saint-Exupéry apparut, sous les traits de Tom Hulce, dans le film "*Guillaumet, les ailes du courage*", réalisé par Jean-Jacques Annaud en images "IMAX 3D", diffusé au 'Futuroscope".

La même année sortit le film "*Saint-Ex*", d'Anand Tucker, où Bruno Ganz interprète son personnage.

En 1998, la collection "Découvertes" de Gallimard lui consacra un volume.

La même année parut "*Antoine de Saint-Exupéry*" d'Alain Vircondelet, et Nathalie des Vallières publia "*Saint-Exupéry, l'archange et l'écrivain*".

En 1999, les "**Œuvres complètes**" de Saint-Exupéry furent de nouveau publiées dans la "Bibliothèque de la Pléiade".

La même année, dans "L'express", Daniel Rondeau publia un article intitulé "*Saint-Exupéry... "No pictures"*" où il écrivit : «Ce que les gaullistes ont à reprocher à Saint-Ex, c'est de ne pas avoir rejoint la France libre. Pour eux, s'il y a un pilote qui compte dans l'escadrille Littérature et Liberté (groupe 36/45), c'est Saint-Malraux, ce grand d'Espagne et d'Alsace-Lorraine, et lui seul. L'auteur de "*Pilote de guerre*" tombe dans une zone de silence vaguement méprisant. On le considère avec le seul respect dû aux auteurs de livres pour enfants (mais en lui préférant la comtesse de Ségur), aux billets de banque et aux serpents de mer, puisqu'il se trouve régulièrement quelqu'un pour prétendre avoir retrouvé au fond d'un trou un débris de son avion, de sa gourmette ou de sa chevalière.»

En 1999 encore, Nathalie des Vallières publia "*Les carnets de Saint-Exupéry*".

En 2000, pour marquer le centième anniversaire de Saint-Exupéry, l'aéroport de Satolas, près de Lyon, prit le nom de "Lyon Saint-Exupéry", et la gare de Satolas prit celui de "Gare de Lyon-Saint-Exupéry TGV".

Cette année-là fut publié un livre de Consuelo de Saint-Exupéry intitulé "*Mémoires de la rose*" qu'elle aurait écrit après la mort de son mari, où elle avait racontée la vie qu'ils avaient eue ensemble ; livre qu'elle aurait enfermé dans une malle placée dans une mansarde de sa maison, qui aurait été découvert vingt ans après sa mort par José Martinez-Fructuoso ; Alain Vircondelet améliora la qualité de la langue, le divisa en chapitres et l'édita ; ce récit palpitant, émouvant, loin des légendes, qui permet de mieux comprendre l'homme Saint-Exupéry, le montre avec ses forces et ses faiblesses ; il remporta un grand succès et fut traduit en seize langues

En 2003, Nathalie des Vallières publia "*Les plus beaux manuscrits de Saint-Exupéry*", ouvrage offrant une vaste collection de lettres, de photos et de plus de 80 manuscrits originaux dont plusieurs conservés dans des collections particulières et, de ce fait, rarement accessibles.

On publia :

2006

"Dessins : Aquarelles, pastels, plumes et crayons"

Saint-Exupéry fut un écrivain dont l'œuvre littéraire et le message de fraternité acquirent leur pleine consécration par l'alliance inédite du dessin et du récit poétique. Du château de Saint-Maurice-de-Rémens à ses domiciles parisiens, de Casablanca à New York, il laissa derrière lui des dessins nés de sa fantaisie, de son inspiration, de ses rencontres, Surtout, en publiant "*Le petit prince*", il nous laissa le témoignage le plus abouti de sa passion pour le dessin.

Il avait déclaré : *«Comme je suis hors du jeu, je n'ai jamais dit aux grandes personnes que je n'étais pas de leur milieu. Je leur ai caché que j'avais toujours cinq ou six ans au fond du cœur. Je leur ai aussi caché mes dessins. Mais je veux bien les montrer à mes amis. Ces dessins, c'est des souvenirs.»*

Dans ce volume furent réunis de nombreuses esquisses ou œuvres plus achevées, reproduites jusqu'alors de façon fort dispersée, ainsi qu'un ensemble de dessins inédits recueillis auprès de collectionneurs du monde entier.

Le 16 septembre 2006, à Northport, fut inaugurée une statue du «*petit prince*», œuvre de Winifred S. DeWitt Gantz.

On publia :

2007

‘Manon, danseuse et autres textes inédits’

Les autres textes inédits étaient : *‘Je suis allé voir mon avion ce soir’*, *‘Le pilote’*, *‘On peut croire aux hommes’* ; ils avaient tous été retrouvés sous la forme de manuscrits de travail, de notes, et rédigés dans les années 1930 ; on peut se demander s'ils n'en faisaient qu'un ? s'ils sont des états ou fragments d'un même ensemble où Saint-Exupéry, qui y mêla souvenirs personnels et réflexion morale, aurait prolongé son œuvre pour transmettre, par une autre voie, ses convictions et délivrer son enseignement ? si leur proximité tient simplement à l'époque de leur rédaction ? s'ils ne sont que des trames pour des discours qu'il a préparés, notamment à l'occasion de sa tournée de conférences entreprise sur le pourtour méditerranéen en novembre 1935 ?

Le 29 novembre 2007, à Paris, Sotheby's vendit, pour 228500 euros, au petit "Musée des lettres et manuscrits", créé en 2004 dans le 6^e arrondissement, les lettres que Saint-Exupéry avaient envoyées à la jeune femme de vingt-trois ans, dont il s'était épris en Algérie, et qui avaient été conservées par sa famille. Elles furent publiées :

2008

‘Lettres à l'inconnue’

Recueil de neuf lettres d'amour

Elles avaient été écrites par Saint-Exupéry à la jeune femme qu'il avait rencontrée en mai 1943 en Algérie.

Sept de ces lettres sont ornées de dessins du petit prince, et, dans l'une, Saint-Exupéry plaça un texte de douze feuillets intitulé *‘Le petit prince et son goût pour la brebis’*, où il se mettait dans la peau de son personnage (*«Je me souviens d'avoir été berger. Je veillais seul. On dormait à côté de moi tout enroulée dans sa laine comme une brebis. Et je posais ma main sur la toison de laine. Je veillais sur mon petit troupeau endormi.»*), révélant ainsi le lien qui l'unissait à son personnage.

Commentaire

Cet ensemble de fac-similés accompagnés de transcriptions constitue un document particulièrement émouvant, car il y avait quelque chose de pathétique dans cette démarche de Saint-Exupéry qui répondait à un besoin d'être rassuré plus que de séduire.

En 2009, fut créée par les héritiers la "Fondation Antoine de Saint-Exupéry pour la jeunesse", pour soutenir, en France et dans le monde, des projets humanitaires mais aussi la formation de jeunes apprentis mécaniciens aéronautiques.

La même année, le journaliste Jean-Claude Perrier fit sur Saint-Exupéry une «enquête littéraire» intitulée *‘Les mystères de Saint-Exupéry’*. Il s'y intéressa avant tout à l'homme en s'appuyant sur des éléments nouveaux, découvrit un être en perpétuelle quête d'affection féminine, inlassable auteur de missives enflammées et lyriques, mais aussi un amant prosaïque qualifiant les rencontres passagères de *«salles d'attente»*. Il montra que fut tout aussi complexe son rapport au politique, sa méfiance à la limite de la paranoïa envers les gaullistes, coupables à ses yeux de sectarisme. Enfin, il révéla que celui qui avait écrit que le plus beau métier consistait à *«unir les hommes»* divisa

beaucoup après sa mort, car, faute de testament, la succession fut houleuse entre l'épouse, Consuelo, et la famille.

En 2010, fut publié par Philippe Forest "*Chacun est seul responsable de tous : morale de Saint-Exupéry*".

Le 13 décembre 2016, fut placée sur un mur du Panthéon de Paris une plaque portant ces mots : "À la mémoire d'Antoine de Saint-Exupéry, poète, romancier, aviateur disparu au cours d'une mission de reconnaissance aérienne le 31 juillet 1944".

En 2017, fut installée, dans la gare "TGV" de l'aéroport de Lyon, une monumentale statue de bronze de Saint-Exupéry, l'œuvre de trois amis passionnés de l'écrivain-aviateur, intitulée "*Brila estonteco*" (qui signifie "avenir radieux" en espéranto).

En 2018, dans le film "*16 levers de soleil*" consacré à l'astronaute français Thomas Pesquet, fut établi un parallèle entre celui-ci et Saint-Exupéry. Le documentaire s'ouvre d'ailleurs sur une phrase de "*Citadelle*" : "*L'avenir, tu n'as point à le prévoir mais à le permettre.*" Puis l'édition de la Pléiade des œuvres de l'écrivain-pilote flotte au milieu de la station spatiale. Enfin, un échange fictif se tisse entre les deux hommes.

En 2018 encore, parut dans la collection "Quarto" "*Du vent, du sable et des étoiles. Œuvres*", volume qui contient "*Courrier Sud*", "*Vol de nuit*", "*Terre des hommes*", "*Pilote de guerre*", "*Le petit prince*", "*Lettre à un otage*", "*Citadelle*", "*Poèmes de guerre*", "*L'adieu*", "*Le carnet de Casablanca*", "*Un vol et autres contes*", "*Poèmes pour Loulou*", "*Manon, danseuse*", "*L'aviateur*", "*Lettres à l'inconnue*", "*Souvenirs et correspondances*", "*Scénarios*", "*Manuscrits et dessins*". Cette édition, établie et présentée par Alban Cerisier, fut enrichie de très nombreux documents inédits ou méconnus, certains en couleurs.

En 2018 enfin, le "Musée d'archéologie sous-marine" de Saint-Raphaël (où il résida de nombreuses années et où des descendants indirects vivent toujours) présenta "*Antoine de Saint-Exupéry : du vent, du sable et des étoiles, des nuages aux profondeurs*", une exposition proposant un parcours dans ses vies multiples et son œuvre, montra des objets lui ayant appartenu, dont la gourmette repêchée au large de Marseille, des photos sous-marines de l'épave de l'avion, découverte en 2000.

En 2020, à "La Sucrière" de Lyon, fut présenté "*Un Petit Prince parmi les hommes*", une exposition immersive destinée à voyager à travers le monde retraçant sa vie et son œuvre.

On publia :

2021

"Correspondance (1931-1944), Antoine de Saint-Exupéry, Consuelo de Saint-Exupéry"

Ce sont 160 lettres et télégrammes, en grande majorité inédits, accompagnées d'illustrations (des croquis de Saint-Exupéry, des dessins de Consuelo, des photographies). Cet ensemble révéla la relation d'amour passionnelle mais bien souvent orageuse, tumultueuse, qui unissait deux personnalités entières, lui, l'aviateur volage, étant de toutes les aventures, elle étant une femme exubérante aimant par-dessus tout son indépendance. Ils formaient donc un couple infernal et pathétique, car, malgré les conflits, chacun trouva toujours les mots pour dire à l'autre son manque, sa solitude, sa détresse, son pardon, son espoir, son attachement indestructible. Cette correspondance montre bien le grand narcissisme de l'écrivain dont on découvre combien il s'écoute (au point qu'on peut même se demander si certaines lettres n'ont pas été écrites pour la postérité !), combien il veut d'abord être aimé plutôt qu'aimer. Il écrivit à Consuelo : "*Je vous ai fuie et je vous ai*

cherchée.» - «*Consuelo chérie vous ne comprenez pas que vous me faites souffrir.*» Elle lui répondait : «*Je pleure d'émotion, j'ai si peur d'être exilée de ton cœur.*»

En 2023, en France, 418 écoles, collèges et lycées portent le nom de Saint-Exupéry.

Vue d'ensemble

L'homme

Saint-Exupéry, qui mesurait 1m84 et affichait un fort embonpoint, avait une stature impressionnante. Il présentait de larges épaules, une tête massive, presque ronde. Léon-Paul Fargue nota : «Saint-Ex avait le regard étonné, l'ovale étonné et, pourtant, il se dégageait de son visage clair et sain, une impression de grand sérieux, tantôt évangélique et tantôt scientifique.» Ce regard perçant, parfois amusé ou ironique, dégageait, avec une intelligence toujours en éveil, une franchise assez brutale, mais affectueuse.

Homme d'une vitalité intense, qui, émerveillé par la vie, sut en capter le merveilleux, il s'exprima dans l'action, mais montra aussi d'exceptionnelles qualités morales. Sa grande noblesse de cœur le rendait fidèle en amitié. Pour de nombreux témoins, il fit preuve d'une bonté et d'une probité vraiment exemplaires, s'étant efforcé d'aider les siens dans la gêne. Mais d'autres prétendent qu'il exerça une véritable tyrannie à l'égard de ses proches ; qu'il se livra, sur sa mère en particulier, à une exploitation systématique, inspirée par le plus total égoïsme.

Par ailleurs, entier dans ses jugements, il n'aimait pas qu'on le contredise, même si les objections qu'on lui opposait étaient fondées ; il voulait avoir le privilège de résoudre lui-même les contradictions décelées dans un raisonnement qu'il avait pourtant longuement médité.

Peu expansif, ne se livrant à des confidences qu'avec les rares amis dont il était sûr, il se révélait au contraire fort communicatif lorsqu'on l'interrogeait sur l'aviation et les autres sujets auxquels il s'intéressait (sciences physiques et mathématiques, biologie, astronomie, philosophie, etc.). Tous ceux qui ont entretenu des rapports avec lui, aussi brefs qu'ils aient été, savent le pouvoir de séduction qu'il exerçait sur son entourage.

Il montra toujours une grande attention à ses racines, à ses souvenirs, surtout ceux du paradis de son enfance, et on peut d'ailleurs considérer que l'auteur du *"Petit prince"* s'aimait enfant.

Malgré son appartenance à l'aristocratie, malgré son éducation, il sut parler avec les ouvriers de Saurer ou avec les mécaniciens d'avions, se souciant de leurs problèmes, et souhaitant pouvoir les aider.

Il émanait de lui une séduction qu'il ne cessa de vouloir exercer sur de nombreuses femmes, ses multiples amours n'étant toutefois pas, selon son biographe, Alain Vircondelet, «le signe d'un donjuanisme, mais d'une errance affective». Si certains signalent que, à telle période de son existence, sa conduite ne fut pas «irréprochable» (ils parlent d'une «petite amie» qu'il eut à Toulouse, et qu'il quitta brusquement ; de «virées» dans des boîtes de nuit ; d'une danseuse «lâchée» pour épouser Consuelo), on sait avec certitude qu'il a aimé les Françaises Louise de Vilmorin, Nelly de Vogüé, Annabella et l'«*inconnue*» d'Algérie, les États-Uniennes Jane Lawton et Silvia Hamilton, surtout la Sud-Américaine, Consuelo Suncin. Avec cette femme, qui était franche, exubérante et impulsive, qui restait pour lui l'ancrage dont il avait besoin, il se forgea un amour idéal que favorisaient l'absence, la solitude et la distance qui les séparait. Mais, malgré toutes ses déclarations de fidélité, il ne cessa de la tromper, pouvant d'ailleurs écrire le même jour des lettres à d'autres femmes en employant le même lexique qu'avec elle, car il était toujours à la recherche d'une forme de pureté, de lumière, dans l'amour, toujours en grande attente d'un amour impossible à réaliser, tant il était demandeur, d'un amour qui se refusait d'autant plus que son attente n'était jamais satisfaite. Il chercha continuellement un être qui puisse, comme une mère, le consoler de tout ce qui lui était fardeau, et lui donner à voir un horizon, une étoile.

En fait, son besoin d'être aimé et compris était en contradiction avec sa difficulté d'aimer, de construire une relation apaisée ; avec sa volonté de prendre de la distance pour redécouvrir ce qui le

tenait aux autres. Ses rapports avec les femmes furent malaisés, étant un mélange de machisme, de condescendance, et de sentiments protecteurs. Manifestant, d'une part, un besoin de tendresse, de consolation, de retour au foyer, de présence et de proximité de ses proches, et, d'autre part, ressentant l'appel du monde, chaviré entre dépression et état de grâce, à la fois enthousiaste et songeur, véhément et généreux, passionné dans tout ce qu'il entreprenait, exalté dans ses sentiments, il était donc traversé par des polarités contradictoires, et on trouve chez lui un côté obscur, presque pathologique, que cacha l'image mythique qu'on a voulu donner de lui.

S'il avait l'obsession de «*créer des liens*», c'était parce qu'il n'était pas facile pour lui d'en établir. Malgré l'affection témoignée à et par Consuelo Suncin, il portait en lui la marque des hommes atteints dans leur être profond par la difficulté de vivre. Il était d'une grande fragilité psychologique et sentimentale. Son âme en béance était toujours au bord d'un gouffre. Et, dans plusieurs de ses œuvres («*Courrier Sud*», «*Vol de nuit*», «*Le petit prince*»), se profile une envie de lâcher les commandes, et de trouver un moyen d'échapper à la vie qu'il aurait pu trouver lors de sa dernière mission.

Le pilote

Passionné par son métier, il vola en tout sur au moins 31 appareils différents, totalisant plus de 6 500 heures de vol. Même s'il fut trop victime de distractions et d'accidents, d'une audacieuse fantaisie lors de certains atterrissages ou décollages, ses camarades aviateurs ont toujours reconnu son habileté, sa ténacité, la précision et la rapidité de ses réflexes, et sa remarquable présence d'esprit dans les «coups durs».

Il fut pilote de ligne, chargé alors d'un transport du courrier qui était au service de la communauté humaine, et «défricha» le ciel en créant de nouvelles voies de communication.

Il fut aussi pilote d'essai.

Il fut encore pilote de raids qui, non seulement se soldèrent par des échecs, mais apparaissent en contradiction avec les principes sur lesquels il fonda son éthique, puisqu'il répéta que le courage ne réside pas dans le goût du risque ni dans le mépris de la mort ; qu'il est indispensable de se créer un but commun. Fut-il alors poussé par le simple désir de la performance ? Eut-il besoin de connaître cette ivresse du vol qui serait comparable à l'ivresse du combat ? Voulut-il défendre la cause de l'avion et justifier le sacrifice de tant d'hommes qui s'étaient dévoués à cette cause ? Si on peut admirer l'audace, l'ardeur du pilote, on peut regretter qu'il ait mis sa vie en danger si gratuitement dans des entreprises individuelles, en vue d'un exploit sportif ne satisfaisant que sa vanité.

Il fut enfin pilote de guerre effectuant alors des missions cruciales et périlleuses, qui lui permirent de nouveau de se sacrifier pour l'intérêt commun. Il y trouva une fin tragique que, cependant, il aurait peut-être provoquée.

Ces différentes expériences lui permirent de parler comme nul autre d'une invention caractéristique du XX^e siècle, l'avion ; de considérer les choses sous un angle tout à fait nouveau, d'embrasser le monde d'en-haut ; surtout, de nourrir son œuvre d'écrivain.

De son métier et de son «*outil*», l'avion, il retint en fin de compte non pas l'aspect technique ou exaltant mais simplement l'occasion qu'ils donnent à quelques hommes de se rendre compte de la puissance de leur volonté, de reconnaître leurs limites, d'admettre leur responsabilité à l'égard de tous, de se convaincre de la primauté d'un but qui «*vaut plus que la vie*». Traversant des aventures dangereuses, il y acquit un sentiment aigu et pathétique de la vie, et y atteignit vite une hauteur et une profondeur de vue puissante et authentique.

L'écrivain

Roger Caillois put porter ce jugement : «Saint-Exupéry n'est pas essentiellement un homme de lettres, en particulier par la conception qu'il a de la littérature. Il est un homme d'action à qui l'action ne suffit pas.»

En effet, s'il eut des ambitions littéraires (comme l'indique le contrat signé avec Gallimard), la littérature ne fut pas pour lui un métier. S'il la tenait pour un «instrument de civilisation», selon l'expression de Roger Caillois, il ne cachait pas sa défiance à l'égard des «gens de lettres» qui pensent plus qu'ils n'agissent, et qui, malgré leur habileté ou leur talent, se laissent prendre au piège

des belles phrases, bien construites, truffées de mots rares ou d'expressions recherchées, mais sans grande signification. Il ne voulait pas que sa propre littérature soit un divertissement. Surtout, pour lui, avant d'écrire, il fallait vivre, acquérir une certaine expérience du monde qui vous donne le droit de témoigner ; il pensait qu'écrire, c'est rendre compte d'une attitude intérieure vis-à-vis de la vie, et créer une manière d'être qui soit aussi fidèle que possible au principe générateur qui l'inspirait. Il se méfiait des prétextes à faire de la littérature. Il rejetait ce qu'il y a de faux, de mensonger, de fictif, d'inutile dans les livres de remarquables prosateurs qui vendent des idées et des sentiments comme de vulgaires marchands. Il méprisait ces prétendues autorités littéraires qui préfèrent le clinquant et l'insolite au naturel, ou qui font étalage de leur culture avec tant d'impudeur. Il critiquait cette maladie de l'écrivain qui s'efforce d'enjoliver un récit par de savantes évocations stimulant l'imagination du lecteur, mais trahissant l'authenticité des faits sous le couvert d'histoires vraisemblables.

Dans des lettres, il confia :

-«*Je déteste les gens qui écrivent pour s'amuser, qui cherchent des effets. / Il faut avoir quelque chose à dire.*»

-«*Il ne faut pas apprendre à écrire mais à voir. Écrire est une conséquence. / Il faut se dire "Cette impression-là comment vais-je la rendre? Et les objets naissent de leur réaction en vous, ils sont décrits profondément. [...] Ce qui étonne, ce qui séduit a beaucoup de chances d'être faux. La première qualité pour comprendre est une espèce de désintéressement, d'oubli de soi. [...] Je ne peux pas considérer les idées comme des balles de tennis ou une monnaie d'échanges mondains. Je n'ai aucune qualité mondaine. On ne joue pas à penser."*»

-«*Il faut me chercher tel que je suis dans ce que j'écris et ce qui est le résultat scrupuleux réfléchi de ce que je pense et vois. Alors dans la tranquillité de ma chambre ou d'un bistro, je peux me mettre face à face avec moi-même et éviter toute formule, truquage littéraire et m'exprimer avec effort. Je me sens alors honnête et consciencieux.*»

-«*Tu écris comme tu pilotes. Avec ta tête, avec ton corps.*»

-«*Voler avant d'écrire, et n'écrire que ce que l'on a risqué...*»

Dans ses "Carnets", il nota :

-«*Ce qui me décourage à l'avance d'écrire, c'est que je ne sais pas ce que je vais dire, ou plutôt je ne sais pas comment bâtir mon pont entre le monde informulé et la conscience. C'est un langage que je dois inventer.*»

-«*Je prends possession du monde par les mots.*»

-«*Ce qui sera créé, ce qui naîtra sera logique, et non : ce qui est logique naîtra.*»

Ce fut donc tardivement qu'il considéra que, une fois achevée, l'œuvre aura nécessairement l'ordre et le plan qui lui conviennent.

En fait, "Citadelle", livre qui ne fut pas achevé, qui ne fut pas revu par des éditeurs, qui n'est qu'une sorte de brouillon désordonné, lorsqu'il était en plein état d'excitation cérébrale, révèle que, obéissant à une impulsion intérieure qui l'incitait à écrire, il attaquait de front son sujet, ne construisait pas ses phrases suivant un ordre préconçu, ne se souciait pas de la liaison des idées, noircissait rapidement des dizaines de pages, espérant trouver, au hasard de son inspiration, le point central, le pôle d'attraction qui déterminerait le sens de l'œuvre qu'il était en train de concevoir. C'était faire preuve d'une grande confiance en soi que de s'abandonner ainsi au vertige de l'écriture.

Cependant, ce premier jet qu'il appelait «*la gangue*» était loin de la forme définitive qu'il devait donner à son ouvrage. Décidé à manier une langue harmonieuse, claire, propre à servir sa démarche, il reprenait alors ses brouillons, travaillait sévèrement la forme afin qu'elle ne diminuât pas la portée de son texte, et qu'aucune faiblesse de style ne vînt rompre l'élan de sa pensée. Sacrifiant, non sans en éprouver parfois quelque regret, tel mot ou telle image, parce que trop pauvre de contenu, il modifiait l'allure de sa phrase. Mais il arrivait que, ainsi transformée, elle ne le satisfaisait pas. Si le mot lui paraissait irremplaçable, et que son acception propre ou figurée ne lui convenait pas, il le chargeait d'une autre signification, plus riche, peut-être plus proche de la réalité, et ne manquait jamais de le définir. S'il se permit quelques licences grammaticales et des tours elliptiques, s'il commit de

véritables fautes de français, il avait un profond respect pour sa langue, se montrait fort chagriné quand on lui faisait remarquer les imperfections qui s'étaient glissées dans un texte qu'il avait pourtant soigneusement revu.

En effet, voulant que chacun de ses propos réponde à un contenu vécu, et que ses mots ne trahissent pas la réalité des faits qu'il décrivait, il savait le poids de la responsabilité qu'endosse l'écrivain, avait conscience qu'un écart de langage peut être aussi meurtrier qu'une erreur de tir. Craignant toujours d'être trop abstrait, il essayait de créer un langage qui exprime le concret, sans artifices, et qui suggère au mieux le mouvement même de la vie, avec ses oscillations, ses impondérables, ses sursauts.

Or son œuvre ne fut pas d'un tenant :

À côté des bluettes que sont la nouvelle *"Manon, danseuse"* et le scénario *"Anne-Marie"*, à côté du conte qu'est *"Le petit prince"*, il produisit des œuvres sérieuses où se dessine une nette évolution. L'aviation lui ayant permis de devenir romancier, dans ses premiers romans, il s'inspira de ses expériences professionnelles. Mais, déjà, d'un roman à l'autre, se réduisit la part de la fiction : en effet, *"Courrier Sud"* comportait encore un certain agencement romanesque et fortement sentimental, tandis que, dans *"Vol de nuit"*, il n'y avait que le compte rendu d'une disparition à laquelle on n'assistait pas directement, et l'exaltation de la figure du chef. Ensuite, *"Terre des hommes"* fut une simple suite de récits et d'essais, l'auteur y célébrant l'héroïsme de ses camarades, disant les joies, les difficultés, les risques de son métier, avant que le sujet de l'aviation s'efface pour faire place à des réflexions générales. Si, dans *"Pilote de guerre"*, l'aviation réapparut, il y était le personnage principal, et il ne s'agissait plus d'inventer un monde fictif : il rendait compte d'une mission désespérée, faisant participer le lecteur à cette expérience vécue, et lui exposant des réflexions sur la guerre, la France, et la civilisation chrétienne. Or, dans le même temps, avec *"Citadelle"*, il donna comme un journal intime révélant enfin son étonnante et inquiétante pensée profonde.

Parallèlement, on observe une variété des styles.

D'une part, produisant des reportages ou assurant l'efficacité du récit d'action, il le fit dans une écriture dont la simplicité entendait garantir la vérité de l'événement, étant sobrement narratif, cherchant la concision, allant alors jusqu'à l'ellipse, avec notamment des phrases nominales, courtes et remplies d'information : *«Un poste français à vingt kilomètres : le seul. L'atteindre. Température de l'eau : 120. Dunes, rochers, salines sont absorbés. Tout passe au laminoir. Et allez donc ! Des contours s'élargissent, s'ouvrent, se ferment. Au ras des roues : débâcle.»* (*"Courrier Sud"*).

D'autre part, se livrant à des confidences et s'exaltant, il se fit lyrique, avec, en particulier dans *"Citadelle"*, de belles images révélant son goût de la beauté (*«Les femmes aux longs voiles de couleur fuiront effrayées comme un troupeau de biches agiles.»*), des symboles significatifs (celui de *«la graine»* dont il est demandé : *«Qu'elle conduise lentement la terre vers l'arbre. Qu'elle installe le cèdre pour la gloire de Dieu.»*).

Surtout, dans un style très soutenu, ayant tendance à la rhétorique, à l'emphase, à la solennité oratoire, qui se manifesta déjà dans *"Terre des hommes"* et dans *"Pilote de guerre"* mais se déploya pleinement dans *"Citadelle"*, il fut assertorique, sa pensée abrupte et son intention didactique se traduisant par le fréquent jaillissement de formules denses et définitives, dont certaines présentent tous les signes (généralisation, présent, équilibre) des maximes, beaucoup étant d'ailleurs devenues proverbiales :

-*«La terre nous en apprend plus long sur nous que tous les livres. Parce qu'elle nous résiste. L'homme se découvre quand il se mesure avec l'obstacle.»* (*"Terre des hommes"*).

-*«Être responsable [...] c'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde.»* (*"Terre des hommes"*).

-*«Un arbre est en ordre, malgré ses racines qui diffèrent des branches.»* (*"Terre des hommes"*).

-*«La vérité, vous le savez, c'est ce qui simplifie le monde et non ce qui crée la chaos. La vérité, c'est le langage qui dégage l'universel [...] La vérité ce n'est point ce qui se démontre, c'est ce qui simplifie.»* (*"Terre des hommes"*).

-*«On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.»* (*"Le petit prince"*).

- «*Chacun est responsable de tous. Chacun est seul responsable. Chacun est seul responsable de tous.*» (*"Pilote de guerre"*).
- «*L'ordre pour l'ordre châtré l'homme de son pouvoir essentiel, qui est de transformer et le monde et soi-même. La vie crée l'ordre, mais l'ordre ne crée pas la vie.*» (*"Lettre à un otage"*).
- «*Je n'aime pas les sédentaires du cœur. Ceux-là qui n'échangent rien ne deviennent rien.*» (*"Citadelle"*).
- «*Car je suis le chef. Et j'écris les lois et je fonde les fêtes et j'ordonne les sacrifices, et, de leurs moutons, de leurs chèvres, de leurs demeures, de leurs montagnes, je tire cette civilisation semblable au palais de mon père où tous les pas ont un sens.*» (*"Citadelle"*).
- «*Me vient, d'épouser mon peuple, la chaleur qui me transfigure.*» (*"Citadelle"*).

Saint-Exupéry, évitant les facilités pour atteindre l'essentiel, se servit donc de la littérature comme d'un outil, sa volonté étant de communiquer une pensée.

Le penseur

S'il exprimait des idées, il ne les élaborait pas avant d'écrire, car c'était au fur et à mesure qu'il composait un texte que les matériaux s'assemblaient, que les structures se dégageaient, qu'il découvrait peu à peu sa propre densité, que sa pensée se précisait. On le vit par exemple dans ce passage de *"Pilote de guerre"* où se disant que, en plein Exode, «*Il ne s'agit point de donner des ordres*», «*il s'agit de réinventer une morale*», il se rendit compte de cette impossibilité et apporta cette correction : «*On ne renverse pas d'un coup tout un système de penser*» (chapitre XVI).

D'autre part, sa pensée ne fut jamais altérée par ce souci de la démonstration si chère aux «*logiciens*» qu'il ne cessa de vilipender, en particulier dans *"Citadelle"*. Pour lui, qui savait que le concept paralyse la vie et la vide de sa substance, qui refusa de boucler un système philosophique, la vérité d'une chose ne se prouve pas ; elle échappe au premier contrôle du raisonnement, et n'est saisie qu'à l'aide d'un jeu d'approximations successives et de ressemblances de plus en plus proches ; chaque chose dépend d'une autre, obéit à des lois d'ensemble, participe à une organisation de structures qu'il faut considérer "in globo", et elle n'a d'efficacité que si elle s'impose à nous dans toute son unité, l'évidence impliquant la certitude. C'est pourquoi son intention didactique et morale sinon moralisatrice se traduit par une «inflation» de ces maximes signalées plus haut.

Sur le plan politique, comme il appartenait à une génération en rupture avec les frivolités des "Années folles", consciente des périls, alarmée, soucieuse et tourmentée par l'avenir, il comprit les contrariétés et les insuffisances de son époque qu'il haïssait de toutes ses forces, se révoltant contre le grégairisme auquel se soumettent les êtres humains, contre la bourgeoisie capitaliste, contre l'"american way of life" qu'il avait découverte aux États-Unis et qu'il vit arriver en Europe, contre l'État qui gère le capital de la collectivité. Alors que, en tant qu'aviateur, il avait cru à la machine, était soumis à une machine dont la complexité grandissante l'avait d'ailleurs finalement dépassé, il fut terrifié par l'importance que prenait la technique, refusait l'asservissement qu'elle impose à l'être humain. Conduit par son admiration pour la sobre civilisation du désert à apprécier une certaine austérité, il dénonça les jouisseurs, ceux qui consomment plus qu'ils ne rendent, ceux qui prennent plus qu'ils ne donnent, ceux qui croupissent dans l'illusion du bonheur qu'ils tirent des biens qu'ils possèdent et des positions qu'ils occupent, ceux qui sont voués à la vanité de leurs désirs, à la pauvreté de leurs richesses. Il nous recommandait de briser continuellement les liens qui nous rattachent à notre corps, pour privilégier ce qu'il désigna sous le nom de «*ferveur*», en envisageant que cet idéal puisse ne pas être atteint, ce qui compte étant la démarche, la tendance vers, le mouvement, l'élan. Pour lui, la privation nous apprend à apprécier le prix et la saveur des simples et naturelles voluptés épicuriennes qu'offre le monde. D'ailleurs, il signale que l'épreuve et la rigueur peuvent être des plaisirs, parce qu'elles nous rendent meilleurs.

Le vrai problème lui paraissant être de garantir le triomphe de l'esprit sur la matière, il dénonça «*la termitière future*» que voudraient établir les dirigeants de notre monde, et écrivit : «*J'ai peur que nous ne soyons en marche vers la période la plus sombre de l'humanité*» (*"Lettre au général X"*).

Surtout, déclarant : «*À quoi bon discuter des idéologies? Si toutes se démontrent, toutes aussi s'opposent, et de telles discussions font désespérer du salut de l'homme.*» (*"Terre des hommes"*), il

stigmatisa leur saccage de toutes les valeurs, repoussa leur totalitarisme qui, à ses yeux, menaçait la survie de l'humanité. À leur encontre, il n'envisageait pas la communauté des êtres humains comme un tout social que les individus doivent servir, mais souhaitait qu'ils fondent cette communauté en eux, et que celle-ci, une fois établie, soit capable de se sacrifier pour un seul de ses membres. Cependant, "*Citadelle*" est une célébration de l'autorité du Chef qui, assumant le rôle de bon tyran, impose une politique «*au service d'une évidence spirituelle*», veut transformer ses sujets pour les vouer au service de «*l'empire*».

Sa préoccupation fut avant tout morale. Les lecteurs, frappés par la nouveauté des livres du pilote-écrivain, séduits par cette littérature de l'avion, de l'action, sont souvent passés à côté de la préoccupation essentielle de l'auteur qui pensait que les dangers qu'il avait affrontés garantissaient la valeur du message que, dans de véritables traités de morale, il laissa aux «hommes de bonne volonté», en les incitant à le transmettre à leur tour.

Ne pouvant se contenter d'un rôle de témoin, s'intéressant à ses semblables avec une attention passionnée, il exprima une pensée aristocratique mais généreuse. En effet, affirmant que le devoir est sacré, que la liberté n'existe que dans l'acceptation d'un devoir, il voulait que les êtres humains soient sans cesse tournés vers un idéal sans lequel, pour lui, nul ne trouve son accomplissement, et il manifesta le besoin de pétrir les âmes en leur restituant leur splendeur première.

Rappelant que, quoi que nous fassions, nous sommes limités par les deux termes extrêmes que sont la vie et la mort, il ne s'agissait pas, pour lui, de spéculer sur l'utilité, l'inutilité ou l'absurdité de l'une et de l'autre, mais de leur donner un sens. L'être humain doit les accepter toutes deux comme valeurs fondamentales ; alors il commencera d'exister, il sera délivré de cette sensation de vide qui s'empare de l'esprit lorsqu'on cherche à percer le mystère de la mort. En effet, tout au long de son œuvre, il insista beaucoup sur le fait qu'il nous faut «*naître*», mot qu'il chargea d'une signification particulière, où entre l'idée d'effort, de tension continue vers un but que l'on se fixe hors de soi. C'est par cet acte de naissance que nous révélons les qualités d'être humain qui n'existaient en nous qu'en puissance, car il y a en chacun de nous une «*vocation d'homme*» qu'il lui faut «*délivrer*» ("*Terre des hommes*") en commençant à réfléchir sur le sens de sa vie, sur le sens de ses actes, à se rendre prêt à fonder son avenir, tout en pensant d'abord et exclusivement le présent, à s'interroger, à prendre conscience de son appartenance à la communauté humaine, à décider de se porter au service des autres.

De là, l'exigence de la responsabilité qu'il affirma constamment. S'il écrivit «*Chacun est responsable de tous*» dans "*Pilote de guerre*", le concept-clé de «la responsabilité» traverse toute son œuvre. Cette exigence d'un engagement librement consenti, qui conduit à s'oublier, à s'offrir sans restriction, à accepter le devoir, à avoir le sens du sacrifice, à consentir à courir un risque, est difficile à assumer, mais n'est pas ingrate, car les vraies valeurs offrent aussi de vrais plaisirs.

Considérant qu'est en nous ce mal intrinsèque qu'est l'égoïsme, il rejeta le culte de l'individu, cette part de l'être qui refuse d'adhérer à la communauté, et qui se rebelle quand on lui impose des règles lésant ses intérêts et limitant ses ambitions. Pour lui, l'être humain est menacé de dégénérescence s'il ne se préoccupe pas du groupe. Il nous proposa comme remède infaillible à l'égoïsme l'action qui pousse l'individu à régner sur soi-même, à aller au-devant de quelque chose, à lutter contre des forces adverses, à vaincre une résistance. Il recommandait à chacun d'agir dans le domaine qui lui est propre, de s'astreindre à bien taire son métier, de voir ainsi le plan de sa vie prendre forme. En fait, tous les métiers ne sont pas recommandables, et, si ses personnages sont souvent des aviateurs pour lesquels il importe, avant tout, de ne jamais tomber, de prendre de la hauteur, à qui s'impose d'emblée la recommandation de ne jamais s'abaisser, de ne jamais déchoir, il pense que chacun de nous peut exercer sa profession en ayant conscience que la seule action authentique est celle qui est menée pour le service de la communauté humaine, car il affirmait la nécessité de l'échange, de la générosité, de la fraternité, de la solidarité, de l'enracinement dans un groupe ou un pays, même s'il insista aussi sur la nécessité de se désengluier de son milieu.

À travers l'épreuve, ses personnages prennent conscience d'eux-mêmes, cherchent et éventuellement trouvent une direction, une signification de leur existence, son objectif étant : «*Rendre aux hommes une signification spirituelle*» ("*Lettre au général X*"). Dans "*Courrier Sud*" et "*Vol de nuit*", il montra des pilotes librement soumis à un chef, adhérant totalement à la contrainte, et qui,

malgré leur manque d'autonomie, seraient aussi grands, aussi victorieux que lui. Ainsi, la liberté se définirait par l'acceptation d'un devoir reconnu comme légitime par la personne à qui il est imposé, mais à qui est laissée la possibilité de refuser de se comporter comme on le lui ordonne.

Il voulait la primauté de l'Homme sur l'individu : «*Je combattrai pour l'Homme. Contre ses ennemis. Mais aussi contre moi-même.*» écrivit-il dans «*Pilote de guerre*», au cours d'une sorte de profession de foi émouvante par la simplicité et la générosité des sentiments qui l'inspiraient. Plus encore, il faut «*devenir*», se dépasser, dans un acte de transcendance, souvent héroïque. Autrement dit, seuls sont dignes d'être appelés hommes les plus méritants, ceux qui appartiennent à une élite, tendue vers un idéal de quête de la beauté, de la vertu, des richesses intérieures, des biens spirituels.

Il affirma sa confiance dans la grandeur de l'être humain engagé dans la voie de sa réalisation. Mais une telle morale se heurte à la réalité d'êtres et d'une société manquant d'énergie, animés par l'égoïsme, le goût du profit. On peut lui reprocher de trop exiger de l'individu. L'effort pour atteindre un tel but semble réservé à une élite idéaliste.

D'où le mot final de «*Terre des hommes*» : «*Seul l'Esprit, s'il souffle sur la glaise, peut créer l'Homme*», incantation biblique faisant d'ailleurs écho à ce qu'il écrivait dans «*Citadelle*» où, même si dans «*Lettre au général X*», il prétendit : «*Si j'avais la foi*», il exprima clairement sa croyance en une transcendance, en la présence de Dieu, qu'il faut adorer et prier, mais qui demeure silencieux et inaccessible (ce qui relève d'un véritable jansénisme !), comme si le penser suffisait à nous rendre évidente sa présence, à nous le faire désirer avec tant d'intensité qu'il finirait par s'imposer à nous comme unique but de recherche, pour nous faire acquérir la part d'éternité à laquelle nous aurions droit !

* * *

Si la gloire de Saint-Exupéry est mondiale, il est cependant diversement apprécié.

Certains lecteurs célèbrent le pilote-écrivain auteur de romans courts et réalistes faisant connaître son univers quotidien et dont les personnages sont d'abord des hommes montrant une belle énergie virile ; ils célèbrent l'aventurier qui a souvent risqué sa vie, qui trouva dans la solitude dangereuse de l'avion ou dans celle du désert un terrain propice à la méditation ; qui affirma son modernisme par une philosophie de l'action montrant que l'être humain n'est que ce qu'il fait, et cautionnée par une vie et une mort en harmonie avec son idéal ; qui chercha un sens universel dans un destin auréolé par la légende du héros tragiquement disparu.

D'autres lecteurs préfèrent le conservateur sensible aux valeurs perdues de la France d'avant la Révolution, le prophète prêchant une éthique de l'essentiel, le moraliste soucieux de donner une signification spirituelle à l'activité humaine, qui s'est voulu un éducateur auquel on peut cependant reprocher une philosophie à la portée de tous. On voit les catholiques le tirer à eux, d'autres le solliciter.

Mais le plus grand nombre des lecteurs, formé d'adorateurs béats de l'angélisme un peu niais et gentillet du «*Petit prince*», l'encensent comme le défenseur de la vérité de l'enfance face aux mensonges des «*grandes personnes*», des valeurs d'innocence et de pureté.

Saint-Exupéry, qui manifesta le mépris de l'aristocrate pour le commun des mortels, le mépris de l'aviateur pour «les rampants», n'est pas du tout ce qu'on appelle un «humaniste» (par une erreur sur le vrai sens du mot par lequel on désigne d'abord un lettré qui a une connaissance approfondie des langues et des littératures antiques, grecques et latines ; puis un penseur qui prend l'être humain comme valeur suprême, par opposition à celui qui croit en une puissance supérieure, surnaturelle), il est même, au contraire, un spiritualiste et un antimoderne !

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com